Tome XXIII. N° 13 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Du Stendhal inédit

Dès 1813, Stendhal arrangeait ses notes de voyage en Italie pour en faire un livre. Cet ouvrage parut en 1817: ce fut *Rome, Naples et Florence*, qui lui rapporta environ 120 francs. Ce livre, où l'auteur prenait pour la première fois son pseudonyme de « M. de Stendhal », eut pourtant du succès, puisqu'il en fut publié, dès 1817, une nouvelle édition à Londres, puis en 1818 une traduction anglaise, puis en 1826 une troisième édition à Paris. On répète toujours que Stendhal a été tout à fait inconnu ; c'est une pure légende et il n'y a pas de très bons écrivains ignorés. Il y en a sans doute que leur époque ne classe pas au tout premier rang comme ils le mériteraient, voilà tout. Stendhal a eu une « situation » littéraire fort importante ; il a exercé une véritable influence sous la Restauration, et en somme il n'est pas beaucoup d'auteurs qui voient la plupart de leurs ouvrages réimprimés de leur vivant comme l'ont été les siens.

En 1824, il avait envie d'écrire une sorte de guide à Rome, et MM. Casimir Stryienski et Paul Arbelet ont publié un projet, des notes sur Rome, qu'il envoyait à son ami Romain Colomb, le 13 novembre de cette année-là (1). On a également

(1) *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série, p. 147 et suiv. *Correspondance*, éd. Paupe, II, p. 337.

conservé le traité qu'il fit avec le libraire Delaunay en lui cédant ses *Promenades dans Rome*. Les conditions en étaient beaucoup meilleures que celles qu'il avait obtenues pour *Rome, Naples et Florence* : c'est aussi qu'en 1827 Stendhal était fort connu. Le libraire s'engageait à tirer 1230 exemplaires des *Promenades*, en deux volumes, « sur un papier aussi beau que le roman intitulé 1572 » ; il devait en remettre gratuitement 30 à l'auteur ; et pour prix, Stendhal recevait 1 500 francs (1 500 francs de 1827 équivalent largement à 7 ou 8 000 francs d'aujourd'hui, mais il est vrai aussi que, de nos jours, les auteurs touchent des salaires de famine). La critique fit accueil à l'ouvrage : Duvergier de Hauranne, notamment, en publia dans *le Globe* un compte-rendu fort étudié. Et les *Promenades* durent se vendre puisqu'il en parut, dès 1830, une édition belge. Joignez qu'elles firent assez de bruit pour que leur auteur et celui de l'*Histoire de la peinture en Italie* et de *Rome, Naples et Florence* se vît refuser l'*exequatur* par le prince de Metternich, lorsque Louis-Philippe le nomma consul à Trieste, en 1830.

Stendhal avait coutume de faire relier un ou deux exemplaires de chacun de ses ouvrages en y joignant des pages blanches qu'il destinait à recevoir des corrections et des additions dont il pût se servir en cas d'une réédition, mais où il notait à l'occasion des faits, des anecdotes, des remarques sans rapport avec le sujet du livre. C'est ainsi qu'il nous est demeuré un certain nombre d'exemplaires interfoliés et annotés par lui, qui font aujourd'hui le bonheur des bibliophiles. On en connaissait un des *Promenades dans Rome*, provenant de la bibliothèque de Crozet, qui ne contient qu'un petit nombre d'annotations manuscrites ; et M. Louis Royer les a publiées dans le *Bulletin du bibliophile*. L'autre appartient actuellement à M. Serge André, qui nous l'a obligeamment communiqué. C'est un exemplaire de la première édition. Stendhal y avait fait ajouter par le relieur 9 feuillets en tête et 22 à la fin du tome I^er^, et autant en tête et à la fin du tome II. Ces feuillets, ainsi que les plats intérieurs de la reliure, sont couverts de notes. Il y a également quelques annotations dans les marges du texte imprimé. Au verso de la reliure, on lit ces mots :

Pour remettre à Mons^r^ R. Colomb, rue Notre-Dame-de-Grâce, N° 3, à Paris.

Et les deux volumes tombèrent, en effet, entre les mains de Colomb qui, préparant l'édition publiée plus tard chez Lévy, ne manqua pas d'utiliser les corrections et additions que Stendhal avait arrêtées. Comme de juste, il avait commencé par en faire une copie, qui, paraît-il, se trouve à la Bibliothèque de Grenoble. Casimir Stryienski l'avait lue ; il en a publié des extraits curieux (1). Parfois inexactement, d'ailleurs, ou d'une façon incomplète — à moins que ce ne soit la copie de Colomb qui soit inexacte et incomplète (je n'en sais rien, ne l'ayant pas vue). Quoi qu'il en soit, il m'a semblé qu'on pourrait prendre intérêt à ce que contient l'exemplaire de M. Serge André, et que Colomb n'avait pas copié, ou que Stryienski n'a pas donné. Je ne reproduirai ci-dessous, naturellement, que ce qui est encore neuf, et je me bornerai aux notes relatives à Stendhal lui-même, laissant de côté les corrections et additions au texte, ce qu'il destinait à prendre place directement dans l'édition revue par lui ; Romain Colomb en a d'ailleurs inséré une partie dans l'édition Lévy et on trouvera le reste dans l'édition Arbelet-Champion des *Promenades* quand elle paraîtra.

*
* *

La plupart des notes qu'offre l'exemplaire Serge André sont datées ou se réfèrent à des faits datés. Voici la plus ancienne date : « 4 mars 1818, beginning Mihi... » (suit un mot illisible). Puis :

1823. — Dates :

1er novembre 1823, à 6 h., j'arrive à Gênes, chambre charmante.

5 novembre à 2 h., du matin, la barque arrive dans le port de Leghorn.

7 novembre 1823 par la pluie arrivé à Florence à 10 h. 1/4.

Puis :

Le plus sensible malheur *of his life*. Parti de Boulogne le 27 juin 1826, à 2 h. 40 minutes. Débarqué à Douvres à 6 heures 10 minutes, après une traversée de 3 h. 1/2. Orage sur San Remo.

Bien sensible malheur, en effet, et dont il fut fort affecté, puisqu'il note en un autre endroit : « Le 7 octobre 1826, *he*

(1) Casimir Stryienski et Paul Arbelet, *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série.

was very near » [ici un petit dessin représentant tant bien que mal un pistolet.] C'est sa rupture avec « Menti » ou « Menta », autrement dite la comtesse Clémentine Curial, qui le menait ainsi tout près du suicide. Leurs amours duraient depuis deux ans, lorsqu'il les rompit par jalousie rétrospective, et il fuit jusqu'en Angleterre où il passa trois mois. C'est à son retour à Paris qu'il pensait se faire sauter la cervelle. Il repartit en novembre, cette fois pour l'Italie, et à Rome il fut un peu troublé par une autre dame : peut-être lui avait-il fait des confidences (il n'y a rien de plus dangereux). Il note en effet dans l'exemplaire Serge André qu'il avait mal vu la Navicella parce qu'il s'y trouvait en compagnie d'une Mme Lampugnani (1) et je trouve à une autre page quelques lignes encore, un peu obscures, mais qui se rapportent à cette même personne pour qui il avoue une « secrète préférence » :

Les Amis.

Les amis non imprimans d'un auteur sont plus en colère contre la *forme poétique*, contre ce qui peut se trouver de forme poétique dans son ouvrage, que contre tout le reste. Cela vient en partie de ce qu'ils [se] croiraient dupes s'ils admettaient cette forme poétique. Ici, la société de quelques personnes de caractères différens qui éprouvent à Rome des momens de grâce, et la secrète préférence de l'auteur pour Mme Lampugnani. 9bre 1829.

Au-dessous de Lampugnani, il a écrit plus tard : « Kol. » ou « Kos. ». Est-ce le début du vrai nom de celle qu'il nomme *Lampugnani?* Est-ce le souvenir d'une autre visite, faite aux mêmes lieux, en compagnie de la dame qu'il nomme ailleurs la « comtesse Kòswi (?) »? Je ne sais. Inscrivons, en tout cas, Mme Lampugnani parmi celles qui avaient plu à Stendhal. Elle fut sa compagne de prédilection lors de ses promenades à Rome. La voici à nouveau citée dans les notes de notre exemplaire :

San Pietro in Montorio.

Nous avons été bien surpris ce matin de l'admirable vue que l'on a de San Pietro in Montorio. C'est sans doute la plus belle manière de voir Rome. On trouve ici le véritable aspect de Rome, c'est d'ici qu'il faut la voir.

Mme Lampugnani a voulu donner les ordres au cocher, elle voulait

(1) Note publiée par Stryienski, *op. cit.*, p. 175-6.

revoir le Moïse de Michelange à S. Pietro in Vincoli. On nous a conduits à une lieue de là, à S. Pietro in Montorio, sur le Janicule. Ici les premiers chefs de Rome établirent une tête de pont. La première chapelle à droite dans l'église nous a offert une flagellation peinte par Sébastien del Piombo sur un dessin de Michelange, du moins telle est la tradition.

Rien ne prouve mieux combien tous, tant que nous sommes, êtres vulgaires ou grands hommes, nous sommes *emprisonnés dans nos propres sensations*, et encore plus emprisonnés dans les jugements que nous en tirons. Une tête comme celle de Michelange a pu croire balancer la gloire de Raphaël, qui triomphait par la peinture de la piété sublime, de la tendresse, de la pudeur, des plus nobles sentimens du cœur humain, en offrant à la contemplation du public ces têtes et ces corps de portefaix. Sébastien del Piombo travaillant d'après les dessins du Maître était bon tout au plus pour peindre les simples soldats d'une bataille, dont Michelange de Garravage aurait peint les officiers et Raphaël les généraux (1).

En 1841, Stendhal se souvenait encore que Mme Lampugnani « détestait les choses laides qui donnent des accès de haine impuissante », et que, comme il avait envoyé acheter la reproduction d'une sainte Thérèse dont il était « amoureux», ce vilain plâtre, elle l'avait « jeté par la fenêtre le lendemain matin ».

Quant à Menti, il s'en guérit fort bien comme on le sait par ailleurs. On voit d'ailleurs dans l'exemplaire Serge André que, le 15 mai 1830, « pensant à Mme Achard et à la visite du 10 mai », il se demande si elle ne serait pas, au fond, « une parvenue » ; et il ajoute que cela n'aurait rien d'étonnant, puisque « Mme de Staël, qui avait plus d'esprit qu'elle, n'était bien que ça » (2). Enfin le 19 juin 1830, elle ne sera plus que « cette pauvre Clémentine » :

Air de haute dignité du conseiller de Légation de Haller, se plaçant hier soir près du grand Cordon, ambassadeur de Russie, chez Cuvier. Aussi [effet] du grand Cordon sur cette pauvre Clémentine. Impassibilité du vieil ambassadeur, et cependant il a l'air bonhomme.

(1) Ces dernières lignes remplacent celles-ci, que Stendhal a barrées : « ...balancer la gloire de Raphaël en offrant à la contemplation du public ces têtes et ces corps de portefaix, de ce Raphaël qui triomphait par la peinture de la piété, de la tendresse, dans les plus nobles sentiments. »

(2) Note publ. par Stryienski, *loc. cit.*, p. 177-8.

*
* *

Quel goût de noircir du papier avait Stendhal ! Il fut le plus écrivassier des hommes. Sur ses *Promenades* interfoliées, comme partout, il note des faits qui l'ont frappé, souvent des riens, des remarques qui lui viennent, des anecdotes qu'on lui a contées, des souvenirs. Ainsi, la date d'une excursion qu'il avait faite durant son agréable séjour à Ischia, où il était en pension chez un paysan, en 1827 :

16 septembre 1827, dimanche. Je vais à Furia pour la seconde fois. Société avec les paysans de la chaumière que j'habite. Vie champêtre ; je donne à manger aux poules, ce qui ne m'était peut-être pas arrivé depuis les logemens militaires en Allemagne. (Vie à l'île d'Ischia.)

Malheureusement cet heureux voyage de 1827 eut une triste fin, puisque, dès son arrivée à Milan le 1er janvier 1828, il en fut expulsé par la soupçonneuse police autrichienne qui voyait dans l'*Histoire de la peinture* les idées les plus dangereuses pour l'ordre public.

Voici maintenant une note mystérieuse qui se réfère à mars 1829 :

Le Ketpard, animal fondé par une extrême civilisation ; le Ketpard vis-à-vis la colonnade du Louvre, par exemple. Mars 1829.

Et ailleurs il reparlera du « Ketpard ». Qu'appelle-t-il ainsi? On ne sait. Il note maintenant :

Départ pour Bordeaux, 8 septembre 1829.

Il n'est pas fort patriote ; mais on ne l'était guère de son temps ; le patriotisme passait pour un sentiment de vanité bourgeoise, comme l'expliquent aussi bien le jeune Renan des *Cahiers de jeunesse*, que Musset et beaucoup d'autres. Écoutez Stendhal :

Patriotisme. — Le bourgeois de Paris jouit tous les matins en regardant ses meubles. Ce serait là la base de son patriotisme.

Et pensant cela, il regarde lui-même son mobilier, et ajoute :

...Couleur pisseuse du cadran *of my stand.* 10 novembre 1829.

Voici maintenant des nouvelles d'Italie :

En novembre 1829, la bonne compagnie de Bologne, Milan, etc., est divisée en deux partis furieux : les partisans de la manière de

chanter de Mme Pasta ou Pastistes, et les partisans de Mme Lalande ou Lalandistes. Anecdote de Mme la duchesse Vis...ti Mac...ne [*sic*] déchirant la manche à l'imbécile de sa robe de satin, en fermant avec colère la porte de la loge du Mis Borromée à la Scala.

Voici une de ses œuvres :

December, the third, 1829. *I send Vani Vani to* M. Vér. *yesterday.*

« Vani Vani », qu'il a ainsi envoyé le 3 décembre 1829, c'est *Vanina Vanini*, et « M. Vér », ne saurait être que M. Véron, directeur de la *Revue de Paris* où cette nouvelle parut en effet en 1829.

Un jour, il regarde distraitement par la fenêtre de sa chambre. Tout à coup, il prend sa plume, et :

Terreur. — En cas de terreur, se cacher sous le toit d'un monument public. Le toit de plomb de la boutique Louvel que je vois faire sous mes yeux me donne cette idée. 11 décembre 1829.

Ou bien, lisant quelque ouvrage de l'érudit Monmerqué :

Vanité, unique passion des Français des dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Ce fat de M. MMerké blâmant le silence de Conrart (1650) et parlant des choses d'amour. — 14 déc. 29.

Le lendemain :

15 déc. 29.

Yesterday I spoke with Remy.

Il note peu après un propos de Cuvier, dont l'intérêt est mince, il faut l'avouer, mais qui sans doute lui rappelle une remarque sur celui qui l'a tenu :

Académie française du 24 déc. 29.

Cuvier : Tiens, voilà des billets pour tes grands dégoûtés.

Il n'a pas écrit *Cuvier* : il s'est contenté de dessiner une sorte de petit vase, de cuveau, si l'on veut. Et ce croquis idéographique se retrouve souvent dans notre exemplaire. Mais une note de Romain Colomb nous indique que c'est bien Cuvier qu'il désigne ainsi, et le contexte le laisse souvent entendre, en effet. Stendhal fréquentait beaucoup, à cette époque, dans le salon du fameux savant, au Jardin des Plantes, et il en représente toujours le nom par ce petit croquis. Par exemple dans la note suivante, qui est du 26 dé-

cembre 1829 et où il discute une des idées de Cuvier en se moquant un peu de son langage académique :

Murs Cyclopéens.

Voici ce que dit Cuvier : Je pense tout le contraire.

Les Pélages étaient sortis de l'Inde car les racines de leur langue primitive dérivent du sanscrit. Leur civilisation était peu avancée, cependant ils ont bâti [ici un blanc dans l'original] et quelques-unes de leurs constructions subsistent encore. Les murs appelés Cyclopéens ont été construits par eux (à examiner). Pausanias fait mention de ces murs qui, déjà de son tems, étaient regardés comme très anciens et antérieurs à l'arrivée des colonies égyptiennes (voir le Pausanias de Clavier).

M. Petitradel (et M. Dodwell) a récemment trouvé en Italie des constructions toutes semblables, et qui prouvent que ce dernier pays fut d'abord habité par des peuples qui avaient la plus grande analogie avec les Pélages. (Cuvier).

Définition de ces murs en langage d'Académie :

« Tous les murs cyclopéens en Grèce comme en Italie, sont construits avec des pierres qui, bien que taillées et se touchant par des faces qui se correspondent parfaitement, n'ont aucune forme géométrique régulière. » (Cuvier.)

26 déc. 1829.

Voir ce que dira M. Pentland sur ces murs.

Une note énigmatique :

Dentes. — M. Greigh, cent guinées, Londres. M. Fullgré [Greffulhe] a 12 millions. J'en aurais donné un de grand cœur, l'an passé, si l'on m'eût prédit une telle chose. Perfection. Que devient son chagrin, s'il en a eu pendant vingt ans pour le malheur si bien réparé? — 12 Jr 1830.

Puis :

Le Dante.

Statue de Dante à Florence. *My idea* pour l'inscription (sauf rédaction en italien de 1250) : *Alfin ti rivedo, o Firenze!* et le poète, les bras levés au ciel, dans la position de l'extrême joie. Cela vaut mieux qu'une froide allégorie.

14 janv. 30
Gymnosa, deux ans après (1).

(1) Ici, il ajoute une phrase assez mystérieuse : « *A man capable of those ideas* n'est pas comme Gorge. Que Gorge vive ici, puisque Gorge y sait vivre. » Or cet

(Nous reverrons cette Gymnosa.)

Conversation de gens... (1) du Commun *this morning* au Café : « Après la Cour, inutile, (?) il est connu et bon pour cent mille francs, mais anobli, je n'en sais rien, » etc.

La *poésie* paraît même chez ces gens-là. Conversation sérieuse et plaisanteries de bonheur sur un homme de leur ville et de leur état qui a 50 000 francs de rente. — 14 Jr 30.

Le 31 janvier 1830, j'écris à l'*Universel* en citant le passage de Nardini sur le bronze du Parthénon, et le nom (?) Blacas de Alpibus à l'escalier de la Trinità.

Bégueulisme et ennui de la haute société.

On ne se refuse pas une jouissance de vanité. Il semble que l'ennui est un malheur qui vient des choses extérieures. On n'a pas assez d'esprit pour voir que l'ennui provient des exclusions prononcées par l'*excessive vanité*. Les gens du grand monde vont aux deux opéras, et à la 18e représentation ne connaissent pas *Hernani*. Mot de Russe. Château de Henry III, le 2 avril 1830.

Dîner chez Louche (?), Pillier des Halles : « Rien sans prostitution phisique ou morale, » dit M. de la + 3 avril 1830.

« M. de la +, » c'est Eugène Delacroix, et nous avons justement une lettre du 4 avril 1830, où celui-ci écrit à Dumas : « Imaginez que j'étais de ribotte hier avec Mérimée, Beyle et autres... » Le dîner n'avait pas dû être ennuyeux.

Enfin retenons cet extrait d'une lettre à l'aimable Mme Gauthier, qui est perdue (tandis qu'il nous en reste une du 16 mai) :

Dans l'écriture comme dans la vie, on n'a de facilité qu'autant qu'on ne s'appesantit pas sur chaque chose. Qui lit (?) chaque lettre?

Lettre à Mme Jules G., le 15 mai 1830.

*
* *

Mme Ancelot, qui faisait beaucoup de choses pour plaire à Mérimée et à Stendhal, n'y réussissait pas trop. Dans ses

alexandrin figure justement en tête d'une lettre à Mareste du 24 décembre 1830 ; seulement au lieu de *Gorge*, il y a dans la lettre : *George;* du moins c'est ce que les éditeurs de la *Correspondance* ont lu, t. III, p. 8.

(1) Mot illisible.

fameuses *Sept lettres*, le premier s'exprime sur la vertu d'*Ancilla*, comme ils la nomment tous deux, sans indulgence ; mais le second ne la goûte pas beaucoup, malgré la bonne volonté qu'elle lui montre, comme on va voir :

His life. — Le hasard, et le Hasard tout seul me donne des amis. Réception étonnante de Si., le 21 janvier 1830, mais malheureusement ses confidences ont coupé les ailes à mon imagination.

Caractère d'Ancilla.

Du petit esprit et point du grand. Jamais tête ni cœur ne furent mieux disposés pour le genre classique.

Comme il y a absence de passion et de possibilité de force dans la *vanité* qui est la seule passion, le côté le moins faible de cet esprit est encore la finesse. Et cependant elle ne comprend pas Courier.

Abattement profond, nerveux et irrésistible que me donne l'excès de l'ennui poli chez Amica. — 21 janvier 1830.

Quelle est cette « Si », qui le reçoit si bien? Il serait intéressant de le savoir, car nous allons la retrouver.

Voici, en effet, une journée dont il parle à deux reprises, car elle lui a semblé belle. C'est celle de son anniversaire de naissance ; le 23 janvier 1830, jour où il a eu quarante-sept ans, il a fait des visites, il a brillé, surtout il a plu, et tant, même, que cinq jours plus tard il a fait une déclaration (c'était alors la mode). Beau jour.

23 janvier 1830.

Utinam omnes as to day!

Le matin musée Gangaci (?), ensuite flânerie littéraire auprès d'un bon feu. J'écris à Corner. Visite qui m'intéresse à Mad^e^ Reslich (?) 13 [rue de] Cléry. Assis près de Gymnosa. Je vois refuser beaucoup de monde. J'admire la 2^de^ année (?), mais nul plaisir pour le cœur. Nuance d'*amica mala*, envie de plaire. *I was with* Clara *and* Ancilla.

C'est-à-dire avec Mérimée, auteur de *Clara Gazul*, et Mme Ancelot.

De là chez Cuvier. *I speak with* Mme Brual, *with* Mlle Poirfeu (?) *and* finalment *with* Si, qui me ramène. *Never to honour.* Comment expliquer cette bonté? C'est *at forthy seven* que enfin Dom [inique] (1)

(1) C'est par ce nom qu'il se désigne lui-même, dans ses notes.

s'apperçoit du brillant qu'il possède. Il ne s'en doutait pas à 28 ans. *Il tempo è galantuomo*, il me dira pourquoi cet accueil à Dom^que^. Unique avantage *of* Dom^que^.

Pour tout bonheur Dom. a une petite lorgnette d'un pouce de diamètre ouvrant dans un monde sublime. La bonne musique rend beaucoup plus claire la vue de ce monde. 2 heures d'ennui poli chez Ancilla plonge ce monde dans le néant.

Five day after the 27, *I l*[*ove*] *you.*

C'est encore de cette même journée qu'il parle en un autre endroit :

Commencement *of the* 48^e^ [année] *at* 12 1/4 *at Countess* Ronima (?) Un excessivement pauvre diable, qui met les mains derrière le dos et fait l'important, m'attendrit presque jusqu'aux larmes. Ce soir CierTé [*sic*] en parlant *to* Fortunata. 23 Jr 1830, à une heure du matin.

Ainsi, « cinq jours après » (ou plutôt quatre jours), elle lui a dit : Je vous aime. Il en est flatté, heureux ; il ne se tient pas de se l'écrire à lui-même.

Life. 27 janvier 1830. Le marquis de R... (?) *should say :* Allons, saute, marquis ! Quoi *four day after* 47, *a young girl say :* Je vous aime !

Plus d'étonnement que de plaisir, même *in writing this the* 28 janvier, *but the* 22 mai 1824 aussi, étonnement de n'être pas plus heureux, plus d'étonnement que de bonheur. Il y avait de plus qu'ici disposition à l'amour goût, *his regard.* (Passage du Piave en 1823.)

(Le 22 mai 1824, c'est Menti qui, six ans plus tôt, lui avait dit et prouvé qu'elle l'aimait.)

Ici l'aveu de la... (?) coupe les ailes à l'imagination. Mais le sens froid a produit la belle réponse : *I'll love you* dans 2 mois, quand je serai rassuré.

Politique excellente mais c'est la *first time*, à *forty seven*, que cela arrive à Dom^que^.

Ancienne bêtise par timidité réparée. Dans *it* (?) jamais il n'aurait eu cette belle conduite et si habilement jeté cette semence de doute éternel.

On croirait vraiment que c'est Julien Sorel qui parle ici. Il se félicite d'avoir répondu froidement et habilement à l'aveu qu'on lui a fait, d'avoir réparé une erreur psycholo-

gique, commise précédemment par timidité, — et il a raison de se féliciter... Lisez plutôt la fin :

6 février 1829
27 janvier 1830 } *seen a new ope*

and succès *the* 6 février en reson *of* sens froid du 27 janvier.

C'est donc le 6 février 1830 qu'il a été tout à fait heureux, en raison du sang-froid qu'il avait montré une semaine plus tôt ; et c'est de ce temps, peut-être, qu'il faut dater ce cri de fierté qu'on trouve plus loin : « Enfin Dominique regarde *love as a* lion terrible *only at forthy seven.* » Mais, dès le 3 février, les choses étaient bien avancées :

Amour.

Singulier propos d'amour observé *the third Feb.* 1830.

Droite devant lui, lui tenant la tête : Je sais bien et depuis longtemps que tu es laid et vieux ; et là-dessus *kissing him.* Amoureuse *of the* petite chose.

N'insistons pas ; mais quelle est cette dame? Qui est « Si »? Et qui est « Gymnosa »? Plus loin, sur un feuillet du tome I, il a noté, à la suite de la date du 14 janvier 1830 : « Gymnosa deux ans après, » donc en 1832 ; et si c'est en 1832, ce n'est pas le 6 février 1830. Alors quelle est la dame de ce jour-là? Espérons en tout cas que ce n'est pas celle dont il parlera deux mois plus tard, le « samedi 4 avril 1830 », en ces termes :

Réponse à cette [ici un petit dessin représentant une tête d'oiseau à très long bec, où il faut reconnaître une grue, je le crains] de [ici le petit cuveau qu'il esquisse pour figurer Cuvier], *and spoken French :* Madame, vous me demandiez mon avis ; je serais un fripon si je vous donnais cela... [deux lignes illisibles].

« Cette grue de Cuvier? » Non ! Il veut dire qu'à « cette grue » il a parlé de Cuvier, et il ajoute qu'il lui a « parlé français », c'est-à-dire qu'il ne lui a pas envoyé dire ce qu'il voulait qu'elle sût.

Il continue d'aller souvent chez Cuvier, au Muséum. Le samedi 19 juin 1830, nous avons vu qu'il y rencontre « le Conseiller de Légation de Haller » qui a un « air de haute dignité ». Le 20 juin, il y retourne. Et c'est vers le même temps sans doute qu'il prend cette note non datée, un soir qu'il en sortait.

Italie vers 1500.

Un mauvais gouvernement fait souvent les hommes forts.

Nous sortons du Jardin des Plantes à minuit. Il ne nous faut nulle bravoure pour revenir rue Richelieu. Supposez que nous soyons en l'an 1400. Nous ne voudrons pas sacrifier le plaisir que nous trouvons au Jardin des Plantes, nous irons ici il a laissé un blanc et il faudra de la bravoure pour revenir.

La civilisation a fait qu'il ne faut plus de bravoure que pour le duel.

De même on veut voir une fille, on monte chez elle. En Italie vers 1500, les courtisanes avaient des amants, on n'entrait pas chez elles ainsi de but en blanc (Giraldi Cinthio, I, 53). Il fallait leur faire la cour. Il y avait *incertitude*, donc beaucoup plus de possibilité à *l'amour*. Il paraîtrait, d'après Giraldi Cinthio, que le mot de courtisane n'a commencé à être employé en Italie qu'un peu avant l'époque où il écrivit.

Et plusieurs fois dans les notes de l'exemplaire Serge André, il rapportera ou discutera des opinions de Cuvier.

* * *

A cette époque, il voit Mérimée assez souvent, et tous deux parlent de littérature. *I speak drama with Clara*, note-t-il le 3 décembre 1829, et ce qu'il avait pu dire on peut le deviner.

Le 4 janvier 1830, il écrit :

Aurais-je été déjà sur la bonne voie en travaillant ce plan de la comédie de Moskou? Depuis tems perdu.

47 a[ns], janvier 1830.

Mais non, pas tout à fait, car il pense à transformer en roman son idée de pièce :

Idea of making un Roman de l'intrigue arrangée à Moskou, Letellier, Saint-Bernard, etc., etc., et rejettée par Clara Gazul en avril 1830. La calomnie est impossible avec deux partis politiques, dit-il... Didier dit : Les amis, je n'ai pas volé ! Je suis simplement haï par les Libéraux.

On répond : Mais il y a discussion au Conseil d'État à propos de votre vol provoqué par le duc de Richelieu, ministre.

Mais dernière calomnie. Il n'y a pas cette preuve à jetter aux gens sages doutant à cause de l'acharnement des partis.

Idea of this, 29 juin 1830.

Pourquoi renonce-t-il décidément au théâtre dont il avait rêvé si longtemps? C'est que le temps ne lui semble plus d'écrire des drames, et il faut souligner cette observation importante qui marque sa nouvelle orientation vers la fin de la Restauration, et à laquelle nous devons peut-être le *Rouge* et la *Chartreuse*. « Impossibilité du drame, règne du Roman », écrit-il, dans l'exemplaire Serge André, et il ajoute : « Tombeau d'Alexandre VII, page 187 », pour se rappeler à lui-même l'endroit où il comptait développer ce thème. Ailleurs, il répète : P[age] 187. Impossibilité du Drame ; de là le regain du Roman. Grande question à méditer. » Comme on voit, cette idée lui tenait à cœur.

Il avait bien évolué depuis le temps qu'il rêvait du théâtre classique. Chez Delécluze, il recommandait de se borner à découper l'histoire en scènes, sans trop se soucier de nouer une action : des tranches de vie, comme on dira plus tard. Mais maintenant, poussant plus loin son idée, il en vient à ne plus vouloir que des romans, et non pas des romans serrés, sévèrement construits à la façon de Mérimée, mais touffus, détaillés, où l'observation non seulement psychologique, mais morale, ait une immense place.

Le Courage.

Il faut avoir le courage des Carraches. *Il secol nostro ama nel novellare* le genre La Bruyère. Le goût actuel est une seconde édition corrigée du goût qui divinisait dans ma jeunesse les romans de Mme de Genlis. C'est en cela que l'excès de naturel et de platitude cherchés *at* (?) *the Carmina* de Cordonnier (1) aura un bon effet. Il faut cela pour purger [*sic*] le La Bruyère dans le Roman. *There is very internal answer to* Coulant's jugement *upon it.* (Minuit 13 décembre 1829.)

Le « genre La Bruyère », qu'est-ce à dire? Ce qui suit va nous faire deviner ce qu'il entend par là :

Clara (2) s'empare des lecteurs et fait la conquête des gens secs, en réveillant la crainte de la mort... Elle tourne par là les deux grandes difficultés du tems. C'est la différence entre ce qui semble le bon goût *to me*, et ce qui semble le bon goût à Mme la Marquise de Custine (?).

(1) Je ne sais quel est ce « Cordonnier ».
(2) C'est Mérimée, auteur de *Clara Gazul.*

1° La haine du détail, pour que l'auteur semble cavalier, élégant, ne pas se prodiguer ;

2° Le genre La Bruyère mêlé au récit pathétique nécessaire pour faire avaler aux gens secs ce qui doit émouvoir les autres.

Dque.

Et plus loin il dit encore :

Même stile : Rossini et M. Scribe.

Base. — Crainte d'être long.

Moyen. — Sacrifice des détails.

Effet. — Impossibilité *of seen* cette... (1) comédie, *a second or a third time*.

Cimarosa ne craint pas d'être long et donne sur la passion une foule de détails. Il n'a pas recours à des... (2) et n'en remplace pas les détails. Même Clara est de cet avis. Domque est partisan des détails. Exemple :

« Il la fit descendre de cheval sous un prétexte, » dirait Clara.

Dom. dit : « Il la fit décendre de cheval en fesant semblant de voir que le cheval perdait un de ses fers et qu'il voulait l'attacher avec un clou. »

Abréger l'*explication* de ce détail, mais le mettre au lieu de *sous un prétexte*.

Ainsi Stendhal n'est pas partisan de cette manière alerte de conter et composer, qui sacrifie beaucoup de détails, sans autre raison (croit-il) que d'éviter le ridicule.

Le brusque, l'abrupt, le pressé des dénouements de M. Scribe fait que le spectateur est plus content de l'auteur et le respecte davantage comme un hom[me] qui sait ne pas s'exposer au ridicule, mais ledit spectateur *a moins de plaisir* que si le dénouement était développé, par ex[emple] comme fait Sera dans les nouvelles traduites de l'espagnol.

15 déc.

Et encore :

Difficulté du roman actuel et ridicule dans l'avenir :

Peindre la passion par des traits vrais et n'être jamais ridicule, ne jamais prêter à la plaisanterie actuelle (3).

Voici l'avantage qu'ont les auteurs anciens, il serait commun de les

(1) Mots illisibles.

(2) Mot illisible.

(3) La note précédente et celle-ci jusqu'à « actuelle » ont été publiées par Stryienski, *op. cit.*, p. 173-4.

plaisanter sérieusement. De là l'admiration pour St-Simon, pour les mots de Molière.

Il suit de ce malheur qu'un auteur actuel, ayant toujours l'idée qu'il parle en présence d'un ennemi, refroidit toujours en corrigeant.

Dom^que 8 Jr 1830.

Utilité des folies de M. C... ? de MM. Hugo, Deschamps, etc : On Osera.

Ainsi nul doute que Stendhal n'eût été fort amateur de Meredith, de Dostoïevsky, de Marcel Proust, s'il eût vécu de nos jours : on pouvait au reste s'en douter à l'avance. Et les deux dernières lignes que je viens de citer font bien sentir de quelle façon il était romantique. Il n'avait pas de goût pour le lyrisme : son poète, c'était Béranger, et il reprochait à Hugo comme à Chateaubriand, en vers comme en prose, ce qu'il appelait leurs « phrases ». Le creux, l'emphatique, la rondouillardise lui faisaient horreur.

M. D. trouve ceci léger. [Il ne dit pas ce qu'il entend par *ceci*.] Il n'y a que la *bonté* de l'auteur qui puisse prouver le contraire aux niais, et manquer d'*emphase* et de *bases larges*.

Victor Hugo, c'était pour lui un farceur, ni plus ni moins. (N'oublions pas, au reste, qu'à cette époque Hugo n'avait encore publié que ses premiers livres.)

Un homme habile dit un jour à certains jeunes gens : Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Survient un sot qui, voyant que cette idée commence à prendre, dit : Vous vous êtes arrêté à moitié chemin, vous êtes arriéré, les trois angles d'un triangle sont égaux à trois droits.

M. C. of the Globe [1] et les Romantiques actuels *speaking of the author of Han d'Isl.*

D^que.

Quant à la façon qu'ont ces romantiques de tout exagérer !...

Jeune fille tuée, 1834.

Dimanche 6 avril 34. Jeune fille assassinée à côté de moi. J'y cours, elle est au milieu de la rue et auprès de sa tête un petit lac de sang

[1] « M. C. du *Globe* » c'est Duvergier de Hauranne qui était parmi les rédacteurs de ce journal.

d'un pied de diamètre. C'est ce que M. Vor Hugo appelle être baigné dans son sang.

Projet de loi en 3 articles. — Beauté admirable d'une des spectatrices. — J'y vois mon petit abbé Sordi.

Je lisais Letronne, Cosmographie des Pères de l'Église.

Chateaubriand, à son avis, ne vaut pas beaucoup mieux que Hugo. Lorsque parut le *Génie du Christianisme*, il trouva cet ouvrage ridicule, et il voyait en Chateaubriand le « roi des égotistes ». Les « phrases nombreuses » de l'auteur lui ont toujours paru « prétentieuses » ; il trouvait ridicule d'écrire *coursier* pour *cheval* ; il était sûr que M. de Chateaubriand serait « en 1940, impatientant ».

Il note dans l'exemplaire Serge André :

14 Déc. 1829. — Égotisme, succès, etc.

Je n'ai jamais rien trouvé de si puant d'égotisme, d'égoïsme, de plate affectation et même de forfanterie sur de prétendus dangers à la mer, que le début du 2d volume de l'*It. à Je.* (1) que j'ai ouvert ce matin pour avoir une idée du talent de M. de Ch.

Au lieu de faire connaître le pays, il dit *Je* et *moi* et fait de petites hardiesses de stile. Cette plate affectation vide de mérite et ce que j'ai lu hier soir dans le premier volume des Mémoires de M. Losier (?) sur le succès, achève de m'en dégoûter.

14 décembre 1829.
Yesterday Vanina (2).

Le second volume de l'*Itinéraire* ne le réconcilie pas avec l'auteur, car il écrit plus loin, le même jour :

Je n'ai jamais vu d'amour-propre plus puant.
2d vol. de lit. Chat (3). — 14 Xbre 29.

Pour se laver l'esprit, sans doute a-t-il ouvert Voltaire ; le lendemain, il note en effet :

Voltaire et Rousseau.

V. joue sur les vérités indubitables du cœur humain, connues de tout le monde et que personne ne s'avise de contester ; on s'étonne

(1) L'*Itinéraire à Jérusalem.*
(2) Hier, *Vanina*. Il s'agit de sa nouvelle, *Vanina Vanini*, qui venait de paraître dans la *Revue de Paris.*
(3) L'*Itinéraire* de Chateaubriand.

qu'il en tire si bon parti ; on l'admire. R. (1) joue sur des vérités fines peu connues, mais qu'on trouve vraies en y regardant.

15 Déc. 1829.

Puis ailleurs, citant une phrase de sa propre *Histoire de la peinture en Italie*, il nous laisse sentir à nouveau combien l'*Itinéraire* l'avait exaspéré :

Siècle pédant et qui ne voit la bravoure que sur la moustache (1817, hist. de la peinture, tome... [*sic*] page... [*sic*] (2).

Preuve : *It à J.* Relire les 24 Der., les premières pages du 2e vol. Encore vrai en 1830 (3).

Devons-nous dire, après avoir lu ces appréciations, que Stendhal n'est pas romantique? Il serait plus juste de penser qu'il est à la fois classique et romantique. D'une part, c'était un homme du dix-huitième siècle, qui s'était formé par Condillac, Cabanis, pour qui tout n'était que psychologie, qui ne goûtait que l'analyse de l'âme ; de l'autre c'était un homme du dix-neuvième siècle, que Rousseau avait enchanté, que la révélation de Shakespeare avait frappé comme un coup de foudre, qui n'appréciait (et s'en vantait) que la « passion », le naturel, les âmes romantiques. Et le conflit de ces deux natures de Stendhal fait justement tout son charme. Mais il donne à ses opinions littéraires une grande originalité. De même que, dans la vie, le romantique en lui n'a cessé de mépriser la notion du « ridicule » que le classique y avait profondément implantée et de protester contre elle sans pouvoir s'y soustraire, de même, en littérature, le classique n'a cessé de remontrer au romantique toutes les exagérations, tout l'asiatisme aussi qu'entraînaient ses opinions sur le fond. Mais ici il est bon de noter une autre nuance : c'est qu'en bon élève de ses premiers maîtres, les « philosophes », Stendhal, peut-être, n'est pas très « artiste ».

Je crois bien qu'il n'a jamais été fort sensible à la beauté littéraire proprement dite. Les vers n'ont jamais été pour lui qu'une manière conventionnelle et prétentieuse de s'exprimer. La musique des phrases, le rapport étroit et la convenance du rythme des mots (en dehors de leur sens) à l'idée

(1) Au lieu d'un *R*, il a mis un *b* minuscule.

(2) Ailleurs, on lit à nouveau : « Siècle bourgeois. Le courage n'est que sur la moustache. » Cette dernière note, au crayon, est peut-être de la main de Colomb.

(3) Note ajoutée postérieurement.

qu'ils expriment, tout cela lui échappe ; je veux dire qu'il n'en a pas conscience et que, s'il se hausse lui-même au style, c'est sans le savoir. Je me demande même s'il peut sentir la beauté propre d'une image. Bref, il ne sent pas la valeur esthétique que peut avoir le style considéré en soi. Et quant à la « composition », à l'exacte proportion des parties au tout, il n'y attache pas non plus beaucoup de prix. Encore une fois, la beauté de la littérature pure lui échappe, comme aussi bien celle de la peinture pure (dans les tableaux, il ne voit que des sentiments et des idées) : il ne sent pas la littérature en tant qu'art ; il ne la comprend, pour ainsi dire, qu'en tant que science. On entend bien que je suis loin de prétendre que ses œuvres ne sont pas belles ! Je parle ici de ses opinions, non de ses ouvrages, de sa conscience, non de son génie. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il ne voit dans Hugo, dans Chateaubriand même (qui eux sont « artistes » avant tout), que pompe, bluff, « affectation », comme il dit, et « vanité » de l'auteur. Voici un jugement qui traduit bien son opinion sur l'auteur d'*Atala*, et qu'il inscrira un an plus tard dans notre exemplaire, lorsqu'il ne sera plus sous l'impression d'agacement que lui avait causée l'*Itinéraire* à cette première lecture :

25 janvier 1831. — M. de Chateaubriand ne peut pas dire : deux et deux font quatre, ôtez un reste trois ; mais quand la voix publique lui donne des vérités toutes inventées, il les lui rend revêtues d'un coloris et d'une force admirables. La grandeur est souvent gâtée, diminuée par l'affectation.

Toujours en mettant à part son thème religieux, qui l'a fait pair (?) et... (1) même Aulnaye (2), 3 ou 40 000 par an au budget.

* * *

Il s'entendait assez bien sur toutes ces choses avec Mérimée. Mais Clara avait plus de mesure, si l'on veut, et surtout beaucoup moins de fraîcheur, de verdeur spirituelle (au sens où l'on dit d'un cheval qui n'est pas sorti depuis deux jours qu'il est *vert*), de naturel et de naïveté. Mérimée avait en somme mal compris « H. B. », comme il l'a prouvé dans

(1) Mot illisible.
(2) C'est la Vallée aux loups.

sa fameuse brochure ; mais personne (pas même Sainte-Beuve, au premier moment) n'a su se faire un esprit assez neuf, assez frais, pour, d'abord, entendre pleinement une nature si originale : il a fallu pour cela le secours du temps, les lecteurs avertis, critiques, profitant de génération en génération de leurs réflexions et efforts réciproques ; c'est ainsi, au reste, que les notions esthétiques et psychologiques qui sont très neuves entrent dans le rudiment.

Ils avaient tous deux une même horreur des « guirlandes » et se donnaient réciproquement sur leurs œuvres des avis d'une franchise étonnante : ils s'appliquaient et réussissaient à merveille à n'être point du tout « gendelettres », comme on dit à présent. C'est fort élégant, et plus méritoire encore pour Stendhal que pour Mérimée parce qu'il était l'aîné d'un bon nombre d'années. Il nous est resté très peu de leur correspondance, mais les quelques lettres qu'on en connaît ne sont pas fades (1). Je cueille dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux les notes suivantes :

Samedi 9 Jr 30, 7 heures soir. — Clara me donne une bonne règle pour les participes.

M. Ste Beuve, 26 Jr 30, de 9 heures à 2 1/2 chez Clara avec Gotta.

Clara *sayd :* Derniers momens de la Vertu : 1° Peur ; 2° On met quelques formes, ex. Dom^que aux pieds d'Adèle, rue Neuve de Belle-Chasse ; 3° Paillardise.

Lettre de *the author of the* Cenci (2). *I speak of this... and read with devotion* 26 *and* 27 *of Hamlett.*

Quand Stendhal lisait ses œuvres à Mérimée, généralement celui-ci ne les aimait pas. Le jour de Noël (il ne dit pas en quelle année, mais c'est sûrement en 1829) Beyle lut ainsi

(1) Deux lettres de Stendhal à Mérimée, 23 décembre 1826 et 26 décembre 1829 (*Correspondance*, II, p. 445 et 508). — Quatre ou cinq lettres de Mérimée à Stendhal, l'une de 1825, une autre relative à *Armance* et donc de 1826 ou 1827, une autre de 1834 (vente Charavay, 15 décembre 1906 ; vente Charavay, collection Gauchez, 13 décembre 1907 ; catalogues à prix marqués Charavay de février, avril 1891, août 1899 ; Paupe, *la Vie littéraire de Stendhal*, p. 45 ; Pinvert, *Sur Mérimée*, 1908, p. 107 ; Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 22-29). Enfin les *Sept lettres de Mérimée à Stendhal*, tirées à 25 exemplaires hors commerce, mais que tout le monde a lues et qui vont de 1831 à 1837.

(2) C'est ici Mérimée, je crois ; mais cela pourrait être A. de Custine. Cf. *Stendhal et Custine*, dans la *Minerve française*, 15 juillet 1920.

à Clara *le Coffre*. « J'ai vu souvent moins de charme dans sa personne que dans l'omnibus qui conduit chez elle (Clara), note-t-il. On pouvait prévoir cela par la théorie, la réalité joutant contre l'imagination. C'est la hache de bois durci du sauvage contre la hache de fer de l'Européen (1). » Apparemment, Mérimée avait tellement peu goûté *le Coffre* que, quelle que fût la modestie de Stendhal (et elle était vraiment admirable), celui-ci en avait été un peu surpris. C'est apparemment à Mérimée encore qu'il pense en écrivant quelques jours plus tard :

Jugement littéraire.

Kla (*phi*) [*sic*] touche supérieurement 8 touches de son piano (le *fear of the deat*, la vengeance, etc.) mais il n'en touche que 8, et naturellement doit être mère poule envers les petits canards pour qui en touche librement 24. — 7 janvier 1830.

Quelle que fût l'opinion de Mérimée, Stendhal voulut publier *le Coffre*.

Après 4 h. 1/2 de travail à transcrire *Julien*, vers 280, j'envoye *le Coffre* à Monsieur Véron, 25 avril 1830.

Le docteur Véron était alors directeur de la *Revue de Paris*, et il avait publié *Vanina Vanini* peu de mois auparavant (2). Au verso de la reliure, nouvelle mention du *Coffre* avec une date : « 6 mai 1830, le coffre. » Cette date l'avait frappé, on comprend pourquoi, grâce à cette note qui se trouve au verso du premier feuillet du tome I :

Le Coffre, 6 mai 1830, arrangemens pour la vertu. Après : voir Convulsive, Sortez, j'ajoute : Tout l'éclat de la plus pure vertu brillait dans ses yeux. — Après : tout à son devoir, il y avait : volupté, fut tout à son devoir *et après une lutte de quelques minutes Inés fut à lui*, je retranche ce qui est souligné ici. — Je retranche : Tu l'as voulu, lui dit-elle, je suis damnée, tu veux la mort de mon âme... (3) bras de In (?)

Enfin, il inscrit au crayon, sur le verso du dernier plat de reliure, ces quelques lignes qui sont aujourd'hui presque effacées :

(1) Note publiée par C. Stryienski, *op. cit.*, p. 179.
(2) En décembre 1829, t. IX, p. 101 et suiv.
(3) Trois mots, peut-être quatre, illisibles.

Inès dans le Coffre.

Revue de Paris nº [en blanc] portrait *of the Gräfin* nº II, changé uniquement ce qu'il fallait pour qu'elle ne soit pas reconnue. J'ai mis une feuille dans l'exemplaire de la *Revue de Paris*. Elle m'a envoyé une rose blanche, donc elle est contente. Le Coffre n'est qu'une faible (1).

Ces notes nous donnent la date à laquelle fut composée la nouvelle qui fut recueillie dans l'édition des *Chroniques italiennes*. publiée en 1912 chez Garnier, et qui, sous ce titre : *le Coffre et le Revenant*, avait paru auparavant dans la *Revue de Paris*. Quelle était cette *Gräfin* qui était peinte sous le nom d'Inès et ne devait pas être reconnue? Peut-être la comtesse Curial, Menti? Maintenant qu'ils savent qu'il y a une clé, les stendhaliens le trouveront bien.

Quant à *Julien*, que Stendhal est encore occupé à transcrire en avril 1830, c'est *le Rouge et le Noir*. Le roman prit son titre définitif en mai, comme le montre une note de notre exemplaire que Colomb avait copiée incomplètement ou que M. Stryienski a reproduite en passant trois mots très importants :

1828, nuit du 25 au 26 octobre, Marseille, je crois, idée de *Julien*, depuis apelé, en mai 1830, *le Rouge et le Noir*.

Dates mémorables. M. Jules Marsan, à qui nous devons l'édition critique du *Rouge*, fait quelques difficultés pour admettre la première. Mais ses raisons ne sont pas très solides. Il « semble bien »,dit-il, que Stendhal n'a pas quitté Paris en octobre 1828. Mais on n'en est pas sûr ; d'ailleurs Stendhal écrit : « Marseille, *je crois*, » tandis qu'il est affirmatif sur la date, s'il ne l'est pas sur le lieu. La seconde raison de M. Marsan, c'est que le compte rendu de l'affaire Berthet ayant paru dans la *Gazette des Tribunaux* les 28, 29, 30 et 31 décembre 1827, « il est surprenant que Stendhal ait attendu plus d'un an pour en découvrir l'intérêt psychologique et romanesque ». Est-ce vraiment surprenant? Stendhal n'a peut-être lu ce compte rendu qu'en 1828. Ou, si même il l'avait lu plus tôt, il se peut qu'il n'en ait pas été frappé le moins du monde d'abord, qu'il ne s'en soit souvenu que dix mois plus tard, que ce ne soit qu'en octobre que l'idée du caractère de Julien ait germé dans son esprit. Ce serait fort naturel.

(1) La phrase est restée inachevée. A moins que *faible* ne soit ici pour *fable*.

Je ne sais rien de plus émouvant que ce pauvre texte de la *Gazette*, dont est née l'une des plus grandes œuvres de notre littérature. Le juré Duffléard, qui en est l'auteur, nous décrit Antoine Berthet, le prototype de Julien Sorel, comme « un jeune homme au-dessous de la moyenne, mince et de complexion délicate ; un mouchoir blanc, passé en bandeau sous le menton et noué au-dessous de la tête, rappelle le coup destiné à lui ôter la vie », les deux balles qu'il s'était tirées. « Sa mise et ses cheveux sont soignés ; sa physionomie est expressive ; sa pâleur contraste avec de grands yeux noirs qui portent l'empreinte de la fatigue et de la maladie. Il les promène sur l'appareil qui l'entoure ; quelque égarement s'y fait remarquer. » C'est bien fait de la sorte que Julien Sorel dut apparaître aux spectateurs de son procès. « Il est bien mieux que son portrait, » disaient les femmes.

Ce délicieux curé de Brangues (une « pauvre tête », au jugement du sieur Duffléard) qui ne voulut rien dire des lettres de l'accusé qu'il avait vues, sinon qu'elles étaient « disgracieuses », on le reconnaît bien l'abbé Chélan. On voit passer M. et Mme de Rênal, *alias* Michoud, et la déposition du mari est incomparable. Sorti de cette maison et renvoyé du séminaire, Berthet fut admis dans une grande famille du pays comme précepteur des enfants. Là, Mlle de Cordon suivit un jour le jeune professeur de ses frères dans un bosquet où il avait accoutumé de rêver (car nous sommes en 1828) : « Qu'avez-vous donc, monsieur Berthet, me dit-elle ; depuis longtemps vous êtes triste... triste jusqu'à la mort ; s'il était possible de faire quelque chose pour vous... Et croyez-vous que d'autres n'aient pas aussi leurs peines? Moi qui vous parle, je suis triste aussi. Alors Mlle de Cordon parut vouloir me... » Ici l'accusé balbutie, et un léger sourire, aussitôt réprimé, se fait remarquer sur ses lèvres. « Mlle de Cordon aimait à causer avec moi, continue-t-il avec embarras, nous nous... Mais je dois dire, reprend Berthet avec moins d'hésitation, que je n'ai jamais eu avec Mlle de Cordon que des rapports parfaitement honorables. » Est-il possible de songer sans émotion que ce sont ces lignes qui, dans l'imagination de Stendhal, ont fait fleurir Mlle de La Mole et que de l'image indécise de cette jeune fille l'impérieuse Mathilde est née?... « Il est bien fâcheux que j'aie manqué la carrière à laquelle je me destinais, écrivait Berthet à Mme Michoud. J'aurais fait un bon prêtre : je sens surtout que j'aurais remué habi-

lement le ressort des passions humaines. » Voilà le seul fragment de ses lettres qui ait été cité à l'audience : cela aussi dut exciter l'imagination de notre Stendhal !

Or, il y a autre chose dans la *Gazette des Tribunaux;* c'est un récit que l'on n'a pas remarqué, je crois, et qui paraît avoir échappé à M. Jules Marsan lui-même, puisqu'il ne figure pas dans son dossier de l'affaire Berthet, pourtant fort complet (1). Le numéro du 29 février de la *Gazette* donne un récit de l'exécution de Berthet. Stendhal ne nous a pas raconté la mort de Julien Sorel ; voici comment Berthet monta sur l'échafaud :

Exécution du séminariste Berthet.

C'est le 23 février, à 11 heures du matin, que Berthet a subi son supplice sur la place d'armes de Grenoble. Une foule immense, composée principalement de femmes de tout âge, se pressait dans les rues qu'il devait parcourir. L'intérêt, que son indigne défense avait éloigné de lui, s'est réveillé à ce moment suprême ; on ne pouvait voir dans ce malheureux jeune homme, qui n'avait échappé à la mort du désespoir que pour arriver à la mort de l'échafaud, ni un assassin ordinaire ni un scélérat ; c'était plutôt une victime de ses passions, entraîné à sa ruine par un funeste concours de circonstances, qui appelait l'étonnement et la pitié plutôt que la terreur. L'intervalle de temps écoulé depuis sa condamnation avait accoutumé à l'idée que son recours en grâce serait suivi d'une commutation de peine et cette faveur, sollicitée par M. le procureur général, aurait satisfait l'attente publique. M. Appert, membre de la Société d'amélioration des prisons, visitant, il y a quelque temps, celle de Grenoble, vit Berthet et promit de s'intéresser à lui. De retour à Paris, il a fait des démarches qui sont demeurées infructueuses ; il lui écrivit dernièrement une lettre qui, à ce qu'on croit, dut lui donner peu d'espoir. Aussi, la veille, Berthet disait à l'une des dames de prison qui se sont constamment relevées auprès de lui : *J'ai le pressentiment que demain sera mon dernier jour!* On ne put lui répondre que par le silence ; on savait que le recours en grâce venait d'être rejeté. Tous les secours de la religion lui ont été prodigués ; il les avait demandés, et les a reçus avec calme : les exhortations du prêtre ont un instant fait couler ses larmes.

On l'a vu sortir de la prison, assisté de deux ecclésiastiques dont

(1) J'avais pourtant reproduit ce récit de la *Gazette* dans la *Revue critique des idées et des livres*, 10 juillet 1914.

l'un le soutenait d'une main et lui présentait de l'autre un crucifix. Extrêmement amaigri, pâle, la barbe longue et le visage défait, il était penché sur le Christ et paraissait réciter des prières à voix basse, mais avec un mouvement des lèvres si précipité qu'on aurait pu l'attribuer à l'agitation convulsive du délire aussi bien qu'à la ferveur. Il est ainsi arrivé au pied de l'échafaud. Là, cependant, il a semblé envisager sans crainte le terrible appareil. Il s'est retourné vers les deux ministres, qui lui avaient rendu un triste et dernier devoir, et les a embrassés ; puis, recueillant toute sa fermeté, il est monté seul ; le bourreau l'avait précédé. Sur l'échafaud, il a fléchi le genou et a paru se recueillir et prier. Une minute après il s'est relevé, et s'est mis lui-même dans l'attitude... Une espèce de cri involontaire, arraché à l'émotion de la multitude, a annoncé que tout était fini.

Le 8 avril 1830, Stendhal signa son traité pour *le Rouge et le Noir* avec le libraire Levavasseur : pour 750 exemplaires du roman en deux volumes in-8° et 750 exemplaires en quatre volumes in-12, il touchera 1 500 francs, 500 comptant, 500 dans trois mois et 500 dans six mois. L'affaire n'est pas mauvaise, si l'on tient compte ici encore de la valeur de l'argent en ce temps, et si l'on songe aux conditions que font aux auteurs les éditeurs d'aujourd'hui.

Il se met à transcrire son brouillon en toute hâte ; nous avons vu que, le 4 avril, il en est à la page 280 environ. Le 10 mai, il donne le premier bon à tirer, paraît-il. Notre exemplaire nous apprend que, le 12, il corrige la troisième feuille :

Le 12 mai 1830, je corrige *the third sheet of* Rouge et Noir.

Le 25 mai, il « cherche des épigraphes ». Le 20 juin, il note sur notre exemplaire :

Je déplore le manque d'intrigue de *Julien* qui est peut-être trop un développement de caractère et, *mutanda mutandis*, le célèbre Miséoantropos (je n'ose écrire le nom).

A la septième feuille du tome II, on lit dans l'édition originale que « cette feuille, composée le 25 juillet 1830, a été imprimée le 4 août ». Le 15 novembre, enfin, le *Journal de la Librairie* annonça le livre.

*
* *

Stendhal, qui venait d'être nommé consul à Trieste en octobre, était parti depuis neuf jours, et l'exemplaire Serge

André nous indique ses étapes et nous apprend qu'il eut un accident sur le Rhône :

Parti de Paris le 6 novembre 1830 à 6 heures. Rapidement, en 47 heures, je crois, à Lyon.

Le 11 novembre, bateau à vapeur brisé contre le pont ; bêtise des Lyonnais : partir d'un point au-dessous du pont.

Le 27 novembre, à 7 1/2, arrivé à Savonne.

Le 16, à 6 h., à Oneglia. Le 13, à 8 heures, soupé à Trans, près Draguignan.

Le 14, arrivé à 4 heures à Nice, vif sentiment d'*happiness* au Var et à Nice.

Le 15 Nov., arrivé à 10 heures à Menthon.

18 Novembre, à 1 1/2, Gênes.

On sait comment Metternich refusa l'*exequatur* au nouveau consul de France à Trieste, et comment Beyle fut envoyé à Cività Vecchia. Si la police pontificale avait lu les notes que renfermait l'exemplaire des *Promenades dans Rome* qu'il avait dans sa malle, sans doute n'y fût-il pas même entré :

Philosophie découverte *by* Dominique, *night* du 3 au 4 décembre 1829.

Le Remords n'est, comme la croyance aux revenans, que l'effet des discours que nous avons entendus. Le remords est, avec le serment, les deux seules utilités des ligionré [religions].

4 Xbre 1829.

Et ces notes qu'il destinait à l'édition corrigée des *Promenades* :

Libéral honteusement chassé de Rome.

Il y avait un voyageur qui était suspect à la police, mettons un Libéral. A Rome la police s'en défiait. Ce Français vivait fort retiré, évitait d'aller chez l'ambassadeur : c'était peut-être un courrier des Carbonari. Oserai-je raconter comment on s'en défit? Il devient amoureux d'une femme du peuple, galante ; elle logeait derrière le palais Farnese. Elle était cordonière et accusée d'avoir volé des dentelles à un Juif Allemand.

M. Dacroi monte à l'échelle de corde, est pris à un nœud coulant de corde préparé d'avance. On crie : Au voleur ! Il est pris par les sbires du gouverneur. On trouve chez lui les dentelles. 46 [*sic*].

L'ambassadeur ne sait que dire.

Oserai-je détailler cela?

15 Déc. 29.

23 Janv. 30.

Appendix

Plusieurs étrangers respectables sont dupes des mensonges qu'une juste crainte de la malveillance du gouvernement fait imprimer (1). Les gens d'esprit sont déjà assez suspectés et surveillés (2) pour se donner encore la disgrâce d'écrire. En général, ce ne sont (3) que les demi-sots et les serviles qui impriment. On ne peut se faire d'idée à Paris de l'absurdité des mensonges que les *demi-sots* admettent comme *convenances* dans leurs ouvrages. Les gens respectables, mais qui, n'osant pas dire *le prêtre* Eustace, impriment le *docteur* Eustace (forme *Universel* (4) septembre 1829), m'ont objecté des phrases de ces pauvres diables qui impriment à Rome dans la crainte, non seulement des ministres, mais de tous les cardinaux, de tous les *fratoni*, etc., etc.

Je vais sacrifier dix pages à donner des *preuves* (5).

Et encore :

1er Février 1830.

A placer :

Qu'est-ce qu'un homme peut donner à un Dieu, si ce n'est des *souffrances?*

Cette idée fort juste est la base de toutes les fausses religions (6).

Le prêtre profite du tonnerre et des tremblemens de terre pour faire peur à ses fidèles. Plus ils ont d'imagination, plus ils vivent dans la solitude, plus ils aiment la musique, plus ils croyent aux revenans, etc., etc., etc. plus son rôle est facile.

Le prêtre profitte de la plus légère des souffrances, celle qui consiste à se priver d'argent par un don à l'église.

A cause de l'imagination, l'homme s'attache par les sacrifices. Une mère qui a de l'imagination préfère à tous les autres celui de ses fils pour lequel elle a fait les plus grands sacrifices.

D'après ce principe, saint François et les autres chefs d'ordre à talent établissent divers degrés de pénitence. On a rangé les moines d'après le système de Linnée, etc.

Dque

(1) Deux mots effacés ici : « En Italie. »
(2) *Id.*
(3) Dans l'interligne, au-dessus de « ce ne sont » : « on ne voit. »
(4) C'était un journal qu'il lisait habituellement.
(5) Note publiée inexactement par Stryienski, et datée par lui de septembre 1829.
(6) Il avait tout d'abord écrit : « De toutes les religions. »

Hipocrisie abominable dans tout ce qui a le moindre rapport du g^t [gouvernement] avec la r[eligion]. Rien sans hipocrisie, mais cette habitude du mensonge jusqu'au dernier moment, où le démenti est incroiable (?) et apparaît brillant, est si ancienne que l'hipocrisie en est moins abominable.

Les Martires prouvent pour toutes les religions, depuis celle du Duel jusqu'à celle des Bramines. Les Martires sont le premier crime de religion. C'est la dîme qu'elles prélèvent sur les âmes généreuses et poétiques.

Le despotisme frappe le stile de bêtise.

Preuves : stile de M. Z. du tems de Napoléon. Admiration de (de) Daru pour le gouvernement *renommé* de Léopold dans un rapp[ort] à l'Empereur.

Lettres de Fronton et de Marc-Aurèle.

Il y avait là de quoi le faire expulser dix fois avec horreur de tous les États italiens. Il se montra plus prudent après son établissement comme consul, et c'est bien naturel. Ce qu'il note alors, ce sont les petits événements de sa vie, ses voyages, ses souvenirs, quelques remarques, mais non trop politiques. Ainsi, le 2 février 1831 :

Mort de la femme du général Letellier, ancien aide de camp du M^al Oudinot Je l'ai connu à Vilna. Effroyable orgueil de Militaire...

Il nous donne aussi des dates précises :

En 1831, voyage à Sienne et Florence, en août et septembre.

Le 31 décembre 1831, arrivée à Naples, hôtel de Rome. Ensuite Spernozella jusqu'au départ le 11 janvier 1832. Retour après 27 heures 1/2 de marche, plus 7 h. 1/2 de repos à Mola ; le tout pour 13 piastres.

11 octobre 1832. Admiré les murs cyclopéens d'Alba. Voyage au lac Celano.

1832, 26 octobre. — Délicieuse figure d'Esther, bonté et empressement d'Assuérus à saint Silvestre, au Quirinal avec M. le duc de la —[*sic*] et MM. de S***.

Grâce parfaite de M. de Ste + (1). Tems adorable.

Je suis revenu depuis peu du lac Facino, Chietti, Pescara, l'Aquilla, admirables murs d'Alba. Principes tous utiles, aucun nécessaire. Du 7 octobre 1832 au 20.

(1) Santa-Croce?

Malgré tout, il ne se sentait pas trop solidement ancré dans son consulat. C'est, je pense, de la deuxième ou troisième année qu'il passa à Cività-Vecchia, qu'il faut dater cette note :

Cette année, je serais fâché d'être chassé de Rome. Les polices dominées par M. de Metternich ne chassent que les étrangers qu'elles voyent s'attacher au pays. Dès qu'un étranger devient amoureux à Venise ou à Milan, le Comte B. ou tout autre agent se frotte les mains. « Bon, se dit-il, voilà un homme que je puis vexer. »

Par prudence, je viens de m'ennuyer toute une soirée, quoique je ne sois amoureux que des ruines de Rome Je n'ai appris de bon que ceci :

L'alphabet des Etrusques dérivait, comme tous les autres, de celui des Phéniciens, ce peuple d'industriels. Les Etrusques n'avaient pas reçu leurs lettres des Grecs, puisqu'ils écrivaient de droite à gauche et supprimaient les voyelles brèves comme les Hébreux. Nos savans parlaient de l'alphabet (?) en soupirant gravement.

C'est que Rome et les Italiens continuaient de lui plaire,

1832. Climat de Rome. — Du 1er mai, fêtes du roi au 27 octobre, j'ai porté des pantalons blancs, à l'exception de trois jours de frais en tout, je crois.

Près de six mois en pantalon blanc. Contrepartie : il faut quitter Rome le 29 juin, après saint Pierre, pour un climat plus frais, autrement crainte de fièvre et nul plaisir.

Pourtant le climat, l'*aria cattiva* de Cività-Vecchia, le rendit plusieurs fois malade durant son consulat. Il eut les fièvres, la goutte, la gravelle. Il note, sans date d'année :

Froid vrai, sec comme un certain peintre dont j'ai oublié le nom. 19 février, *egrotans* 15-19.

C'est-à-dire de trois heures à sept heures, et il fait un petit dessin qui représente une sorte de vase, à mi-chemin entre l'alambic et le pot de chambre. Mais l'Italie continue de l'intéresser passionnément :

Cinq grands faits à Rome :

I

Horreur pour le travail.

II

Facilité de se piquer ; de là passage rapide à la colère et au coup de couteau.

3

Horreurs de mauvais cœur et d'égoïsme, atrocités qui ont lieu dans les ménages des ouvriers de Moro, qui gagnent de 35 à 40 baiocs (détails infinis donnés par le C. C. plein de son sujet, febvrier 36).

Peur atroce qu'ils ont de tout, par exemple nous rencontrons les *assassini* (1) sur la route de Cività Vecchia au... (?) Comme ils n'ont pas de vanité, si ce n'est pour la beauté des habits, ils parlent de leur peur sans nulle vergogne, et par là ils la cultivent chez eux et chez les autres.

5

Charité infinie pour les gueux, pour les plus fripons en apparence. Les moines de leur insinuer dans la chaire : C'est un mandat payable *in excelsis*, et peu coûteux. On ne s'aperçoit pas d'un baioc payé chaque jour, et cela fait une somme à la longue.

6

Les passions détruisent la Logique. Injustice faite à une femme. Peu croiable, dira le Cap Fi. La Princesse quittant les appartements qu'elle avait dans le palais Rospi [gliosi].

Et encore :

Gaspard

L'Italie produit des crimes dans les gens du peuple.

La France, le garçon d'amphithéâtre Gaspard Sa femme meurt, on lui demande 16 frs. pour l'enterrer, il la vend 5 frs. à de jeunes amateurs, gain 21 frs. Il balaye ses restes 8 jours après. Si la *vanité* l'abandonnait, voilà le Français vulgaire.

Vengeance

A Rome (parmi les Monsignori, les Cardinaux, etc.), jamais on ne fait mauvaise mine à l'ennemi. Il pourrait se moquer de vous, si vous ne réussissiez pas à vous venger. « Il sait ce qu'il m'a fait, me dit un jour C, et s'il n'est pas un sot, il doit savoir ce que je lui ferai. »

Aprés avoir écrit ce résultat de 20 choses que j'ai vues, je trouve l'exemple superbe du vol de 50 Ducats et de Rubis de 500. 5152 [*sic*].

Est-ce à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter cette note assez obscure sur le défaut de spontanéité de « Vico » — obscure, car le vrai Vico était mort en 1744, et qu'est-ce que « Monti deux »?

(1) Brigands.

Mécanisme du génie, manière d'être dans le monde, à quel prix la profondeur s'achète.

Je vis un jour Vico chez Madame Cormi d'ha (?) Là se trouvait (Mont) deux. Vico jouissait de sa parfaite politique avec Schiavona. Il souriait aux traits les plus frippons, qui même augmentaient son plaisir, je crois. Montideux, quand il lui arrivait de penser profondément, pensait à son art et du reste *sfogava il cuore*. (Me rapeler du détail. Nicc. 40).

J'ai vu Vico au lit avec Sch. Montideux n'eût eu aucun plaisir. Vico ne disait pas un mot, ne fesait pas la moindre petite action qui n'eût une *secondo fine*. Cela eût ôté tout plaisir à Montideux (Mémoires *ipsius vitae*, tome I).

Il remarque, le 2 avril 1834, que le pape Grégoire XVI « veut voir beaucoup de noblesse française à la Trinità del Monte ». Il note le 30 avril :

Hier, M. Horace Vernet a reçu la permission de mettre les armes de France sur la porte de l'Académie.

C'est donc que l'Académie de France à Rome ne les avait pas.

A quarante-neuf ans et plus, muni d'un ventre formidable, il est bien loin d'avoir renoncé à plaire :

8 Août 1832

Faire la cour à une jeune Romaine, c'est se battre avec un monstre d'orgueil. Paul l'éprouva hier à ses dépens.

Je suis fou de me fier à une femme qui se confesse

« Je puis quelque chose après tout, oubliez-vous que j'ai un oncle cardinal? »

Savoir mépriser à propos, voilà tout le secret.

Rien de plus difficile au total que d'être bien avec une dame Romaine. L'orgueil se bat perpétuellement avec le peu d'amour que l'on peut lui inspirer.

Il faut jouer l'imbécile, écraser.. (?) ; il faut cacher l'esprit : elles craindraient d'être dominées (1).

En revanche, elles sont loin de rougir de leurs amours, et tout au contraire :

Mme la Duchesse Machi (?) est une Cenci Bolognetti. Une Romaine aime le scandale et va se promener 2 fois par jour avec son amant

(1) Note publiée très inexactement par Casimir Stryienski.

Une femme de Paris rougit de son intrigue et se cache ; une Romaine se croit misérable et vieille si elle n'a pas d'amant. — 28 avril 1834.

Mais le pauvre Stendhal n'obtient pas tout ce qu'il désire : « Yeux juifs, 15 mai 1833, bonheur refusé, » note-t-il mélancoliquement. Pourtant, pas toujours ! « La passion, 30 avril 1834, *I am satisfied.* » C'est un rapprochement que rien ne justifie, je le sais, mais je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce qu'il note en marge des réflexions que lui inspire une visite à S. Pietro in Montorio : « J'y conduis Mme la comtesse Koswi (1) en mars 1834. »

*
* *

En 1832-1833, il avait acheté « très cher », savoir : « quatre-vingt-dix à cent-vingt francs », des copies de manuscrits pleins d'histoires romaines et napolitaines des seizième et dix-septième siècles : c'est de là qu'il tira plus tard ses *Chroniques italiennes*. « Une seule de ces historiettes est connue à Paris : c'est la mort de Beatrix Cenci... J'ai découvert beaucoup de ces choses moi-même, par un travail physique, dans les archives où les volumes déposés sur les tables étaient recouverts d'une poussière devenue *solide* par le tassement et épaisse comme trois écus. L'archiviste, auquel je faisais des présents, devait me montrer tout cela ; mais, en général, il s'en allait après m'avoir enfermé à clef et revenait à l'*Ave Maria*. A chaque fois ma chemise était gris foncé et j'avais mal aux yeux... » Voici les notes qui se rapportent à ces manuscrits italiens dans l'exemplaire Serge André :

Béatrix Cenci. — Rien de plus difficile que d'arriver à la vérité. Beaucoup de demi romans, par exemple dans l'Almanach : *Non ti scordar di che*, de Vallardi, pour 1831-32.

Farinaccio, l'avocat qui plaida pour la pauvre fille, a laissé 11 vol. de plaidoyers et ceux pour la Cenci. C'est la meilleure source. Exécution pour le parricide d'un Santa Croce qui poignarda sa mère à Subiacco. Spada, 9 mars 33.

I have seven volumes pleins de faits romains, dont le récit donné par traduction, sans nul ornement, serait bien autrement probant et caractéristique, mais probablement moins amusant *that the actual tales.*

(1) Peut-être la même dont il parle plus haut (voir ci-dessus p. 4). On peut lire « Kostri », « Kosmi »...

Récits Accoramboni, Cenci, origine de la maison Farnese. Le cardinal neveu Aldobrandini faisant tuer un jeune Romain qui entretient une jolie fille, furent [*sic*] condamnés à mort par le Gouverneur de Rome, le prince Santa Croce.

I have two volumes of napolitan anecdotes, une ou deux traduites sans *aucune* prétention, insérées ici, y ajouteraient la couleur locale.

« Ici », mais il ne dit pas où. Il devait d'ailleurs employer autrement ses copies et en tirer les nouvelles italiennes dont quelques-unes parurent dans la *Revue des Deux Mondes* à partir de 1837, et furent plus tard éditées. Mais qu'est-ce que ce manuscrit dont il dira le 2 janvier 1837 :

Je corrige le très curieux manuscrit de Chatillon sur Indres, *making a proof for to morrow*.

Une preuve de quoi, d'ailleurs?

*
* *

Du commencement d'août à la fin de décembre 1833, Stendhal avait pris un premier congé qu'il passa à Paris. De mars 1836 à juin 1839, il en obtint un autre. Et il fit plusieurs voyages durant ce temps, qu'il raconta en les imaginant et embellissant beaucoup dans les *Mémoires d'un touriste*. C'est à la correction des épreuves de son livre que se rapportent sans doute les deux brèves mentions suivantes : « 3 janvier 1838, *first sheet* ; » puis : « 4 *january* 38, minuit moins 5, *a sheet* » (suit un mot illisible).

Il avait donc emporté son exemplaire interfolié des *Promenades*, mais il y inscrivit peu de chose durant ce séjour en France.

1837, en Novembre (États Italiens, je crois).
Les Américains ont tué l'amour et la joie.
Ils ont assassiné M. Lovejoy qui avait entrepris un journal pour prêcher l'émancipation des Esclaves. (*Le Temps* du 21 Xbre 37.)

9 Xbre 1837. — Épitre latine, par D^que^
Neera à Coepius.
Je vous envoye du vin (?) par l'esclave de Sulpicius : Est-il vrai que vous soyez allé à Ostie où est sa fille?

3 janvier 38. — Aller chez M. Adam, rue des Mathurins St-Jacques nº 18, ouvrier en chambre.

Machine électrique avec une bouteille de Leyde, une chaîne, un ...(?) à 25, 35, 50 frs.

En essayer 4 avant d'acheter, en demander une de 25 d'abord et l'essayer.

Souvenir d'un bal chez le duc d'Orléans :

Bal du 16-17 janvier 1838.

Un M. Febreo a vendu des cigares à M. le Duc d'Or. Comme il la trouve mauvaise, il disait avant-hier :

— Ce M. Febreo est un Robert Macaire.

Phisionomie Rob. Macaire *of these*, *id*[*ea*] *of Lady Ada*.

Air excessivement moqueur du jeune Duc et de la Duchesse, et cependant, chez celle-ci, sourire plein de douceur.

Speaking of M. Lorois.

On était, à l'uniforme près et à la nuance de sérieux, absolument comme chez M. Duvergier de Hauranne.

Il était assez satisfait de son ouvrage, satisfait de sa mémoire, et continuait d'avoir aussi peu de goût pour son père qu'au temps de son enfance :

1838

Lu au hasard une page le 21 janvier 38. Je suis content. 1837 était la 2590e année de Rome.

Bliarce (1) a une mémoire parfaite de ce qui se passa à 7 heures du soir dans le cabinet de M. Cherubin Joseph B[eyle], 5 ou 6 jours après le 21 janvier 1793, il y a 45 ans. Il était déjà libéral. Profond soupir de J. Cherubin : « C'en est fait ! »

La tyrannie corrompt les *men* jusqu'à s'en faire aimer.

Enfin, voici deux brèves notes de voyage :

8 mars 1838. Parti pour Verdun à 5 h. du soir. 1re place coupé : 61 fr.

27 octobre 1838. Bayeux. Je vois la cathédrale et la tapisserie, les personnages sont fort intelligibles.

Mais on sait que la description qu'il en a faite, ainsi que celle de Coutances, fut supprimée par l'éditeur qui trouvait, paraît-il, le volume trop gros.

(1) C'est lui.

*
* *

Le 24 juin 1839, n'ayant pu obtenir la prolongation de son congé, il repartit pour l'Italie et se retrouva à Cività-Vecchia le 10 août. Après quoi, en octobre et novembre, il fit une excursion à Naples, et y vit Mérimée dont « l'affreuse vanité » française lui gâta ce voyage ; au reste la laideur des femmes, qui le « privait de romans » quand il marchait dans les rues l'aurait empêché de se fixer dans cette ville (1).

A partir de ce moment, il ne note plus grand'chose dans l'exemplaire que nous étudions :

La liberté de la presse sans censure préalable, existe tout à fait à R[ome]. Qui le croirait? Il est vrai que c'est pour un petit coin. Il s'agit des mémoires pour procès imprimés à l'imprimerie de la Camera. Mars 1840.

Une fois de plus, le 31 mai 1840, il écrit que les « Italiens n'ont pas deux passions à la fois » et que la « vanité ne se mêle pas à tous les mouvements de l'âme » chez eux comme chez les Français... L'année suivante, il eut à Cività-Vecchia sa première attaque d'apoplexie ; il demanda un congé et revint à Paris. On sait comment une nouvelle attaque l'y surprit ; il tomba sur le trottoir, le 22 mars 1842, rue Neuve-des-Capucines, devant le ministère des Affaires étrangères, et mourut le lendemain.

JACQUES BOULENGER.

(1) Note publ. par C. STRYIENSKI, p. 171.

La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac[1]

Il était en train de répondre à Mme Hanska, l'après-midi du même jour, lorsque Mme de Brugnol annonça Mme Balzac.

— Qu'elle entre ! Qu'elle entre, avant que je sois fondu ! s'écria joyeusement Balzac... Ah ! ma mère, je vis dans un four ! Regarde : je coule sur mes papiers !

— Mon pauvre enfant, soupira Mme Balzac, qui était malheureuse de tout, tu ne seras donc jamais heureux de rien ! Quand te verrai-je apaisé, ne pestant plus contre les choses, ni contre les gens?...

— Bientôt, chère mère ! dit Balzac, en se levant. Dès que je serai marié à la comtesse Hanska !

Les yeux de Mme Balzac n'avaient pas encore croisé les siens. Sa petite tête mince, serrée entre son chapeau-capote et ses larges brides, elle lançait des regards éplorés au plafond, aux murs, au jardin. Et elle reprit entre deux soupirs :

— Encore un mariage qui n'est qu'une chimère !

— Chimère, ah ! par exemple !

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1925.

— Comme tous tes projets, mon pauvre enfant !

— Comme tous mes projets, tiens, pas possible !

Il était bien campé sur ses jambes ; il croisa les bras.

— Mon œuvre était un projet. Ne suis-je pas en train de la réaliser?

— Dans quelles conditions !

— Elles sont mauvaises, je l'avoue, fort mauvaises (son visage s'empourpra). Mais elles seraient meilleures, si ma famille mettait du sien !

— Ta famille ! Mais elle subit le contre-coup de tes fantaisies. Si j'ai eu une vie étroite et misérable...

— Oh ! ma pauvre mère, nous en sommes encore là?...

Balzac se laissa retomber dans son fauteuil et prit sa tête dans ses mains.

— Ce n'est donc rien, reprit-il avec une infinie tristesse, que d'être la mère d'un homme qui cherche à s'élever et à devenir glorieux !

Mme Balzac haussa les épaules. Il vit le geste, et continua durement :

— Ce n'est rien, hélas ! Personne n'est prophète dans son pays !... Eh bien, puisque c'est toujours la guerre avec les miens, puisqu'on ne me juge que sur la lettre et non sur l'esprit, puisque par derrière, ma sœur, toi, mon beau-frère, tous, vous passez votre temps à papoter... sur ce que vous ne savez pas, je vous annonce en tout cas, qu'il est inutile de rien dire contre cette femme, qui sera la mienne en dépit de tout, que vous le vouliez ou non, que vous le croyiez ou pas !

— Oh ! mais... dit Mme Balzac, qui perdait son souffle (et elle s'était levée, brandissant son ombrelle). Oh ! mais... nous te connaissons ! Nous savons que tu nous mènes !

— Ceci encore est une calomnie ! cria Balzac à tue-tête. Je ne mène personne, que moi ! Et chaque fois que j'ai mené quelqu'un, c'est que ce quelqu'un suppliait pour être mené. Je ne demande qu'une chose à ma chère, à ma sainte famille : la paix ! Si ma mère n'habite pas un palais, je n'en habite pas un non plus. Je suis logé dans une maison de prolétaires, au-dessus d'un blanchisseur ! Mais moi, j'ai un idéal, au lieu que ma famille n'en a pas. Moi, j'ai une œuvre à faire, et ma famille ne l'a pas encore comprise. Cette œuvre s'appelle la *Comédie humaine*. Elle avance, mais mes forces déclinent : il faut donc que je me hâte. J'ai

besoin d'un foyer, d'une vie intérieure. Je l'aurai grâce à une femme admirable — dont vous pouvez tous rire (en France, l'ironie est la suprême intelligence !). Et je vais partir là-bas, dans cette Pologne que vous ignorez comme le reste, car vous croyez que le monde se limite à Paris, et que Dieu a fait l'effort de la création pour vous entendre émettre à présent vos jugements profonds...

— Honoré, je ne te permets pas... Je me retire ! fit Mme Balzac.

— Comme d'habitude, reprit son fils. Ah !... maman ! Ton cœur est en silex. J'ai une volonté de fer. Dès que nous nous rencontrons, il part du feu !

— Tu regretteras tes paroles et tes actes quand je serai morte ! hurla Mme Balzac dans la cour.

Balzac lui fit adieu de la main et rentra dans son cabinet. Il étouffait.

— Morte !... La malheureuse !... Elle sait bien qu'elle m'enterrera.

Il s'épongea le front, et reprit sa plume, pour continuer la lettre à sa bien-aimée :

« Vous savez, écrivit-il, que je n'ai jamais eu de mère. Sitôt au monde, j'ai été envoyé chez un gendarme jusqu'à l'âge de quatre ans. De quatre à six, j'ai été en demi-pension, et à six ans et demi, envoyé à Vendôme. J'y suis resté jusqu'à quatorze ans, et n'ai vu en tout que deux fois ma mère... Ah ! Éveline chérie, tu es sur des roses avec les tiens, en comparaison de moi !... Mon aimée, serrons-nous l'un contre l'autre. Ne m'abandonne jamais. Tu me tiens lieu de mère, d'amie, de sœur. Tu es ma maîtresse. Tu seras ma femme ! »

Et fermant les yeux, il revoyait défiler, en prestigieuses images, tous ses rendez-vous avec elle, dans les grandes villes d'Europe. Neuchâtel : quelle jeunesse ! quel éclat ! Genève ! Oh ! cette robe ! Il sentait qu'il la verrait en mourant. Saint-Pétersbourg : le salon bleu de la Néva. Comme elle parle ! Comme elle dit des choses profondes ! Et qu'elle est belle ! Eve... la bien-nommée ! Car elle est seule sur terre à avoir tant d'esprit, cette gentillesse, ce charme féminin !... Avant même de retourner la voir et de la décider au bonheur si attendu, si mérité, — car, sans doute, elle est unique, mais il l'est aussi : y a-t-il deux hommes capables d'écrire ce qu'il vient d'écrire cette nuit? — avant

de partir pour la Pologne, il se dit qu'il fallait, de toute nécessité, trouver dans Paris une maison : celle-ci... n'était qu'un débarras. Ève n'y serait pas entrée sans pleurer de chagrin. Elle qui habitait un palais, avec cinquante serviteurs !

Cette idée n'effrayait pas Balzac. Il avait dans la vie la confiance sans limite des âmes généreuses. Depuis longtemps déjà il cherchait une demeure. Le fait qu'il n'en avait pu acheter aucune ne le désespérait pas. Il en déduisait au contraire que le destin lui en réservait une autre : c'est celle-là qu'il s'agissait de découvrir : il n'y pouvait manquer. Allée des Veuves, aux Champs-Élysées, il se rappelait — dans ce quartier admirable, le premier du monde ! — un petit hôtel charmant. Il l'avait désiré : on le lui souffla ! Près de la Madeleine, n'était-il pas tombé sur une occasion? Affaire spéculative : dans dix ans, c'est là que serait Paris. L'argent lui avait manqué... Enfin, place Saint-Georges, un soir, il découvrait la plus belle demeure parisienne. Hors de prix. Ah ! renoncer à cela, quel crève-cœur !

Il se remit à courir partout et écrivit à Mme Hanska : « Partout, tu m'accompagnes. Donc, je vais trouver ! »

Il trouva. C'était dans la rue Fortunée, nom charmant, à vingt mètres du faubourg Saint-Honoré, un pavillon qui était un reste des habitations luxueuses du financier Beaujon.

« Une merveille ! annonça-t-il à sa chère Ève. Une merveille... qui n'est pas une folie ! » et il en signa l'achat avec une joie d'enfant. Ce qui l'avait décidé, c'était une décoration intérieure en boiseries, dont il disait : « Elle est si belle, qu'il n'y aura pas plus de quatre mille francs à dépenser pour meubler le tout ; car elle vaut tous les meubles du monde. Cette boiserie me fera économiser quarante mille francs ! » C'était des paroles de voyant. Visions magnifiques ; paroles emphatiques. Puis, il fallut s'adresser à des entrepreneurs pour mettre la demeure en état, et le calvaire de la réalité commença. Mme de Castries, qu'il voyait encore, lui dit un jour :

— Eh bien... il paraît que vous avez acheté...

— Ne m'en parlez pas ! s'écria-t-il. C'est horrible ! Une caserne ! Je vais la revendre !

Mais une seconde vision vint l'apaiser. Ce petit hôtel avait des remises et des écuries confortables ; et il pensa :

— C'est une occasion unique à Paris, dont je sentirai tout le prix, dès que je pourrai avoir des chevaux !

D'ailleurs, même si cette maison avait des défauts graves, c'était à lui d'y remédier, de la faire sienne. Une maison n'est belle que quand une intelligence l'habite et la sait transformer. L'important était qu'elle existât. Quand Ève y viendrait-elle?

Ce fut plus tôt qu'il ne pensait, car il connut ce grand bonheur imprévu qu'elle vint à Paris au début de 47. Dieu ! le plus cher de ses rêves ! Après Vienne, Saint-Pétersbourg et Rome, Passy allait donc prendre place parmi les villes sacrées ! Son petit pavillon pauvre, qu'il trouvait affreux, dont il disait : « Il a l'air d'une guinguette, dont le patron aurait fait faillite, après y avoir vu mourir sa femme, six enfants et trois douzaines de ses clients ! » lui parut rayonnant, le matin où son Ève arriva. Il s'adressa à ses tableaux : « Brillez, chefs-d'œuvre ! » et aux oiseaux du jardin : « Chantez pour elle, mes petits ! » Puis, c'est lui qui chanta, lorsqu'elle parut — divinement belle.

— Ah ! laisse-moi te regarder, t'admirer ! Comment est-ce le même esprit qui est capable de dire sur Dieu tout ce que tu sais dire, et de trouver ces détails ravissants qui font de ta toilette un enchantement des yeux et de l'âme ! Tu as des bas de soie grise, du ton exact que je préfère, avec de petits brodequins simples, presque aussi délicieux que ton pied... Et ce filet de rien en bas de la robe ! Et cette mante, qui, des reins que j'adore, à ce cou si amoureux, a l'air de voiler tout ce qu'elle laisse voir, parce qu'il faut que ce soit vu, puisque c'est divin ! Enfin, ce chapeau, aux rubans frais comme des fleurs, laisse que je l'enlève moi-même, et que je découvre ton front, tes cheveux, tout ce que j'aime, tout ce que je vais embrasser follement, car je suis peut-être fou, mais tu es mon unique trésor, et tu me consolerais, chère âme, des douleurs du bûcher !

Mme Hanska se laissa faire, puis elle regarda de tous ses yeux cette maison minuscule, et, sans faire de comparaison déplacée, elle dit avec un bon rire, derrière son face à main :

— Quelle vie curieuse, dans votre Paris ! Vous habitez des cages à mouches !

— Mais oui, il n'y a plus de place ! reprit Balzac en riant aussi. Il faut bien se tasser. Tout le monde veut profiter du

fluide, que tu vas ressentir, auquel tu vas ajouter. Ah! joie de ma vie, passion de mon cœur, dis-moi comment se porte ta fille... et ton gendre.

— La chère petite va bien; j'ai eu gros cœur de la quitter.

— Près de ton Honoré, parions que tu l'oublieras! Tu es à Paris, songe donc, tu vas être émerveillée! Et tu croiras enfin que quand je t'annonce : « Notre vie aura un soir magnifique, » ce n'est pas une invention de cette grosse tête, dont il est vrai qu'une somnambule a dit un jour : « Oh! oh! mais c'est un monde! » Paris aussi en est un, mon amour. Et il nous appartiendra. Sur place, tu pourras comprendre! Car tu m'apportes exactement ce qui me manque. Ici, je suis dans la retraite : je prépare; mais cette maison, bien entendu, ne te convient pas. Elle est charmante, remarque : Rousseau l'aurait aimée, parce que Mme de Warens aurait dit : « Comme j'aime cette vigne en plein vent! » Mais à nous deux, ce qui nous convient, c'est une vie forte et réglée, aristocratique, c'est-à-dire la meilleure par le style, les manières, le cadre, aussi bien que par les serviteurs. Rien de laissé au hasard. Plus je vais, plus j'ai horreur de la vie de bohème. Plus je vais, plus j'ai une conception *catholique* de la vie. Une maison doit être pour l'homme ce qu'est l'église pour Dieu : de l'ordre, le plus d'ordre possible!... Et toi, tu seras la lampe qui ne s'éteint pas dans la chapelle.

Comme Mme de Berny, comme Mme Carraud, comme Mme Récamier, comme Mme d'Abrantès, comme toutes, Mme Hanska ressentait une ivresse à l'entendre. Quand, seule, elle amassait des arguments contre lui, ce n'était jamais que des idées froides : elle-même en demeurait glacée. Mais voici qu'en un instant il répondait à tout avec cette chaleur de vie dont il était prodigue, ce visage clair, ce geste vif, cette confiance gaie, cette voix qui chantait tout le plaisir de son âme. Comment ne pas le croire? Comment, au moins, ne pas lui dire qu'on l'aimait?

Elle le lui dit, en se laissant prendre des baisers. Puis elle allait glisser à des remarques jalouses. Elle ouvrait la bouche. Il avait des yeux dévorants et un cœur de devin.

— J'ai été au bal masqué, fit-il, on vous l'a peut-être dit, mon ange. Je voudrais qu'on vous l'eût dit! J'y étais avec une femme! Devinez son nom... Vous la connaissez. Un

petit effort. Vous y êtes ! Mais oui, j'étais avec ma sœur !

Et il riait encore. Puis, sérieux :

— Sais-tu que ma chasteté effraie Nacquart. Il m'a dit : « Avec votre vie monacale, il faut que vous preniez tous les matins une infusion de pensée sauvage ! »

Le sujet était épineux. Mme Hanska resta rêveuse ; puis elle eut un ricanement :

— Vous voyez toujours Mme de Castries?

Il soupira :

— La pauvre ! Elle est devenue bien laide... Ne parlons pas de choses tristes. La *Comédie humaine* avance à pas de géant. C'est un monument formidable. Dès qu'il sera achevé, la grandeur s'en imposera, et ce sera un tel succès que nous aurons sur-le-champ tout le marché européen. Je gagnerai trois cent mille francs par an. Nous en économiserons cent cinquante : en dix ans, tu vois ce que nous aurons ! Honoré de Balzac capitaliste : quelle rumeur dans les petits journaux !

On eût pu croire que de telles paroles il ne les trouvait que dans le premier moment de joie, quand Ève arrivait. Mais, tout le temps du séjour à Paris, ce fut la même fête poétique, qu'à propos de tout il sut renouveler. Son imagination dorait la vie : des désirs de son cœur il faisait des vérités éblouissantes. Montrait-il ses tableaux, pendus n'importe comment dans son humble maison, c'était la première galerie du monde... à condition, bien entendu, qu'on fît abstraction du local, et qu'on voulût supposer les chefs-d'œuvre qu'il annonçait à la place de quelques toiles douteuses, lesquelles seraient bientôt supprimées.

— Je ne veux, affirmait-il, que des œuvres capitales, ou rien !... Tenez, comme celle-ci !

Et il montrait à Mme Hanska, lui prenant la taille, un tableau qu'ensemble ils avaient acheté aux environs de Rome. Elle croyait se souvenir que le marchand avait vite consenti un énorme rabais.

— Ce tableau-là, dit Balzac, l'Italie l'a laissé partir en frémissant !

Bref, ses toiles représenteraient bientôt une seconde fortune — le complément de son œuvre.

— Avouez, disait-il, que de loin, vous n'y croyiez pas ! Ah ! ma chérie, j'ai l'intuition des grandes choses. Je guette un Van Dyck qui vous donnera de l'éblouissement... Qu'est-

ce que vous regardez? Mon mouchoir?... Je vous comprends. Il a été ourlé par les saintes filles du premier couvent de Paris. Je vous mènerai dans ce couvent-là.

Il lui avait loué près de l'Étoile un appartement ouvrant sur un jardin, où chaque matin il courait la chercher, d'un pied si léger qu'il arrivait toujours en se croyant rajeuni :

— Je suis en train de maigrir, m'amie ! A partir d'aujourd'hui, j'ai décidé de supprimer les trois quarts de mon pain : je me crois sauvé ! En route !

Mme Hanska était une femme cultivée, toujours avide d'apprendre. Elle fut transportée par Paris, où la grande histoire surgit à chaque pas, sous la forme de belles pierres, de rues et de places qui évoquent de grandes figures ou des heures pathétiques. Puis visiter Paris en compagnie de Balzac, c'était entendre le poème du passé, dont sa mémoire connaissait toutes les noblesses, et que son amour douait d'un prestige inoubliable. Ce n'était pas cette eau claire et fade, passée au filtre des documents authentiques ; c'était un vin ardent, l'effet de son cœur ensoleillé. Mme Hanska buvait, s'échauffait, croyait. Il était admirable, inlassable. En lui montrant ce qu'il connaissait, il découvrait encore pour son compte. Apercevait-il une cour? Il entrait. Un vieil escalier? Il montait. De degré en degré, il bâtissait une histoire. Il sortait de là couvert de plâtre. Elle disait : « Oh !... Vous avez sali vos gants... et votre redingote. » Il répondait :

— Bah ! Je viens d'avoir une idée qui sera une fortune. J'aurai de quoi m'en acheter bien d'autres !

Dans le présent il ne devinait pas que le passé, mais l'avenir. Un terrain à vendre était pour lui l'occasion d'un roman personnel. Il devenait aussitôt propriétaire ; et c'était des spéculations, des plus-values, un champ nouveau pour l'activité dévorante de son esprit, qui ne cessait jamais d'avoir besoin de concevoir.

Enfin, il mena sa chère comtesse dans le petit hôtel de Beaujon, où, avait-il dit, « les ouvriers travaillaient à force » ! Ils en trouvèrent deux endormis, et un troisième qui mangeait.

— Voilà les résultats du gouvernement de Louis-Philippe ! grinça Balzac entre ses dents. Passons ! Je ne veux même pas les voir ni leur parler, car j'entrerais dans une colère de lion, tout à fait disproportionnée avec les facultés

de ces individus. Viens voir tout de suite ce qui est important dans cette demeure, ce que je ne t'ai pas dit encore, car je voulais t'en ménager la surprise, en voir l'effet sur ton beau front, où je sais lire tes chères idées ! Cette maison est adossée à une chapelle, la chapelle Saint-Nicolas, dépendant de l'église Saint-Philippe-du-Roule. J'ai la clef de la chapelle, et la tribune en est à nous. Ainsi, tu sortiras de ta chambre, tu feras deux pas, et tu pourras prier Dieu, chez toi, devant un autel, au pied d'un tabernacle, comme dans les châteaux. C'est la seule maison de Paris, tu entends bien, que je connaisse ainsi ! Ta piété et tes habitudes religieuses sont un des traits les plus précieux de ta chère âme... Tu comprends maintenant pourquoi j'ai acheté cette maison !

Elle réfléchit, puis, simplement :

— Hélas ! les valeurs baissent ! Voilà le Nord à 175 francs.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il. Tout ici est en boiseries. Il y aura très peu de meubles à acheter !

Elle ne fut pas de cet avis. Alors il fit volte-face :

— Eh bien ! j'ai vu à Tours des commodes et des sièges Louis XVI, admirables, et pour rien ! Je t'en prie : pas d'inquiétude. Nous touchons au bonheur. Tu ne peux pas te représenter ce que sera cet hôtel, l'hôtel où tu recevras, et où tu domineras Paris. Mais moi, je le vois, et je fourmille d'inventions ! Quand vous reviendrez ici, madame de Balzac, tout sera fait, tout sera ravissant, et la littérature entière en crèvera d'envie !

Mme Hanska venait de quitter Paris, lorsque Balzac, un matin, rencontra Lamartine dans une des sombres allées d'arbres, plantées entre la Chambre et les Invalides. Il marchait d'un pas de jeune homme ; il était rayonnant.

— Vous avez l'air heureux ! ne put s'empêcher de dire le poète.

— Ah ! fit Balzac, je connais la félicité des anges ici-bas ! J'aime et je suis aimé !... Et par une femme charmante et éminente, mon bon ami. Jeune, libre, riche, — riche à millions ! Il n'y a plus, pour s'opposer à notre bonheur, que quelques petits obstacles matériels — affaires à régler, des papiers à mettre en ordre, — autant dire rien : vous voyez un homme au comble du bonheur ! Dès que je serai marié, je vous ferai signe. Vous êtes l'honneur de la poésie française, donc un des premiers que je tiens à pré-

senter à ma femme. Et je vous recevrai dans un palais, mon cher, un palais que j'ai trouvé dans Paris !... Je ne vous en dis pas plus. Au revoir ! Pensez à moi !

Était-elle donc partie en faisant des promesses fermes? N'était-ce pas lui encore qui interprétait son sourire? La Joconde, toujours ! L'été passa : ses lettres étaient d'une femme... adorable, mais qui ne précisait rien. Il résolut de partir pour la Pologne.

Il se rendit à l'ambassade russe, faire viser son passeport. Un attaché le reçut, qui dit, le soir, à l'ambassadeur, et répéta dix fois dans la semaine :

— J'ai vu Balzac ! Le garçon m'a apporté sa carte. J'ai dit : « Faites entrer ! » Et il est apparu un petit homme gros, gras, figure de panetier, tournure de savetier, envergure de tonnelier, allure de bonnetier et mise de cabaretier.

Il ajoutait un détail satirique à chaque répétition, et il s'esclaffait.

Balzac fit un voyage admirable. Il passa par l'Autriche, vit le soleil se coucher sur la plaine d'Austerlitz, et déclara qu'il ne connaissait pas de lieu au monde où cet astre apparût dans une telle royauté. Il retrouva en lui, éclatant comme au premier jour, son projet des *Scènes de la Vie militaire*. Mais ce projet, brusquement, rentra dans l'ombre, lorsqu'il se trouva enfin devant la maison de Wierzchownia, que son cœur depuis quinze ans, voulait imaginer. Ah ! bien en vain ! Quelle étrange chose ! C'était un palais noir et blanc. Son cerveau français n'avait pu concevoir cela. Un palais à la fois grec et poméranien, — riche, puissant, triste. Il pensa tout de suite à un décor pour une *Iphigénie*, écrite par Schiller... Mais sa chère Ève demeurait là ; c'est là qu'elle l'avait lu et aimé ; c'est de là qu'était partie la première lettre, qu'il savait par cœur aussi bien que son *Pater*. Il s'enthousiasma et répéta dix fois : « Quelle splendeur ! » Il était plein d'amour : il pouvait tout voir ; devant tout il serait ravi. Ah ! les poêles en faïence ! Quelle merveille ! En Pologne, au moins, les hommes savaient se chauffer ! Et avec de la paille ! Quelle idée de génie ! Et il y avait des sonnettes dans les murs ! Et tout était d'une richesse, d'un goût, d'un luxe, d'une perfection !

— Chère Ève, dit Balzac au bout de vingt-quatre heures, je n'ai pas seulement l'impression d'être loin de la France, d'avoir parcouru en huit jours le quart du dia-

mètre de la terre — ce qui déjà est étourdissant — mais je suis dans un autre monde... un monde où il y a des reines, qui ne portent pas leur titre. C'est cela que vous êtes ! Car ce n'est pas un domaine que vous avez, c'est un royaume avec tous les métiers attachés à votre maison : un pâtissier aussi bien qu'un tapissier, un cordonnier, un tailleur !

— Qui vous fera si vous êtes sage, dit Mme Hanska, un paletot polonais, dont le drap viendra d'une fabrique toute proche de la propriété.

Balzac s'extasia :

— C'est admirable !

— Et on vous le doublera en renard de Sibérie. Et vous aurez l'air d'un éléphant !

— Admirable ! répéta Balzac. Vous possédez tout, et chacun est à sa place. C'est la vie de congrégation étendue au domaine, comme elle le fut à la cité, durant le moyen âge, chez nous. Régime de paradis ! J'en ai, pour moi, rêvé toujours. Voyez la façon dont vous commandez à vos serviteurs ! Et la bonne volonté avec laquelle ils servent ! Comment s'appelle cet homme magnifique qui m'a apporté ce matin mon café au lait?

— Tomash. Tomash Goubernatchouk.

— De plus en plus admirable ! Il a un nom barbare, mais son attitude prouve la plus haute civilisation. Il se prosterne quand on lui parle. J'adore qu'on se prosterne ! J'ai l'impression qu'il n'y a plus qu'en Russie qu'on sait gouverner. Notre succédané de roi français aurait dû m'accompagner dans mon voyage.

— Où l'aurais-je logé, grand Dieu? dit Mme Hanska.

— Comment ! reprit Balzac, émerveillé par une enfilade de trois salons, croyez-vous que le pauvre homme ait seulement le quart de ces merveilles aux Tuileries, où il vit comme un ladre !

Et, montrant au mur le portrait de Mme Hanska, entourée de ses cinq enfants :

— Il n'a rien, surtout, qui vaille cela !

Puis, tourné vers une autre peinture, qui le représentait en froc de moine, par Boulanger :

— Celui-ci est devenu une croûte hideuse. On dirait qu'il fut peint au bitume. Où le malheureux a-t-il acheté ses couleurs?

Mais c'était la seule chose qu'il critiquât dans cette

demeure princière. Sa chambre le ravissait. Elle avait deux faces, deux vues, deux poésies : d'un côté, les bois, tache rude et sombre ; de l'autre, tout le dessin du parc, qui, par les beaux soirs, offrait au soleil couchant un lit magnifique. Cette chambre était en stuc rose : elle possédait une cheminée profonde. Mme Hanska avait fait de sa main un petit écran en tapisserie ; elle avait dessiné un chasseur au coin du feu ; et, à ses pieds, un chien rêvait, devant la dépouille d'un canard sauvage.

Dans cette chambre, au repos, Balzac méditait à perte de vue et avec ravissement sur « l'affaire » superbe qu'il était en train de réussir. Cette fois, par son génie, il avait tout de même atteint la fortune ! Dieu a bien des manières de payer ses créatures. Une lectrice polonaise lui faisait gagner à elle seule tout ce que les Belges lui avaient fait perdre. Et, en plus de ses immenses richesses, elle lui donnait son amour, le plus éperdu et le plus élevé, et son intelligence si fine, au jugement de laquelle il devait tant. Qu'il avait eu raison de lui dire qu'elle dominerait Paris !

Il le lui répéta. Oui, oui, elle ouvrirait un salon littéraire, qui serait tout de suite le premier, parce que ces salons-là sont d'ordinaire tenus par des perruches, ou par des femmes du monde incultes. Une grande dame, d'illustre maison, alliée aux plus nobles familles, et spirituelle, et belle, ah ! elle serait reine au bout d'un mois ! son vrai rôle !

— Ma chérie, ajoutait-il, tu fais tout princièrement, et c'est ce qui me donne à tes côtés une continuelle exaltation. Ta fille, cette enfant qui m'a sauvé dans ton esprit, en luttant contre sa hideuse tante, quelle éducation tu lui as donnée ! Je suis toujours dans l'admiration de l'entendre raisonner de tout, comme elle fait, avec hauteur ! Ah !... tu vas rire de mon peu de modestie, qui n'est que de l'amour ; il me semble que je l'aurais élevée de même ; et parfois, quand je la regarde, je me demande si elle n'est pas à moi !

A table, il s'attendrissait.

— Vous savez, mes amis, que je vous devinais parfaitement, du fond de mon Passy. Vous, chère comtesse, je vous mettais là ; mais toi, Anna, je te voyais comme si je t'avais faite... Et ta mère était triste sans moi... Et votre menu, pas fameux sans mes plaisanteries !

En promenade, il ne cessait de chanter les louanges de

la Pologne. Dans les villages, au milieu des cultures, devant les gens et leurs costumes, il s'ébaubissait :

— Quelle force naïve ! Quelle abondance !

Puis, comme il avait l'esprit politique, il lui suffisait d'un vaste champ de blé pour faire des déductions comme celle-ci :

— La Russie et l'Angleterre sont les deux seules puissances réelles. Et l'Angleterre est factice, tandis que la Russie est positive, car elle possède les grandes matières premières.

Rencontrait-il, sous un toit de chaume, un paysan qui travaillait le fer? C'était un Benvenuto Cellini poussé en pleine Ukraine ! champignon merveilleux ! Parcourait-il une forêt de chênes qui appartenait aux Mniszech? Aussitôt, il mettait sur pied une entreprise de grande envergure : les compagnies de chemins de fer français étaient en train de créer leurs réseaux. Elles avaient besoin de chênes pour leurs traverses. Il fallait leur signaler ces bois-là, les forcer même à les acheter. Sans perdre une minute, il allait écrire à Surville.

— Vous avez soixante mille pieds de chênes de dix mètres de hauteur, et de dix pouces de diamètre, expliquait-il en dînant. C'est une dimension qui manque en France. Ils seront tous enchantés ; ils vont sauter sur la proposition. Et alors, je vous dis, moi, que nous pouvons gagner cinq francs par traverse, au minimum !... Quatre cent cinquante mille francs de bénéfices, comme rien, voilà ce que je vous annonce ! Et si nous sommes un peu habiles, ce qui est l'*a b c* du commerce, nous pouvons nous faire douze cent mille francs. J'ai expliqué tout cela à Surville, garçon remarquable... malheureusement un peu lent à mettre en train. Je vais récrire à Laure, qui le décidera !

Les deux lettres parties, il n'y pensait plus. Il lui fallait toujours créer du nouveau, et il disait à Ève, en savourant son bonheur :

— Ma chérie, nous sommes si heureux, nous communions si bien par l'esprit et le cœur, que nous devrions ensemble faire une grande chose : écrire une pièce, l'œuvre la plus facile... ou la plus difficile. La nôtre serait difficile. Rien ne me presse de rentrer : nous avons devant nous l'hiver et le printemps, pour la concevoir, la porter, l'ajuster comme il faut. Courage ! Essayons !

Il ne venait pas de dire cela que, dans son courrier, il

trouvait l'impérieuse obligation de regagner précipitamment Paris. Ses éditeurs le mettaient au pillage ! Il y allait de l'avenir de la *Comédie humaine!* C'était vingt ans d'efforts anéantis ! Mais... il ne serait absent qu'un mois... un ou deux... enfin, le minimum ! Il s'arracha à tout ce qu'il aimait, reprit trains et diligences, et rentra à la fin de février 48, en pleine Révolution. Elle ne le surprit pas, mais elle le navra. Il dit avec dégoût :

— Il y a longtemps que je la vois venir, la hideuse République ! Et ce n'est que le commencement de la fin. Nous tomberons aux pires démagogies !

Le 24 février, il entra avec le peuple aux Tuileries. Dans un remous de foule, Champfleury l'aperçut, au milieu de la salle des Maréchaux.

— Vous ici ! lui dit-il tout bas. Vous, le défenseur des traditions monarchiques !

Balzac était très pâle. Il lui répondit sur le même ton :

— Je suis venu chercher un morceau de velours du trône.

Quand il revint à Wierzchownia, six mois après, c'est effectivement la première chose qu'il sortit de sa valise.

— Voilà, ma pauvre chère, dit-il tristement, une relique de ce qu'était la vraie France, royaliste et catholique ! Elle a été un peu gâtée par le contact du derrière d'un prince qui n'était qu'un demi-roi. Mais combien ce derrière-là valait mieux encore que les visages que nous verrons !

Il était désolé par la politique ; il ne l'était pas moins par ses propres affaires. Les travaux de la rue Fortunée n'avançaient pas. Il avait décidé d'y installer sa mère, méticuleuse et scrupuleuse : mais saurait-elle commander? Enfin la littérature était dans le marasme ; les éditeurs craintifs et bougonnants ; les confrères envieux ; le public sur le qui-vive, et se moquant bien des livres.

— Ah ! mes amis, dit-il, si je ne vous avais pas !

Il était si déprimé qu'au premier froid il tomba malade, et gravement. De quoi? De tout. Les poumons semblaient bien affectés ; mais, dans sa vie physique comme dans sa vie morale, c'est le cœur qui menait le reste, et c'était lui le grand affligé. Tantôt il toussait, il étouffait. Tantôt il sentait une faiblesse générale ; tantôt il se croyait empoisonné !

On fit venir deux médecins réputés, le père et le fils, les docteurs Knothe. Le premier avait vu tant de morts

imprévues et de guérisons mystérieuses qu'il ne savait trop à quoi croire. Et il crut le tirer d'affaire : pourquoi pas? Le fils était jeune ; il professait des théories sans souplesse ; il dit à Mme Hanska : « Madame, il est perdu. » Et c'est dans les soins du fils que le pauvre Balzac, après les avoir examinés tous deux, disait avoir confiance. Il prit, guidé par lui, du citron pur : sept, huit citrons par jour. Ces citrons le firent affreusement vomir. En sorte que le père lui inventa une poudre. Et tous deux enfin l'abandonnèrent à son destin d'homme qui s'était usé, et pour lequel personne au monde ne pouvait rien, alors que, comme il disait, il avait tant fait pour les autres !

Il restait dans un fauteuil tout capitonné d'oreillers, devant sa grande cheminée, où il suppliait Tomash d'entasser des arbres entiers, grelottant de fièvre, tandis que la neige glacée tourbillonnait autour de la maison. Ses yeux brillants allaient de la fenêtre, qui lui offrait une vision toute blanche, au feu tout rouge : invinciblement il pensait à la retraite de Russie et à l'incendie de Moscou. Est-ce qu'il n'était pas un second Napoléon? Et il songeait, dans un frisson, que peut-être des tempéraments semblables ont les mêmes destinées, et qu'il était venu, comme le grand chef, se perdre dans les steppes russes. Puis la porte s'ouvrait. C'était Ève ! Ses songes mauvais se dissipaient sur-le-champ. Et il refaisait avec elle des projets d'avenir, jusqu'à ce que, souriante et sans en avoir l'air, elle évoquât le passé... qui était tellement plus sûr.

Il passa l'hiver avec des hauts et des bas. Il essaya de travailler ; il travaillait mal. Mais il était soigné comme on doit l'être au ciel ; il se répandait alors en actions de grâces, et il écrivait à sa mère, qui, à son tour, faisait une lettre pour remercier « Madame la Comtesse ». Les nouvelles de France étaient bien mauvaises. Ce pauvre Surville se rongeait. Les affaires ne marchaient pas.

— Tant que la monarchie ne sera pas rétablie, soupirait Balzac... et je ne la vois pas près de l'être...

— Oh ! Louis-Napoléon, reprenait Mme Hanska, c'est tout de même un progrès !

— Bah ! Vous savez ce que m'écrit mon ami Laurent-Jan, l'homme le plus spirituel de France : c'est une échelle pour nous retirer de l'égout de la République ! Non, je ne vois rien en beau. Il n'y a qu'une solution au malheur : oublions

et aimons-nous ! Mon Ève, ma vie, ma lumière, mon étoile, à quand le mariage?

— Aux beaux jours, disait-elle.

Il fut si pressant qu'elle consentit enfin à ce qu'il demandât au tsar l'autorisation de l'épouser : la loi russe l'exigeait. Et il ne doutait pas de l'obtenir : était-il pour rien Balzac? Or, elle lui fut refusée. Il n'en eut pas positivement du désespoir, puisqu'il y a toujours moyen de tourner les lois ; Mme Hanska pouvait par exemple être libre, en abandonnant sa fortune à ses enfants ; mais il fut si blessé qu'il sentit ses forces qui l'abandonnaient. La gloire n'était donc rien, et il avait usé sa vie pour la gloire ! Au lieu de lui redonner de la force et de la sève, le printemps, comme il arrive aux organismes que brûle la fièvre, vint mettre en lui tout son désordre, et la maladie de cœur, en une semaine de juin, fit d'horribles progrès. Ah ! cette fois, c'était bien fini : la terre l'appelait ! Question de jours ou d'heures : il était comme un arbre foudroyé. Il disait à sa chère garde-malade : « Ma tête pèse plus que la coupole de Saint-Pierre. » Et la seule chose qui le retenait à la vie, c'était ce souvenir de leur voyage à Rome :

— Que vous étiez belle et...

Il n'achevait pas. Des étouffements, des vomissements le secouaient, le déchiraient, l'anéantissaient. Un soir, après tout un jour de souffrances, il apprit que la foudre était tombée sur un moulin et l'avait incendié. Il dit : « Je suis dans le même état. Il ne reste rien de moi ! »

— Ami, ami, faisait Mme Hanska de son lent accent prenant, vous avez une belle robe de chambre circassienne en termolama : il ne vous est plus permis de désespérer de la sorte !

Alors, il souriait, se sentait mieux, disait :

— Oui... vous vous rappelez, c'était mon rêve depuis Genève... depuis que j'avais vu la vôtre !

Et il avait la force de lui dire encore des mots d'amour, dont elle restait si troublée qu'elle interrogea de nouveau les médecins. Elle apprit des deux cette fois qu'on ne le pouvait guérir, et elle commença de concevoir qu'il serait charitable de l'épouser.

— Mon loulou, dit Balzac un jour qu'il était mieux, je sens que Dieu me fait grâce, que ce n'est pas encore la fin, que nous allons pouvoir gagner ce nid de la rue For-

tunée qui, depuis deux ans, attend votre beauté, et où je vous rendrai au centuple l'affection que vous me montrez ici. Et alors Ève, je vous demande, quand nous marierons-nous?

Elle le regarda avec une infinie commisération, et elle répondit lentement :

— Après la moisson, après les battages, dans la flambée de l'automne.

Avec quelle ferveur il embrassa ses mains! Quand le dîner sonna, il put descendre à table. Il avait les pommettes en feu.

— J'ai, dit-il, une santé de taureau! Mes amis, je donne du fil à retordre à la Camarde. Elle se croit la reine de l'humanité; mais moi, je suis de l'opposition des vivants!

Et il eut presque de l'appétit. Il aima presque le bœuf polonais, toujours filandreux : « Je dois écrire à Laure, pour avoir sa recette de sauce tomate! » Au dessert, il but à la santé de tous :

— Votre thé est admirable; vos laitages sont exquis; vos visages délicieux; et on est adorablement parmi vous, parce qu'on est loin de la République française!

L'esprit, chez cet homme puissant et bien fait, menait si bien le corps que sa volonté de se remettre le remit quelque temps. Et Mme Hanska, qui avait été angoissée à l'idée de le voir mourir, devint anxieuse à la pensée qu'il faudrait peut-être réaliser sa promesse. Elle recommença d'inventer des prétextes. Et l'été passa sans préparatifs. Il l'aimait; il était près d'elle; pourquoi n'aurait-il pas patienté?

La fin de l'automne ramena de mauvais vents froids. Ses poumons les ressentirent vivement.

— Affreux vents d'Asie! haletait-il avec rage. Du poison pour un Européen!

Il pensa mourir. Et Mme Hanska gémissait :

— Vous me tuerez d'inquiétude, pauvre ami!

Il avait commencé d'écrire une nouvelle, une pièce et un *Voyage à Kiev*. Il lui disait, des larmes plein les yeux :

— Tu finiras tout cela, n'est-ce pas, quand je serai mort!

Puis, brusquement de nouveau, la maladie céda. Il lui sembla que son cœur était « dégorgé », sa poitrine débarrassée d'un poids. Il ne restait que la fièvre. Mais, bah! la

fièvre, il en vivait ! Un jour, avec ardeur, d'une voix métallique et résonnante, il s'écria de nouveau :

— Ève, quand nous marions-nous?

C'était au début de février 50. Le temps, contrairement à la saison, était doux et mou. Un printemps précoce, pressé, s'annonçait. Et comme s'il le sentait en lui, il eut avec elle trois semaines magnifiques, d'une jeunesse ardente, débordante, d'une éloquence passionnée. Dernier printemps de sa vie, devait-il rappeler ses jeunes années? La nature est mystérieuse, et cruelle souvent. Enfin, Mme Hanska en eut le cœur bouleversé. Ce ne fut plus la pitié qui parlait en elle, ce fut l'amour, comme au temps de Genève. Elle oublia son visage ravagé, son œdème, son impotence, toutes les misères qu'il secouait d'ailleurs, qu'il transfigurait, d'où il sortait par la parole, toujours miraculeuse. Ah ! ces nuits de février ! Car c'était le soir, après le repas, quand les jeunes gens s'étaient retirés dans leur chambre, que soudain, seul avec elle, il commençait de parler et de l'enchanter. Elle s'installait dans une bergère au coin du feu ; elle croisait ses mains, et elle le regardait, l'écoutait, l'aimait. Elle voyait quelquefois qu'une douleur lui crispait la figure ; il s'arrêtait une seconde. La voix blanche, elle disait vivement : « Qu'est-ce que tu as, adoré? » Rien ! De tels mots lui redonnaient du souffle. Il avait de l'amour ! de l'amour pour elle et pour la vie. Il repartait ; sa voix chantait, montait, caressait, enveloppait. Et il n'émettait que des pensées humaines, généreuses et profondes, et que des images si larges, si belles qu'elle en était effrayée dans son bonheur, et qu'elle pensait : « Voit-il donc déjà l'infini? » Elle ne savait pas l'heure : le temps n'était plus rien. Elle faisait veiller Tomash Goubernatchouk. En pleine nuit il apportait du café brûlant, puis du bouillon bouillant, et Balzac avalait d'un trait ces liquides dans des tasses intolérables même pour les doigts. Chaque nuit, Tomash sortait stupéfait, et gagnait son grabat, tombant de fatigue :

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire, grognait-il, jusqu'à quatre heures du matin !

Il lui disait, comme depuis dix-sept ans dans ses lettres, tout ce qu'il était, tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il aimait. Ses lettres, jamais Mme Hanska ne les avait reprises sans les lire tout entières, parce qu'elles avaient un mouvement

irrésistible qui l'emportait. Chaque fois, elle pensait au char d'Élie, montant au ciel ! Jamais de même elle n'avait pu l'interrompre, lorsqu'il parlait, parce qu'il était plus beau que le feu, doux tel un vent d'été, et prenant comme le ciel lorsqu'il est un abîme de lumière. Cet homme n'était pas qu'une vie ; il était toutes les vies, toute l'époque : il l'exprimait, la jugeait, la recréait. Il ne ressemblait en rien aux autres : il était plein d'étincelles divines. Il rayonnait, il réchauffait ; enfin, il donnait du bonheur mais presque tragiquement, car on sentait que c'était sa vie même dont il vous faisait le sacrifice, dans cette chaleur de poésie.

Aussi, après trois semaines de griserie, un matin qu'il avait parlé jusqu'à l'aube, qu'ils avaient ensemble refait leur feu sept fois, qu'elle l'avait écouté des heures et des heures sans dire un mot, le remerciant seulement de ses yeux pleins d'amour, comme il venait de lui dire de sa belle voix convaincue :

— Montons nous reposer, mon amie. Vous avez été sublime cette nuit ! L'âme, chez vous, l'emporte encore sur les beautés du corps !

Elle se leva, lui prit les mains, les baisa de toute son âme, et lui dit, de cet air décidé, presque viril qu'elle avait pour être très bonne ou très redoutable :

— Voulez-vous que nous nous épousions le mois prochain, — juste le temps de publier nos bans?

Il balbutia :

— Quoi?... Ève !... mon Ève !

Alors elle s'appuya à son bras, et toujours avec sa même netteté :

— Viens dans ma chambre, dormir avec moi...

Elle annonça le lendemain à sa fille et à son gendre sa résolution : ils firent des bouches maussades. Elle leur expliqua que leurs intérêts ne seraient pas lésés : ils restèrent muets. Elle leur dit : « C'est un immense écrivain. Je ne vois que Saint-Simon à lui comparer. Et encore, je le mets plus haut ! » Ils se détournèrent. Alors, elle prit sa fille à part, pour la convaincre :

— Tu sais, toi, ce qu'il a souffert. Ne pas l'épouser serait un crime. Il est condamné, hélas ! Le génie transcendant dont il fait preuve ces jours-ci, et que vous n'avez pas été sans remarquer comme moi, est la preuve qu'il appartient

déjà au monde surnaturel. Mais si son esprit voit l'au-delà, son cœur endure ici, et mon devoir est de lui adoucir ses derniers jours sur cette terre.

Pendant ce temps, Balzac d'une plume radieuse écrivait à tous ceux qui l'aimaient, ou qui pouvaient être fiers pour lui : — à sa mère, à qui il disait : « Je te fixerai notre jour d'arrivée, mais dès maintenant arrange-toi avec un jardinier des Champs-Élysées, car il faudra que la maison soit garnie de fleurs, qu'elle soit belle et qu'elle embaume ! » — à sa sœur Laure : « Dis-le bien au sceptique Surville : c'est le bonheur pour vous comme pour moi. J'épouse la plus haute noblesse d'Europe. Je peux tout maintenant, et c'en est fini de vos soucis, pauvres chers ! » — à Mme Carraud, qui était retirée à Frapesles, près d'Issoudun : « Ma bonne et tendre amie, vous savez que je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri ; mais j'aurai le plus brillant été, et le plus doux automne. Ma femme vous connaît comme si elle vous avait vue, puisque je lui ai fait votre portrait avec l'émotion de mon cœur. Elle est déjà pour vous une sincère amie ; et elle me charge de vous dire que vous aurez toujours votre chambre à Paris chez nous. Vous n'avez qu'à faire signe, qu'à accourir. Pourrai-je vous rendre vos trésors d'hospitalité? »

Enfin il écrivit au docteur Nacquart :

« C'est l'heureuse conclusion d'un mariage nié, calomnié par tous les envieux du monde ! Je deviens le mari de la petite-nièce de Marie Leczinska, le beau-frère d'un aide de camp général de S. Exc. l'Empereur de toutes les Russies le comte A. Rzewuski, le neveu de la comtesse Rosalie Rzewuska, première dame d'honneur de S. M. l'Impératrice. C'est un des plus éminents prélats, délégué par l'évêque de Zytomir, qui bénira notre union. »

Il était heureux dans son amour, dans sa vanité, dans son sens des affaires, dans son goût de la noblesse, dans ses penchants pour la grandeur, dans sa volonté d'être riche — heureux de toutes les manières !

Mais... un nouveau refroidissement faillit encore reculer ce bonheur immense. Il pensa périr à force de tousser. Enfin, le 15 mars, après dix-huit ans d'attente, de passion et de calcul, il épousa Ève, son Èva, son Éveline, Ève l'unique, à cinquante kilomètres de Wierzchownia, dans un vieux couvent de Carmélites, célèbre par une image mira-

culeuse de la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion. Ce fut une journée terrible et radieuse. Radieuse, car il regardait sa femme avec des yeux d'extase : elle était pour lui le diamant de la Pologne. Terrible pour sa misère physique. Du froid ; de la boue. L'Ukraine, noyée dans une pluie fine ; des chemins mous à enliser tous les vingt mètres la plus légère voiture. Balzac monta en berline et faillit n'en jamais redescendre. Tomash le soutenait avec « Madame » à chaque cahot de la route. Il étouffait, geignait, murmurait, la tête sur l'épaule d'Ève : « Mon pauvre loulou, je mourrai avant de vous avoir donné mon nom ! » Il arriva. Il s'apaisa, C'est au bras de Tomash qu'il entra dans la chapelle, et ce serviteur qui, par son obéissance, indiquait pour lui tant de civilisation, l'assista avec fidélité pendant toute la messe.

— Quel saint prêtre ! dit-il au retour, en parlant du prélat qui l'avait marié.

Tout l'avait attendri. Il songea même au mot de Mme Carraud : « Si vous deveniez fou, je vous garderais. » Il le rapporta à sa femme d'une voix pleine d'émotion, et il ajouta : « Je suis fou... de bonheur : garde-moi bien ! »

Malheureusement, la saison était si rude et lui si souffrant, que, malgré son désir, il ne put partir tout de suite pour la France. Il se lamenta.

— J'aurais tant voulu te faire voir le printemps à Paris. Toute la ville sourit et c'est un sourire d'intelligence. Une des plus belles choses du monde.

Avril passa tout entier sans qu'il pût songer à un voyage si long. Enfin le sort, au début de mai, fut plus clément. Il respirait mieux. Il dit : « Partons vite ! »

Ce fut, durant huit jours, un martyre. Mais il avait un espoir si tenace que l'air de Paris, ou peut-être de la Touraine, enfin que la France le guérirait de tous ses maux aggravés par les froids de Pologne, qu'il endura tout et presque en silence, et que, dès la frontière française, il se sentit mieux. Mme de Balzac était triste. Il lui disait :

—Oh ! Je vois bien que tu ne crois pas encore à la vie que je te ferai. Patience, ma beauté ! Tu seras récompensée de tous tes dons.

Enfin, ils atteignirent Paris par un après-midi délicieux, où l'air semblait ne porter que de douces nouvelles dans un monde de paix. Lorsque la voiture passa la barrière, à la Villette, Balzac ému dit : « Nous y sommes ! » Et ils

arrivèrent rue Fortunée, vers les sept heures, avec le dernier rayon de soleil sur les toits. Mme Balzac mère avait eu soin de rentrer chez elle, laissant la maison toute prête à la garde du domestique, le fidèle François.

— J'aime cette rue, dit Balzac, en descendant de berline. Elle est calme. Elle convient à la pensée. Et notre porte est bien, n'est-ce pas? solide et pleine de bonhomie.

— C'est éclairé à l'intérieur, remarqua Mme de Balzac.

— Parbleu ! il est en avance, ce brave garçon ! Le potage doit être sur la table. Sonnons vite.

Mais ils devaient sonner cinq fois, dix fois. Personne ne vint. Rien ne remua. Puisqu'on voyait des lampes allumées, il y avait quelqu'un ! On interrogea une voisine : elle ne savait pas. On appela : aucune fenêtre ne s'ouvrit. On attendit : la nuit tombait. De guerre lasse, le cocher alla querir un serrurier ; et cet homme ouvrit. Balzac était dans un état de nerfs épouvantable. Mme de Balzac gardait le silence.

Il se précipita dans les pièces éclairées. Elle le suivit. Ils trouvèrent François assis, pâle, qui les regarda avec des yeux hagards et ne put tenir que des propos incohérents. Il était devenu fou.

Mme de Balzac alors redescendit donner des ordres au cocher, pour qu'il montât les malles. Et pendant ce temps, Balzac, sur le palier du premier, appuyé au mur, se tenait le cœur des deux mains, et, comme en pâmoison, murmurait :

— Présage atroce !... Je ne sortirai plus vivant de cette maison !

*
* *

On était le 20 mai ; il mourut le 18 août. Qu'est-ce que trois mois de vie sans espoir? Il voyait un trou sous ses pieds. Et il n'avait pas seulement la souffrance de disparaître, jeune en somme, avec tant de désirs, de projets inachevés, tant d'amour à donner encore, mais il pleurait dès qu'il était seul, d'avoir détruit la vie polonaise de Mme Hanska, pour lui offrir en échange le veuvage dans une maison vide à Paris.

Au moins, cette maison lui plaisait-elle bien? Il le lui demanda cent fois, et n'en obtint jamais que des réponses incolores, comme celles qu'on fait aux enfants malades.

Dès qu'il se sentait moins essoufflé, il disait : « Prête-moi ton bras, amie ; allons voir les tableaux. » Ou bien, ils descendaient au salon, à la salle à manger, et il l'interrogeait :

— Je veux savoir si tous les détails te plaisent.

Aimait-elle ces porcelaines de Chine? Les tapis étaient-ils de son goût? Puis ils remontaient dans sa chambre à elle, où elle avait un lit Pompadour, et un lustre de cristal, et il balbutiait sans conviction, la regardant avec tristesse :

— Tu es dans ton cadre, ici. Tu étais née pour vivre au milieu des œuvres de l'esprit français !

Il y avait un silence, et elle répondait par exemple :

— N'oublie pas que c'est l'heure de prendre ta poudre.

Il ne voulait voir que de la tendresse dans cette manière de détourner la conversation. Il songeait que, depuis deux ans, elle avait donné plus de soixante mille francs pour payer les travaux de tous genres, et, débordant de gratitude, il lui répétait comme tous les jours :

— Tu as été ma vie !... Tu sais que, depuis quinze ans, tous mes livres ont été écrits pour toi et près de toi... Tu n'as jamais quitté ma table... Ton image était sans cesse présente ! Et s'il y a tant d'ardeur dans mon œuvre, c'est que je n'ai jamais tourné une page sans te regarder et te dire : « Ève, je t'aime ! » Aussi, mes romans t'appartiennent... Je ne dis pas le mot à la légère. Ils sont dans ma bibliothèque d'ébène, tous reliés à ton intention... J'ai fait de suprêmes corrections à la plume... Tu en tiendras compte, n'est-ce pas, m'amie, si on me réédite. J'aurais voulu les relire avec toi, pour que tu me corriges encore. Dieu ne le permet pas. Mais j'ai confiance en ton intelligence, et tu pourras toi-même, quand j'aurai disparu, faire toutes les corrections que tu croiras nécessaires : je t'en aime d'avance. Il n'y a que toi en ce monde qui m'aies compris dans mon travail.

En l'écoutant ainsi parler, de sa voix d'airain faite pour la foi, l'amour et les promesses, Mme de Balzac, ex-comtesse Hanska, née Rzewuska, oubliait ses amertumes, et elle avait une joie d'orgueil qui compensait son sacrifice.

Le docteur Nacquart était venu le visiter dès son retour, et, devant sa respiration haletante, sa parole saccadée, ses yeux qui se voilaient, il s'était senti affligé de son diagnostic et de son impuissance. Balzac le supplia de revenir souvent. Il revint, par amitié.

— Ah ! disait-il chaque fois, docteur, je vous attendais avec impatience. Je souffre plus qu'un damné !

Un jour le cœur, un jour les reins, un jour le ventre.

— Madame, disait Nacquart à Mme de Balzac, en partant désolé, il a travaillé comme dix hommes ! Il y a quinze ans, rue Cassini, je l'ai déjà cru mort, et déjà je ne pouvais plus rien. Mais... voulez-vous l'avis de mes confrères?

Il appela trois médecins en consultation : Fouquier, Roux et Louis. Aucun n'avait été exalté par la *Comédie humaine;* aucun transperçé par le génie. Ils abordèrent Balzac comme les autres moribonds, et ils ordonnèrent des ventouses, des sangsues, des laxatifs, ajoutant cette médiocrité à ce qu'ils croyaient être un drame ordinaire.

Après leur visite, il eut des troubles de la vue plus graves, et il lui arriva, deux soirs, d'avoir des délires, d'où il sortit terrifié, se cherchant soi-même.

Sa vieille amie, Delphine de Girardin, vint lui faire visite. Il lui dit :

— Grande amie, laissez vos mains entre les miennes, que je sente encore par le toucher comme vous êtes belle... car je ne vous vois plus. Je meurs, ma pauvre chère, d'avoir trop travaillé ! Vous assistez là à une tragédie moderne et toute démocratique. On ne voyait pas cela du temps de Louis XIV !

A la fin de juin, Mme de Balzac écrivit pour lui à Théophile Gautier, et, d'une main affreusement tremblante, il ne put que tracer ce post-scriptum : *Je ne peux plus lire ni écrire.*

Il eut une semaine de clarté en juillet. C'est cette semaine-là qu'il dit à sa mère, un jour qu'elle lui apportait des fleurs et des fruits :

— Je t'aime et t'admire, maman ! Tu as trois sous pour vivre... et par ma faute, hélas !... et tu trouves le moyen de me gâter de la sorte... Il y a donc toujours une heure où les mères sont sublimes?...

Mme de Balzac se mit à pleurer.

— Tu as été longtemps injuste pour moi, Honoré.

— C'est que tu étais dure pour moi, maman.

— Dure... Ah ! mon petit !...

— N'en parlons plus, fit-il. Tu aimes ma femme, tu mérites donc toute ma tendresse ; et je saurai te faire une vieillesse sans soucis.

C'est cette semaine-là également que Victor Hugo vint le voir. Il plaisanta devant lui sur son enflure. Puis :

—Ne parlons plus de moi. Vous êtes toujours d'une merveilleuse activité. Racontez-nous votre vie, tout ce que vous avez fait et vu depuis trois ans.

Hugo ne se fit pas prier. Il aimait parler et qu'on l'écoutât, et il parlait comme du haut d'une montagne, avec solennité, parce qu'il se croyait une mission, et qu'en parlant, il se disait : « J'enseigne, et j'éclaire. » Il raconta donc plusieurs traits de la Révolution de 48, la fuite de Louis-Philippe, qui était parti à pied...

— Pauvre bonhomme ! dit Balzac.

A la place Louis XV, il avait trouvé un fiacre. Mmes de Nemours et de Joinville attendaient dedans. Il les fit descendre, criant : « Descendez toutes, toutes ! » Il prit leur place, et la voiture partit au galop. Trianon, Dreux, Évreux. Là il emprunta le tape-cul d'un fermier, qui s'appelait Renard. Enfin, il gagna Honfleur, Trouville, l'Angleterre. C'était un miracle qu'il y fût arrivé !

— Pauvre... Ah ! le pauvre bonhomme ! redit Balzac.

Hugo conta encore la journée du 24, et Lamartine, avec Ledru-Rollin, hésitant à proclamer la République, et refaisant trois fois le brouillon de proclamation. Balzac, dans sa joie, applaudit... Enfin, le 25, à l'Hôtel de Ville, Hugo avait rencontré David d'Angers, qui rayonnait, parce qu'il venait d'être nommé maire du XI^e^ arrondissement.

— Ce brave David était un républicain de longue date, dit Hugo gravement.

— Tant pis pour lui ! fit Balzac joyeusement. C'est un homme trop sérieux : la République lui convient. Elle est toujours triste, la République !

Hugo ne broncha pas. Il paraissait songer.

— Tenez, continua Balzac, ma femme, en descendant, vous montrera dans le grand salon mon buste qu'a fait David. C'est un beau buste, mais... ce n'est pas moi ! C'est lui ! C'est sa gravité ! Ce n'est pas mon animation. Cher ami, j'ai tant aimé la vie, j'ai été si vivant !

— Vous l'êtes encore, reprit Hugo, avec une ironie où il y avait un rien de crainte.

— Oui, dit Balzac, se redressant dans son fauteuil, je vais mieux, je pourrai peut-être me remettre. Mais si les forces me reviennent vraiment, je les emploierai toutes — je vous

en demande pardon — à lutter contre la démocratie ! Je ne puis comprendre comment, vous, de gaieté de cœur, vous avez pu renoncer à votre titre de pair de France, qui est le plus beau, après celui de roi !

— Il y a plus beau que le roi, dit Hugo d'une voix profonde : c'est la Nation. Un long débat s'est institué dans ma conscience. J'étais pair, élu par le roi ; j'ai préféré être député, élu par le peuple.

Il se leva sur cette déclaration.

— Mon cher Hugo, dit Balzac, j'admire la démocratie quand elle parle par votre bouche, mais, quand elle agit par les bras du peuple, j'en ai peur et horreur. Le peuple ignore ce qui est noble. Moi, je puis mourir demain : j'aurai réalisé mon rêve, qui était tout de noblesse (il regarda sa femme) ; je suis maintenant, par alliance, un petit-neveu de la reine Marie Leczinska. Je ne puis dire assez comme j'en suis fier.

A ces mots, Victor Hugo promena un regard contemplateur sur les deux époux, puis il s'inclina et prit congé. Sur l'escalier, Balzac dit à sa femme :

— Montre-lui les tableaux : il sera passionné !

Puis, comme il étouffait un peu, il regagna sa chambre.

Mme de Balzac accompagna le poète dans la galerie, où elle lui montra rapidement une toile du Guide, et une de Greuze. Hugo regarda d'un œil distrait. Il dit :

— Espérez-vous le sauver?

— Je ne sais, soupira-t-elle... Aujourd'hui il est mieux... Vous avez vu : il a encore des éclairs de génie. Mais c'est un grand enfant... Il faut lui pardonner certaines remarques.

— Lesquelles, madame? Il a été bien charmant ! fit Hugo avec une onctueuse indulgence.

— Il est entiché de noblesse comme un roturier, dit Mme de Balzac sur un ton étrangement sec.

Hugo, hochant la tête, considéra cette grande dame slave dont tant de journaux avaient parlé à tort et à travers ; il lui trouva une tranquille autorité, deux yeux mystérieux dont le regard n'était pas tout à fait concordant, une bouche petite et pincée, un front admirable. Il lui baisa la main avec condescendance et se retira.

Elle rentra dans la chambre de Balzac.

— Ah ! ah ! dit celui-ci gaiement, il faut toujours qu'il fasse sa petite tartine politique ! Mais je crois lui avoir assez bien répondu : qu'est-ce que tu en penses? Si Lamar-

tine m'avait entendu, il eût été content, Lamartine qui est beaucoup plus grand. Car Lamartine a vraiment de l'âme, tandis qu'Hugo n'a qu'une sensibilité de concierge sublime. Et quoique démocrate, Lamartine aime la noblesse.

Mme de Balzac l'interrompit :

— Mon pauvre cher, ne recommencez pas avec moi, je vous en prie : vous me faites souffrir ! Vous ne comprendrez jamais que les vrais nobles ne parlent pas de leur noblesse ! Vous n'avez que ce mot à la bouche ! Vous me faites l'effet d'un nouveau riche qui ne parlerait qu'argent. A supposer que Marie Leczinska fût notre tante — ce qui est une invention de vous, je vous l'ai déjà dit...

— Comment ! cria Balzac, je vous ai démontré la chose, documents en mains !

— Et quand même, dit Mme de Balzac avec lassitude, on laisse les autres l'apprendre, mais on ne le leur dit pas.

— Mon Dieu... mon Dieu... gémit Balzac, qui était repris d'une suffocation, il n'est donc pas permis... pas permis dans le monde... sans — je ne peux plus parler, je vais mourir ! — sans paraître inférieur... il n'est donc pas permis d'être vrai, sincère... naturel — évente-moi, veux-tu, je n'en puis plus ! — ... On ne peut donc pas, quand on est heureux... le... le dire tout simplement... Il faut donc toujours paraître... et ne jamais être... Ah !... ah ! j'étouffe, m'amie !

Dès lors, il ne connut plus de répit à ses souffrances. Son pauvre corps ne cessa de le torturer, et les médications inutiles ne furent que des peines en plus. Il enflait des mains, des pieds ; il était paralysé des reins ; puis c'était comme un déchirement des entrailles. Enfin, faisant trois pas dans sa chambre, il s'écorcha la jambe contre la poignée de cuivre d'une commode. Une plaie se forma, qui ne guérit plus. Elle devint brûlante, intolérable ; il semblait qu'un feu y couvât et la fièvre, à son contact, gagnait le reste du corps, qui cependant paraissait tout envahi par l'eau, mais que les ponctions ne soulageaient plus.

Le matin du 18 août, quand Mme de Balzac entra dans sa chambre et lui demanda, ainsi qu'à la garde qui l'assistait pendant la nuit, s'il avait eu un peu de sommeil, il fit un regard perdu, l'air de dire : « Tout cela n'a plus d'importance ! » et rassemblant ses forces, il dit d'une voix haletante, mais martelée :

— Je tiens absolument à ce qu'on m'enterre au Père-Lachaise...

Mme de Balzac glacée allait répondre. Il lui caressa la main, et essayant un sourire :

— Je pense comme Napoléon, que quand on a adoré la gloire, il n'y a qu'à Paris qu'on dort bien son dernier sommeil.

Après quoi, il baissa les paupières, et il ne répondit que par vagues signes aux questions qu'elle lui posait : « Souffres-tu?... Veux-tu boire?... Faut-il te remonter?... »

Il ne se ranima qu'à l'entrée du docteur. Soudain, avec des yeux qui semblaient avoir vu la tombe, il le regarda et dit :

— Mon ami... pensez-vous... que j'en aie encore... pour quelques semaines?

— Donnez-moi votre pouls, dit doucement Nacquart.

— Je vous en supplie, soyez bon, répondez! Ai-je encore trois semaines à moi?

— Votre pouls est meilleur...

— Quatre semaines?

— Mais, pour l'amour de Dieu, ne vous agitez pas.

— Je comprends... Quinze jours?

— Allons, allons...

— Huit?

Le docteur ne répondit plus. Alors Balzac, dressé sur son séant, s'écria :

— Huit jours avec de la fièvre! J'aurais encore le temps d'écrire un livre!

Il retomba sur ses oreillers, et l'agonie commença, car il ne fit plus entendre aucune parole qui s'adressât à personne de vivant.

Il entrait dans la suprême période où l'être juge sa vie avant de la quitter. Il la voyait toute. Trente années de luttes pour parvenir ; quatre ou cinq ans de possession de soi : la mort déjà s'annonce ; et le reste du temps n'est qu'un combat meurtrier où la grandeur de l'esprit se débat dans la misère du corps.

Alors un dialogue solennel s'engagea entre le Balzac qui avait compris et se résignait, et celui qui, par amour de la vie, lui avait tant donné. Il partait ; soit ; malgré un gigantesque effort, l'œuvre comme les cathédrales demeurait inachevée ; et l'un se désespérait, et l'autre répondait :

« Qu'importe ! » L'un disait : « J'ai pourtant donné toutes mes forces. J'ai vécu des centaines de nuits embrasées. J'ai été au delà de ce qui semblait humainement possible ! » Et l'autre répondait : « Mais qu'est-ce que tout cela, à côté de la royauté tranquille du soleil, qui, chaque jour, s'épand sur la moitié des mers et des champs? L'homme est un nain ! » L'un s'exclamait : « Avec tant d'efforts, comment ai-je fait si peu? » L'autre répliquait : « Tout est peu sur la terre... » « Mon œuvre, reprenait l'un avec acharnement, n'aurait pas été peu, si j'avais pu seulement écrire les *Scènes de la Vie militaire*, car cela c'était toute l'histoire européenne, dominée par le petit homme au chapeau à trois cornes ! Mais je ne les ai pas écrites, et mon œuvre restera boiteuse... » — « Même après les *Scènes de la Vie militaire*, reprenait l'autre avec une douceur triste, elle aurait encore boité aux yeux de tous ceux qui ne sont pas susceptibles d'aimer les grandes choses ; et ils sont innombrables ! » — « Ainsi, gémissait l'un, il n'y a pas de grands désirs assouvis en ce monde? » — « Aucun, disait l'autre. » — « Ainsi, continuait l'un, le plus grand artiste... » — « Le plus grand artiste, interrompait l'autre, est-il supérieur au berger le plus humble et le plus ignorant? » — Et l'un s'écriait : « Quoi ! Michel-Ange, Shakespeare, Beethoven... » — « ...Ont tous heurté vainement, achevait l'autre, la muraille qui sépare les humains de la vérité suprême. C'est bien d'y avoir frappé, mais il ne faut pas prendre pour une science certaine la résonance douloureuse qu'ont fait entendre les pierres sous leurs poings meurtris. » — « Ainsi, grondait l'un, mon œuvre ne sera rien ! » — « C'est une lumière dans l'ombre, disait l'autre, mais elle ne chassera pas l'ombre. » — « A moi ! A moi, mes enfants ! cria l'un. A moi tous ceux que j'ai faits de mon sang, avec ma chair, avec ma vie ! »

Et il les appelait par leurs noms, se donnant le dernier plaisir de dire encore : « Goriot ! Grandet ! Birotteau ! Gaudissart ! Hulot ! Crevel ! Gobseck !... » Et soudain, il dit : Bianchon !

Puis il s'arrêta sur ce nom du plus illustre médecin de son œuvre. Et la garde et Mme de Balzac l'entendirent qui haletait, en ramenant ses draps :

— Bianchon !... Appelez Bianchon ! Lui, il me sauvera !...

Mais la seconde voix intérieure de répliquer : « Il te sauvera de quoi? »

Le Balzac tendre et sensible, et joyeux, et amoureux de la vie, ne répondit plus. Les cheveux mêlés, les yeux clos, la bouche ouverte, il commença de râler, mais pendant qu'ainsi le pauvre corps se rendait, l'âme éclairée songeait à tous les écroulements, qui sont la seule image durable des siècles, et à la position allongée pour toujours que toutes, toutes les générations ont prise à jamais...

Les Empires écroulés ; les Pharaons couchés, emmaillotés, passant des siècles et des siècles dans l'ombre, après quelques rapides années dans la lumière ; Alexandre mourant à trente ans ; Démosthène s'empoisonnant ; Socrate buvant la ciguë ; César poignardé ; Molière crachant le sang. Des cimetières, partout des cimetières. Et tout, tout ce qui fut grand, le plus grand, obligé de céder, de renoncer, de rendre le dernier soupir. D'ailleurs... ses propres enfants mouraient, et de sa main, puisqu'il avait fait mourir Goriot, mourir Mme de Mortsauf. Il la revoyait dans le cimetière de Saché, dormant sous un bouquet léger de roses sauvages. Et brusquement, il se trouvait à Saint-Gatien, dans la blanche cathédrale de Tours, où petit garçon, il avait prié à genoux entre sa mère et sa sœur. Il était assis près d'un pilier. Il rêvait humblement. La lumière des vitraux était féerique. Elle mettait un arc-en-ciel dans la nef, et colorait des dalles. Et il lui semblait qu'il en remerciait Dieu par une prière toute simple. L'abbé Birotteau dans une stalle méditait, la tête dans ses mains. Il entendit des pas ; il se retourna ; un convoi funèbre entrait. Et il reconnut la famille de Mme de Berny, qui suivait un cercueil !... C'était le sien ; elle était morte à la Grenadière !

Elle aussi !... Alors, il se résigna ; de lui-même, dans son lit, il s'allongea pour l'éternel repos ; ses prunelles se tournèrent vers son âme ; sa vieille mère, qui était penchée sur son lit, vit leurs étoiles qui s'éteignaient. Elle poussa un cri... A son tour, il était mort.

Il était onze heures et demie du soir. Une pendule, dans la nuit, marqua le temps de sa sonnerie modeste. Il avait eu douze heures d'agonie. Mme de Balzac fatiguée s'était retirée dans sa chambre : il ne l'avait pas vue partir. Un prêtre était venu lui donner l'extrême-onction, au nom de cette Église dont les inspirations sublimes l'avaient toujours exalté : il ne l'avait pas su. Enfin, Victor Hugo lui avait apporté l'adieu de la Poésie, et il n'avait pas senti sa

main serrer la sienne. Puis sa mère, qui écoutait tous ses râles, et répondait à chacun par un battement de cœur, murmurant dans ses larmes : « Oh !... Oh ! mon enfant ! » sa vieille mère terrifiée était restée seule avec une domestique. Il avait la tête renversée sur l'oreiller. Sa face était tragiquement violette. De profil, Hugo avait dit qu'il ressemblait à l'Empereur.

Honoré de Balzac eut l'enterrement banal que la société fait à tous ses morts, indistinctement.

Le corbillard qui portait ce corps illustre descendit le faubourg Saint-Honoré jusqu'à Saint-Philippe-du-Roule, le mercredi 21 août, vers onze heures du matin. Les ménagères faisaient leur marché. Elles s'arrêtèrent, et de leurs visages simples et respectueux, regardèrent et saluèrent : Balzac les eût aimées. Mais parmi ceux qui le suivaient, il eût souffert de bien des visages et, sans même entendre les paroles, il eût deviné les médisants — ceux qui disaient : « Son œuvre est un musée Dupuytren ! » ou « « Vous verrez ce qui restera dans dix ans ! » ou « Tout cela sent bien le café ! » ou, comme Sainte-Beuve, d'une voix mielleuse : « Enfin... c'était tout de même quelqu'un !... » Il était mort ; il ne pouvait les chasser ; sa dépouille devait les subir. Et d'ailleurs tout cela n'était rien, puisque Surville, tête nue derrière le corbillard, marchait en se rappelant la lecture de *Cromwell* à Villeparisis, et pensait : « Comme il m'a plu, ce premier jour ! » — puisque Gozlan expliquait à un académicien atteint de surdité : « Monsieur, il a mis dans la littérature une fièvre qui n'y était pas ! Personne comme lui ne se gravera dans nos cœurs ! » — puisqu'au ministre de l'Intérieur, Baroche, qui demandait sur un ton suret : « Il avait du talent, n'est-ce pas? » Victor Hugo répondait d'une voix grondante : « Dites du génie, monsieur le ministre ! » — puisqu'enfin Barbey d'Aurevilly, hagard de douleur et d'admiration, refusait de parler à personne et se confiait à soi-même : « C'est un Bonaparte littéraire, sans détrônement et sans Waterloo ! »

A Saint-Philippe-du-Roule l'organiste fut-il assez grand poète pour faire entendre au ciel ce que la terre perdait?... L'enterrement, par les boulevards, se rendit lentement au Père-Lachaise. Il faisait une journée lourde, sans lumière. Une pluie fine commença de tomber.

On arriva tard au cimetière de l'Est. Une foule énorme attendait le convoi. Les deux mètres carrés de terrain choisis pour Balzac et demandés l'avant-veille par sa veuve, étaient en haut, sur la colline, que les chevaux eurent de la peine à gravir. Ils en eurent plus encore à s'arrêter. Hugo, qui tenait un des cordons du poêle, faillit être serré entre une roue et une tombe. Il y eut un remous et des cris.

Puis on descendit le cercueil dans la fosse, et pendant une minute, toute la foule fut immobile.

Il y avait là quatre hommes, en tenue d'ouvriers, qui le prirent avec des cordes et le laissèrent glisser. Barbey d'Aurevilly était tout près. Il eut un frisson et ferma les yeux. Alors, au lieu d'un corps qu'on enfouissait, il vit un esprit qui s'élevait, et, une fois de plus, dans sa fierté, il crut à la gloire, en cette minute de misère.

Puis un prêtre bénit la tombe, et Victor Hugo parla. Afin que tous l'entendissent, il se tournait en parlant, et chacun ne perçut que des bribes, mais le discours, qui était beau, en acquit plus de grandeur ; car on percevait des choses comme : *Toute notre civilisation contemporaine... Comédie qu'il aurait pu appeler Histoire... Il traverse Beaumarchais et va jusqu'à Rabelais...* Le reste se perdit à cause du vent, qui faisait frémir les hauts peupliers du cimetière ; ou bien des oiseaux pépiaient ; ou encore c'était le bruit de la terre, dont on comblait la fosse ; mais les plus émus — et bien des inconnus l'étaient — avaient le temps de sentir et de méditer tout ce que ces vastes phrases contenaient de vérité profonde.

Enfin le poète se tourna vers Paris, et comme s'il s'adressait à la grande ville, de sa voix qui rythmait la prose aussi bien que les vers, il dit : « N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez, que de pareils cercueils démontrent l'immortalité?... »

Un tressaillement des arbres empêcha qu'on saisît la suite, mais le calme se fit sur les derniers mots :

« ... Et on se dit, qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie, ne soient pas des âmes après leur mort ! »

Après quoi la foule se dispersa. C'était la fin d'une grande aventure humaine.

Rentrant en compagnie de sa femme et de sa belle-mère dans une voiture de deuil, Surville remarqua :

— Hugo a eu une phrase malheureuse.

— Je n'ai rien entendu, gémit Mme Balzac, dans ses larmes.

— Il a dit ceci : « A son insu, qu'il le veuille ou non, l'auteur de cette œuvre immense est de la forte race des écrivains révolutionnaires. »

— S'il a dit cela, c'est une calomnie ! fit vivement Mme Balzac.

— C'est en tout cas une erreur, et... peut-être une sottise, reprit Surville doucement.

La journée avait été morne. Au crépuscule, le ciel s'ouvrit ; le soleil dora la cime des arbres ; ce fut un concert d'oiseaux ; et le Père-Lachaise eut, une fois de plus, l'air d'un jardin des morts. La France venait de lui confier les restes mortels d'une de ses gloires. Trente ans avant, de son pas de jeune homme, Balzac rôdait autour des tombes de Molière et de La Fontaine : il cherchait de la force et il s'exaltait. Un nom, un seul, éclatant, c'était une songerie éperdue et sans fin ! Mais ce devait être à lui bientôt de servir d'exemple. Son cœur, n'en pouvant plus de se passionner, revenait au repos fatal, dans un sol habité par les plus humbles et par les plus illustres. Le grand cimetière s'enrichissait pour les passants d'une raison de plus de rêver.

Ce soir du 21 août 1850, Dieu seul sait combien de femmes veillèrent, qui relurent avec ravissement et désespoir le début de la *Femme de Trente ans* ou la fin du *Lys dans la Vallée*. Mais il y eut à Frapesles, près d'Issoudun, une amie fidèle, Mme Carraud, qui, sans rien relire, revécut d'un cœur ardent et déchiré un doux roman, qu'elle avait fait avec Honoré de Balzac, en marge de la *Comédie humaine*. Grand Balzac ! Cher Honoré ! Cœur héroïque, qui ne battait plus ! Ami sincère et incomparable, seul maintenant dans la terre froide !... Toutes celles qui, dans cette soirée de deuil, songèrent au grand homme avec intensité, cédèrent pourtant à la fatigue plus forte que le chagrin, et à une heure ou à une autre, toutes elles s'endormirent, comme firent sa sœur, sa femme, sa mère... Mais Mme Carraud, seule dans le monde, veilla, en même temps que les étoiles sublimes et modestes qui brillaient au-dessus du Père-Lachaise. Elle ne se mit pas au lit. Elle monta dans la chambre que Balzac avait habitée, dans une aile de la maison, au-dessus d'un débarras qu'il aimait, parce qu'on

y mettait le grain et la farine, ces nobles choses. Il avait écrit là *la Rabouilleuse*. Elle apporta un flambeau, le déposa sur la table qui avait été sienne, laissa la fenêtre ouverte sur le jardin, pour sentir l'air de cette nuit d'été, l'air qui venait de si loin, — peut-être de Paris, qui sait? — Assise devant sa bougie, dont le feu tremblait comme elle, les yeux perdus, les mains croisées, elle commença d'égrener pieusement le chapelet de ses souvenirs avec cet homme glorieux au cœur inépuisable, et elle l'accompagna ainsi de sa pensée fervente, tout le long de sa première nuit de cimetière.

René Benjamin.

Touraine. Été 1925.

Saint François d'Assise

François d'Assise était mince de tournure, de cette sorte de minceur qui, combinée avec une telle vivacité, donne l'impression de la petitesse. Il était probablement plus grand qu'il ne paraissait ; de taille moyenne, disent ses biographes ; il était certainement très actif et, considérant ce qu'il endura, il faut qu'il ait été passablement résistant. Il avait le teint basané du Midi, avec une barbe clairsemée, noire et effilée, telle qu'on en voit pointer dans les images sous le capuchon des lutins ; et ses yeux étincelaient du feu qui le brûlait jour et nuit. Dans le récit de tout ce qu'il a dit et fait, quelque chose donne à penser qu'il était naturellement porté, plus encore que la plupart des Italiens, à une gesticulation passionnée. Si cela est exact, il est également certain que chez lui, plus encore que chez la plupart des Italiens, les gestes étaient tous de politesse ou d'hospitalité. Et ces deux traits, la vivacité et la courtoisie, sont les signes extérieurs d'un trait qui le distingue nettement de tous ceux qui pourraient sembler beaucoup plus proches de lui qu'ils ne le sont en fait. On dit justement que François d'Assise fut l'un des fondateurs du drame médiéval, et partant du drame moderne. Il était le contraire même d'un personnage théâtral au sens égoïste ; mais il reste qu'en dépit de cela, c'était un personnage éminemment dramatique. Pour indiquer le mieux ce côté de sa nature, il faut avoir recours à ce que l'on consi-

dère généralement comme une qualité de tout repos, ce que l'on représente communément comme l'amour de la nature. Nous sommes contraints d'employer ce terme, et il est absolument impropre.

Saint François n'était pas un amant de la nature. Un amant de la nature au sens exact était précisément ce qu'il n'était pas. Cette expression implique l'acceptation de l'univers matériel en tant que vague entourage, elle implique une sorte de panthéisme sentimental. A l'époque de la littérature romantique, au siècle de Byron et de Scott, il était assez facile d'imaginer qu'un ermite dans les ruines d'une chapelle (de préférence au clair de lune) pût trouver la paix et un tranquille plaisir dans l'harmonie des forêts solennelles et des étoiles silencieuses, tout en méditant sur quelque parchemin ou quelque vieux livre enluminé, sur la nature liturgique de quoi l'auteur restait un peu vague. Bref, l'ermite pouvait aimer la nature en tant qu'arrière-plan. Or, pour saint François, rien n'était jamais à l'arrière-plan. Nous pouvons dire que son esprit n'avait pas d'arrière-plan, sinon peut-être ces ténèbres divines d'où l'amour divin avait fait surgir une à une toutes les créatures colorées. Il voyait toute chose comme dramatique, distincte de son décor, non point d'un seul tenant comme un tableau, mais en action comme une pièce de théâtre. Un oiseau passait-il près de lui comme une flèche ; c'était quelque chose qui avait un dessein de vie et non pas un dessein de mort. Un buisson pouvait l'arrêter comme eût fait un brigand, et en vérité il était tout aussi prêt à saluer le brigand que le buisson.

En un mot, il s'agit d'un homme que les arbres empêchent de voir la forêt. Saint François était un homme qui ne voulait pas voir la forêt au lieu des arbres. Il voulait voir chaque arbre comme une chose distincte et quasi sacrée, comme un enfant de Dieu, et donc comme un frère ou une sœur de l'homme. Mais il ne voulait pas s'appuyer contre un décor de théâtre, placé là uniquement comme arrière-plan et inscrit sous cette rubrique générale : « Décor : une forêt. » A ce point de vue nous pouvons dire qu'il était trop dramatique pour le drame. Le décor se fût animé dans ses comédies ; les murs se fussent vraiment mis à parler comme Snout le Chaudronnier (1), et les arbres se fussent réellement avancés

(1) Dans *le Songe d'une nuit d'été*. (N. d. T.)

jusqu'à Dunsinane. Tout se fût trouvé au premier plan, et ainsi sous le feu de la rampe. Toute chose eût été au sens total un personnage. Telle est la qualité par laquelle il est, comme poète, le contraire même d'un panthéiste. Il n'appelait pas la nature sa mère : il appelait tel âne son frère, ou telle hirondelle sa sœur. S'il eût appelé une sarcelle sa tante ou un éléphant son oncle, comme il en était bien capable, il eût encore voulu signifier que c'étaient telles créatures à qui leur Créateur avait assigné telles places, et non pas de simples aspects de l'énergie évolutive des êtres.

C'est par là que son mysticisme est si proche du bon sens de l'enfant. Un enfant n'a aucune difficulté à comprendre que Dieu fit le chien et le chat, tout en se rendant parfaitement compte que faire de rien des chats et des chiens est une opération mystérieuse qui dépasse son imagination. Mais nul enfant ne vous comprendrait si vous amalgamiez le chien et le chat et tout le reste en un monstre unique aux myriades de pattes que vous appelleriez la nature. L'enfant refuserait résolument de reconnaître tête ni queue dans cet animal-là. Saint François était un mystique, mais il croyait au mysticisme et non pas à la mystification. En tant que mystique, il était l'ennemi mortel de tous ces mystiques qui émoussent les contours des choses et dissolvent l'entité dans son atmosphère. C'était un mystique du grand jour et de la pleine nuit ; ce n'était pas un mystique de la pénombre. Il était le contraire même de cette sorte de visionnaire oriental qui n'est mystique que parce qu'il est trop sceptique pour être matérialiste. Saint François était expressément un réaliste, au sens beaucoup plus exact qu'avait le mot au moyen âge.

A cet égard il suivait véritablement la meilleure tendance de son siècle, laquelle venait de remporter la victoire sur le nominalisme du douzième siècle. A cet égard il y avait vraiment quelque chose de symbolique dans la décoration et l'art contemporains de son époque ; ainsi dans l'art héraldique. Les bêtes et les oiseaux franciscains ressemblaient assurément plutôt à des bêtes et à des oiseaux héraldiques ; non pas qu'ils fussent des animaux fabuleux, mais parce qu'ils étaient traités comme s'ils eussent été des faits, clairs et positifs, et non affectés par les illusions de l'atmosphère et de la perspective. C'est ainsi que saint François voyait vraiment un oiseau sable sur champ d'azur ou un mouton argent sur champ de sinople. Mais l'armorial de l'humilité

était plus riche que l'armorial de l'orgueil, car il voyait tout cela qui était don de Dieu comme quelque chose d'infiniment plus précieux et unique que le blason des princes et des pairs qu'ils s'étaient simplement donné à eux-mêmes. En vérité des profondeurs de ce renoncement il s'élevait plus haut que les plus hauts titres de l'époque féodale, que les lauriers de César ou la Couronne de Fer de Lombardie.

Ne voit-on pas les extrêmes se rejoindre quand on voit le Petit Pauvre, qui s'était dépouillé de tout et parlait de lui comme de rien, prendre le titre même dont avait fait farouchement parade la vanité du fastueux autocrate asiatique et se donner le nom de Frère du Soleil et de la Lune?

Cette disposition de saint François à voir dans les choses un élément qui les dépassait, et même un élément saisissant, est importante ici parce qu'elle illustre un aspect de sa propre vie. De même qu'il voyait toutes choses dramatiquement, il était lui-même toujours dramatique. Il est bien entendu que nous ne devons jamais perdre de vue qu'il était poète et qu'il ne peut être compris que comme poète. Mais il jouissait d'un privilège poétique qui est refusé à la plupart des poètes. A cet égard on peut en vérité l'appeler l'unique poète heureux parmi tous les poètes malheureux de ce monde. C'était un poète dont la vie entière était un poème. Ce n'était pas tant un ménestrel qui chantait simplement ses propres chansons qu'un dramaturge capable de jouer sa pièce entière. Il y avait plus d'imagination dans les choses qu'il disait que dans les choses qu'il écrivait. Il y avait plus d'imagination dans les choses qu'il faisait que dans les choses qu'il disait. La suite de sa vie n'est qu'une succession de scènes où par une sorte de bonheur perpétuel il portait les choses jusqu'à un magnifique état de crise.

Parler de l'art de vivre c'est, de nos jours, évoquer quelque chose de plus artificiel qu'artistique. Mais en un sens précis saint François fit de l'acte même de vivre un art, quelque dépourvu de préméditation qu'ait été cet art. Beaucoup de ses actes sembleront ridicules et inintelligibles selon le goût rationaliste. Mais c'étaient toujours des actes et non pas des explications ; et qui signifiaient toujours ce qu'il entendait qu'ils signifiassent. L'étonnante vivacité avec laquelle il s'est imprimé dans la mémoire et l'imagination des hommes est due en grande partie à ce fait qu'on le voit à tout instant dans des situations dramatiques. Depuis le moment où il

arracha ses habits pour les jeter aux pieds de son père jusqu'au moment où il s'étendit dans la mort les bras en croix sur la terre nue, sa vie est faite de ces attitudes involontaires et de ces gestes décidés. Il serait facile de multiplier les exemples, mais je prendrai un exemple type, choisi dans les derniers jours de sa vie ; il se rattache aux premiers d'assez curieuse façon, et parachève l'unité remarquable de ce roman de la religion.

La phrase sur sa fraternité avec le soleil et la lune, et avec l'eau et le feu, se trouve dans son fameux poème intitulé le Cantique des Créatures ou le Cantique du Soleil. Il le chantait en parcourant les prés à la saison la plus ensoleillée de sa carrière, lorsqu'il faisait monter vers le ciel toutes les passions d'un poète. C'est une œuvre éminemment caractéristique, et l'on pourrait reconstruire presque tout saint François d'après cette œuvre seule. Bien qu'elle soit par certains côtés aussi simple et directe qu'une ballade, il y a pourtant en elle un délicat instinct de différenciation. Notez par exemple le sens du sexe dans les choses inanimées, qui dépasse de beaucoup l'attribution arbitraire des genres grammaticaux. Ce n'était pas pour rien qu'il appelait le feu son frère, impétueux et gai et fort, et l'eau sa sœur, pure, claire et inviolée. Rappelez-vous que saint François n'était ni gêné ni aidé par tout ce polythéisme grec et romain traduit en allégories, qui a été souvent, pour la poésie européenne, une inspiration, mais trop souvent aussi une convention. Que son mépris du savoir l'ait servi ou desservi, il ne lui vint en tous cas jamais à l'idée d'apparenter à l'eau Neptune et les nymphes, ou Vulcain et les Cyclopes à la flamme. Ce détail illustre exactement mon idée : que bien loin d'être une résurrection du paganisme, la renaissance franciscaine fut une sorte de nouveau départ et de premier réveil après que le paganisme eut été oublié. Sans aucun doute, c'est cet oubli qui explique en elle une certaine fraîcheur. Quoi qu'il en soit, saint François fut, en quelque sorte, le fondateur d'un nouveau folklore ; mais il savait distinguer ses tritons de ses sirènes, et ses magiciens de ses sorcières. Bref, il lui fallut fabriquer sa propre mythologie, mais il discernait d'un coup d'œil les déesses d'entre les dieux. Cet instinct poétique des sexes n'est pas la seule manifestation de son instinct imaginatif de l'espèce. Il y a exactement le même bizarre bonheur dans la façon dont il désigne le

soleil, en plus du nom de frère, d'un titre légèrement plus courtois, d'une phrase qui se pourrait employer entre rois, quelque chose comme « Monsieur notre frère »...

Ce poème, plein de la joie de la jeunesse et des souvenirs de l'enfance, accompagne comme un refrain sa vie tout entière, et on en retrouve à chaque instant des bribes dans le courant ordinaire de ses propos. Peut-être le langage spécial de ce poème apparut-il pour la dernière fois dans un incident qui m'a toujours profondément impressionné, et qui est un fort bon exemple, en tous cas, de cette grandeur de manières et d'attitude dont je parle.

Saint François était mourant. On peut dire qu'il était vieux, à l'époque où se place cet incident caractéristique ; mais en fait il n'était que prématurément vieilli ; car il n'avait pas cinquante ans lorsqu'il mourut, consumé par sa vie de luttes et de jeûnes. Mais quand il redescendit de ce terrible temps d'ascétisme, et de la révélation plus terrible encore qu'il reçut sur l'Alverne, c'était un homme brisé. Ce n'était pas seulement la maladie et l'usure physique qui avaient pu assombrir sa vie ; il venait d'être déçu dans la principale mission qu'il avait entreprise de mettre fin aux croisades par la conversion de l'Islam ; il avait été plus cruellement déçu encore de constater des signes de compromission dans son ordre même, et d'y voir naître un esprit plus politique ou plus pratique. Il avait usé ses dernières forces à protester. A ce moment on lui dit qu'il devenait aveugle. Si j'ai su donner ici la plus faible notion de ce qu'éprouvait saint François devant la gloire et la pompe de la terre et du ciel, devant la forme et la couleur et le symbolisme héraldique des oiseaux, des bêtes et des fleurs, on pourra se former quelque idée de ce que signifiait pour lui la perte de la vue. Cependant le remède eût bien pu sembler pire que le mal. Le remède, remède incertain il faut l'avouer, était de cautériser l'œil, et cela sans anesthésie. Il s'agissait, autrement dit, de brûler au fer rouge ses prunelles vivantes. Les tortures du martyre, qu'il enviait dans le martyrologe et qu'il avait vainement cherchées en Syrie, ne peuvent pas avoir été pires. Lorsqu'on saisit le fer brûlant dans la fournaise, il se leva comme en un geste d'urbanité et parla comme à une présence invisible : « Frère Feu, Dieu vous fit beau et fort et utile ; je vous prie d'être courtois avec moi. »

Si l'art de vivre est une chose qui existe, il me semble

qu'un tel instant est l'un de ses chefs-d'œuvre. Bien peu sont les poètes à qui il a été donné de se rappeler en un pareil moment leur propre poésie, encore moins de vivre un de leurs propres poèmes. William Blake lui-même se fût déconcerté si, alors qu'il relisait ces nobles vers :

Tigre, tigre, qui brûle clair
Dans les forêts de la nuit...

un grand tigre du Bengale, réel et vivant, avait passé sa tête par la fenêtre du cottage de Felpham, avec l'intention évidente de lui dévorer la tête. Il eût bien pu avoir un instant d'hésitation avant de le saluer, et surtout d'achever pour cela posément, devant le quadrupède, la récitation du poème qui lui était dédié. Shelley, lorsqu'il souhaitait d'être un nuage ou une feuille emportée par le vent, eût manifesté peut-être quelque surprise à se trouver tournoyer lentement la tête en bas au milieu des airs, mille pieds au-dessus de la mer. Et Keats même sachant combien frêle était le lien qui l'attachait à la vie, se fût peut-être troublé de découvrir que la pure et rougissante Hippocrène où il venait de boire à de longs traits, contenait réellement une drogue, dont l'effet assuré serait vraiment qu'il s'éteignît à minuit sans souffrance. Pour François il n'y avait pas de drogue, et pour François il y avait beaucoup de souffrance. Mais sa première pensée fut une des premières images des chansons de sa jeunesse. Il se rappela le temps où une flamme était une fleur, simplement la plus resplendissante et la plus gaiement colorée des fleurs du jardin de Dieu ; et lorsque cette fleur étincelante revint à lui sous la forme d'un instrument de torture, il la salua de loin comme un vieil ami, l'appelant du surnom qui peut fort justement être dit son nom de baptême.

Ce n'est là qu'un incident dans cette vie toute faite de pareils incidents ; et je l'ai choisi d'abord parce qu'il montre quel est ici le sens de cette nuance de déclamation qu'il y a dans toutes les paroles de François : la déclamation dramatique méridionale, et puis parce que sa relation spéciale avec la courtoisie nous découvre un autre fait important. On se méprendra entièrement sur l'instinct populaire de saint François, et sur sa perpétuelle préoccupation de l'idée de fraternité, si on les prend pour ce que l'on appelle souvent la camaraderie ; cette fraternité qui consiste à se donner

des tapes dans le dos. Il est admis que l'égalité signifie que tous les hommes sont également incivils, alors qu'elle devrait de toute évidence signifier que tous les hommes sont également civils. De telles gens ont oublié le sens même et l'origine du mot civilité s'ils ne voient pas qu'être incivil, c'est être incivique. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas cette égalité-là qu'encourageait François d'Assise, mais une égalité de l'espèce contraire, c'était une camaraderie positivement fondée sur la courtoisie.

Jusque dans le parterre féerique de ses pures imaginations sur les fleurs et les animaux, et même sur les objets inanimés, il gardait toujours cette sorte d'attitude déférente. Un de mes amis disait d'un autre qu'il était de cette espèce d'homme qui fait des excuses au chat : saint François eût fait à la lettre des excuses au chat. Un jour qu'il se disposait à prêcher dans un bois plein de pépiements d'oiseaux, avec un geste courtois il dit : « Petites sœurs, si vous avez maintenant dit votre dire, il est temps que je puisse à mon tour faire entendre le mien. » Et tous les oiseaux se turent, ce que je n'ai, pour ma part, aucune difficulté à croire.

Le pouvoir de saint François s'exerça toujours avec cette politesse achevée. Il y avait sans doute en elle une grande part de plaisanterie symbolique, de pantomime pieuse, destinée à rendre manifeste cette particularité, vitale dans sa mission divine, qu'il n'aimait pas seulement mais encore révérait Dieu dans toutes ses créatures. Pour cette raison, il semblait s'excuser non seulement auprès du chat ou des oiseaux, mais encore auprès de la chaise de s'asseoir sur elle, ou auprès de la table d'y prendre place. Quiconque l'a suivi dans sa vie uniquement pour rire de lui, comme d'une sorte d'aimable fou, peut aisément avoir eu, en effet, l'impression d'un fou qui s'incline devant chaque poteau ou qui tire son chapeau devant chaque arbre. Tout cela faisait partie de son instinct du geste poétique. Il enseigna au monde une grande part de sa leçon au moyen d'une espèce de divin alphabet muet. Mais ci cet élément cérémonieux existait même dans des sujets, de plus frivole ou de moindre importance, sa signification devenait infiniment plus sérieuse dans l'œuvre sérieuse de sa vie, qui était un appel à l'humanité, ou plutôt aux êtres humains.

J'ai dit que saint François, délibérément, ne voyait point la forêt à cause des arbres. Il est encore plus vrai que délibé-

rément il ne voyait point la populace à cause des hommes. Quel que fût son goût pour les monstres, il ne vit jamais devant lui une hydre aux innombrables têtes. Il ne voyait que l'image de Dieu, multipliée mais jamais monotone. Pour lui une homme était toujours un homme, et ne disparaissait pas plus dans une foule compacte que dans un désert. Il honorait tous les hommes, c'est-à-dire qu'il ne les aimait pas seulement mais aussi qu'il les respectait tous. Ce qui lui donnait son extraordinaire pouvoir personnel, c'était que du pape au mendiant, du sultan de Syrie sous sa tente aux voleurs déguenillés qui se glissent hors du bois, jamais un homme n'avait rencontré le regard de ces brûlants yeux bruns sans recevoir la certitude que François Bernardone s'intéressait véritablement à *lui*, à sa vie intérieure unique et particulière, depuis son berceau jusqu'à sa tombe, qu'il était en personne évalué, pris au sérieux, et non pas simplement ajouté aux rafles de quelque police sociale ou aux noms de, quelque liste cléricale. Or, cette particulière notion morale et religieuse ne se peut rendre sensible extérieurement que par la courtoisie. Les paroles ne l'expriment pas, car elle n'est pas seulement un enthousiasme abstrait ; la bienfaisance ne l'exprime pas davantage, car elle n'est pas seulement la pitié. Elle ne se manifeste que par une certaine grandeur de manières que l'on peut appeler les bonnes manières. Nous pouvons dire que saint François, dans la nudité et le dénuement de sa vie de simplicité, s'était cramponné à un dernier lambeau de luxe : les manières de la cour. Mais alors qu'à la cour il y a un roi et cent courtisans, dans cette histoire il y avait un seul courtisan circulant au milieu de cent rois. Car il traitait toute la foule des hommes comme une foule de rois. Et c'était là en vérité la seule attitude capable d'émouvoir cette partie de l'homme qu'il souhaitait d'émouvoir. Cela ne s'obtient pas en donnant de l'or ni même du pain, car le proverbe dit que n'importe quel débauché peut répandre des largesses par pur mépris. Cela ne s'obtient pas même en donnant du temps et de l'attention, car combien de philanthropes et d'employés de bureaux de bienfaisance font ce travail avec au cœur un mépris plus glacial et plus horrible encore ! Ni plans, ni propositions, ni réarrangements habiles ne peuvent rendre à un homme perdu le respect de soi-même et le sentiment qu'il parle à un égal. Un geste peut les lui rendre.

Avec ce geste François d'Assise s'avançait parmi les hommes, et l'on reconnut bientôt qu'il avait en soi quelque chose de magique et qu'il agissait, dans un double sens, comme un charme. Mais il faut toujours le concevoir comme un geste entièrement naturel ; car en vérité c'était presque un geste d'excuse. Il faut se représenter saint François s'avançant ainsi rapidement à travers le monde avec une sorte d'impétueuse politesse, d'un mouvement qui était presque celui d'un homme qui tombe sur un genou à moitié par précipitation, à moitié en hommage. Le visage ardent sous le capuchon brun était celui d'un homme toujours en route vers quelque part, comme s'il poursuivait aussi bien que suivait des yeux le vol des oiseaux. Et ce sens du mouvement est en vérité l'explication de toute la révolution qu'il fit, car l'œuvre qu'il faut maintenant décrire fut de la nature d'un tremblement de terre ou d'une éruption volcanique : explosion qui projeta au dehors avec une énergie dynamique les forces entassées depuis dix siècles dans la forteresse ou l'arsenal du monastère, et dispersa follement toutes ses richesses jusqu'aux extrémités de la terre. Dans un sens plus juste que celui qu'exprime communément l'antithèse, il est vrai de dire que ce que saint Benoît avait amassé, saint François le dispersa ; mais dans le monde des choses spirituelles ce qui avait été amassé dans les granges comme du grain, fut dispersé de par le monde comme une semence. Les serviteurs de Dieu qui avaient été une garnison assiégée devinrent une armée en marche ; les chemins de la terre s'emplirent comme d'un tonnerre du piétinement de leurs pieds, et, très loin en avant de cette troupe sans cesse grossissante, un homme marchait en chantant, aussi simplement qu'il avait chanté cet ancien matin, dans les bois d'hiver où il s'avançait seul.

G. K. Chesterton.

(Traduction d'Isabelle Rivière.)

Le Clos-Varin[1]

VI

Mme Agérande ne fut pas trop surprise de voir arriver chez elle le Père supérieur ; il entrait quelquefois, en passant, pour l'entretenir du jeune Hector, et comme il ne tenait pas à être aperçu chez une modiste, elle l'introduisait dans le petit salon d'essayage, tandis qu'Élise gardait le magasin. Aujourd'hui, étant seule, elle héla sa bonne et la préposa au soin de recevoir les clientes, rares à cette heure, si même il en venait.

— A quoi, monsieur, dois-je l'honneur de votre visite? Je tremble qu'Hector ne vous ait encore donné sujet de mécontentement.

Le Père était à l'aise sur ce terrain ; entre la paresse, l'étourderie ou la ruse, il n'avait que l'embarras du choix ; l'illustre Hector se distinguait en ces trois choses, et seulement en celles-là. Mais, il préféra doser le blâme et l'éloge, insista même sur l'intelligence de l'enfant (qu'il affirma audacieusement être au-dessus de la moyenne) et sur son cœur dont il certifia l'excellence.

— Ce que vous dites, monsieur, est bien vrai : c'est un enfant plein de cœur. Il tient cela de famille ; les Nattot étaient tous compatissants, généreux, prêts à donner tout ce qu'ils avaient (elle omettait de dire qu'ils n'avaient jamais rien). Je ne prétends pas que mon pauvre mari n'eût pas de cœur ; mais, entre nous, c'était un égoïste. Ah ! j'en ai vu de bien des couleurs avec lui.

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 septembre 1925.

Et ce fut aussi de bien des couleurs qu'elle se mit à habiller feu Décius. Elle évoqua nombre d'histoires insignifiantes, embrouillées, interminables d'où il résultait toutefois avec assez de clarté que ledit Décius, de son vivant, tenait serrés les cordons de la bourse, n'était pas facilement crédule et, dans ses gestes comme dans ses propos, obéissait plus volontiers à la colère qu'à la mansuétude. Le Père la laissait aller ; elle le menait où il voulait, aux Agérande et au passé. Mais, il entendait ne pas le laisser voir ; il sacrifia donc à la prudence les quinze ou vingt minutes qu'il fallait, parut s'intéresser, hochant la tête aux bons endroits ; puis, comme elle disait que les Agérande étaient tous des cœurs secs et durs, il saisit l'occasion de l'arrêter :

— Ni la mère, ni Paul-Émile ; vous ne les avez pas connus. La vieille Mme Agérande était pieuse et douce ; Paul-Émile bon, intelligent ; un esprit ouvert, curieux, un caractère. Ma jeunesse eut en lui un véritable et charmant ami. Et quelle affreuse destinée fut la sienne !

— Aussi, dit-elle, pourquoi est-il parti de chez lui de cette manière? S'en va-t-on sans rien dire, sans raison, sans plus donner de ses nouvelles? Après tout, je ne sais pas grand'chose de cette histoire : quand je me suis mariée, en 1815, elle était déjà vieille, et personne au Clos-Varin n'aimait à en parler, naturellement.

Le Père de la Gueltière s'accouda sur la table, mit son front dans sa main, parut se plonger dans ses souvenirs. Il murmura :

— Si brutale fut l'annonce de cette mort ! Une lettre du commissaire de Dreux au maire de l'Isle-en-Croix pour le prier d'avertir la famille, et le maire, un cultivateur, brave homme, mais sot, embarrassé, vint sans précaution la mettre sous les yeux du malheureux père.

— Qui tomba foudroyé, si je ne me trompe.

— Non, pas sur le coup ; mais, le lendemain, il fut frappé d'apoplexie. Il traîna ses infirmités et son désespoir un an ou deux ; il est mort en 1812, à soixante ans ; il en portait soixante-dix.

— N'était-ce pas un méchant homme, un ancien terroriste qui avait fait tomber plus d'une tête?

Le Père eut, avec une contraction du visage, un geste évasif. Il reprit presque aussitôt :

— Cette lettre, je l'ai vue depuis... Que dis-je? N'est-ce pas ici même, parmi des papiers à Décius que vous m'avez un jour communiqués, ma chère dame?

— Il se peut. En ce cas, je dois l'avoir encore ; je crois même savoir où elle est. Vous serait-il agréable, monsieur, de la revoir?

— Je veux bien, répondit-il, sans empressement apparent (il n'était venu que pour cela).

Elle ouvrit son secrétaire, déplaça des registres, remua des liasses, sans rien trouver d'abord ; puis, les doigts gris de poussière, elle finit par découvrir ce qu'elle cherchait :

— Ah ! voici des papiers de famille, de la famille Agérande ; oui, un registre de comptes, un extrait de naissance, des factures... Tenez, voici la lettre.

Il se leva, la lui prit des mains, alors qu'elle se disposait à la parcourir avant de la lui remettre, et, comme pour voir plus clair, il alla vers la fenêtre qui donnait sur la cour ; ainsi avait-il la table entre lui et la curiosité de Mme Agérande.

Il feignit de lire attentivement la première page, retourna le feuillet et découvrit tout de suite au verso le mot — le nom — qu'il cherchait et qu'il savait y être. Il ne mit aucune hâte à replier la lettre ; mais au lieu de la lui rendre :

— Vous n'y tenez point, n'est-ce pas? Pour moi, c'est un souvenir douloureux et précieux ; voulez-vous me la laisser?

— A votre gré, monsieur.

— Merci !

La lettre était déjà dans le portefeuille du Père, qui pensait en s'en allant : « Probablement, après mon départ, elle y eût jeté un coup d'œil ; elle eût vu « A. Charpedier », le nom de ce jeune homme qui s'était rencontré avec Paul-Émile et qui donna sur la mort de celui-ci les seuls renseignements. Or, c'est bien le nom de l'acheteur du Clos-Varin, le nom du moins qu'il a pris, et c'est aussi le nom du fiancé de Mlle Flory. Cela se complique terriblement : et il importe que ne viennent pas à s'y mêler les soupçons et les intrigues possibles de cette écervelée de Mme Agérande. »

Quant aux conclusions à tirer de la vérification qu'il venait de faire, le Père de la Gueltière remit à plus tard d'y réfléchir, attentif pour le moment aux rencontres et aux saluts échangés. Et ce fut d'abord Élise — et son carton — qui rentrait d'un pas tranquille ; un peu plus loin, l'épicier de la rue Pomme d'or, Cléanthis Turgeon, qui, un panier de vin calé sur l'épaule gauche et des paquets ficelés occupant sa main droite, ne put soulever sa casquette, mais en accentua son regret par un retentissant : « Faites excuse, monsieur ! » Le Père l'arrêta ; il le complimenta sur son fils : cet enfant continuait à être l'honneur, le modèle du collège ; on choyait en lui un futur séminariste. Rouge de plaisir, Turgeon promit des concessions importantes sur une prochaine fourniture : un arrivage de morue, un autre de figues et de raisins secs ; il aurait aussi, bientôt, du vin de

messe. Ayant dit, il reprit sa route vers les *Modes de Paris*, car c'est là qu'il portait sa marchandise.

Veuf, il était un des admirateurs d'Isabelle, un prétendant avoué, s'obstinant, bien que repoussé une première fois malgré l'intervention du Père de la Gueltière. Isabelle se souciait peu de lui ; sans doute, il était bel homme et son commerce prospérait, mais l'ancienne ouvrière ne pouvait oublier qu'elle avait été propriétaire du Clos-Varin. A présent, modiste, et la première, d'Avranches ; cela avait une autre allure qu'épicière, fût-ce à l'enseigne du Grand Saint-Michel !

Superbe enseigne, pourtant : le Saint, en bois peint, mesurait avec son dragon deux pieds six pouces. La pointe azurée du glaive et celle de la chaussure jonquille débordaient de profil sur la rue, jusqu'au delà du ruisseau ; un manteau écarlate, envolé merveilleusement sur les reins, maintenait par son poids l'équilibre de l'Archange penché en avant, et son casque s'ornait du panache blanc d'Ivry. Malgré la splendeur de cette figure soigneusement lavée et vernie, beaucoup de gens en ville disaient non *Au Grand Saint-Michel*, mais *A l'Esturgeon;* un loustic avait imaginé un jour d'accueillir l'épicier, qui venait faire au Café du Dauphin sa partie de dominos, en s'écriant : « Est-ce Turgeon? » Le mot avait fait fortune, il est vrai, à l'insu de Cléanthis qu'on savait camarade complaisant et gai, mais de taille à assommer un mauvais plaisant. Cette histoire jetait sur lui un peu de ridicule que n'arrivaient pas à compenser, aux yeux d'Isabelle, sa forte carrure, ses favoris noirs en croissants sur les joues pleines et le bon sourire de sa bouche aux dents blanches. Cependant, comme de tels mérites n'apparaissaient pas négligeables à la sensible veuve et qu'aussi il est doux d'être aimée et admirée, elle ne manqua pas de venir dans la cuisine recevoir la commande apportée.

Elle vérifiait à mesure le nombre et la nature des articles, un peu frissonnante de sentir sur elle une tendre contemplation, et s'amusant aux timidités de son adorateur. « Il se tient à son rang, pensait-elle ; et c'est vraiment un beau garçon ; mais il porte une veste et un tablier, et vend pour deux sous de sel. M. Charpedier, lui, est officier de cavalerie, décoré et il a trois cent mille francs !

— Qu'est ceci? dit-elle, comme Cléanthis, en dernier lieu, posait sur la table deux paquets de papier satiné, blanc étoilé de bleu ; des biscuits de Reims? Je ne vous en ai pas demandé.

— Vous me permettrez, madame Agérande, de les offrir à M. Hector et à Mlle Olympe. Et voici, ajouta-t-il en tirant de sa poche une boîte oblongue, nouée de faveurs mauves, voici pour vous,

madame, des nougatines de Nevers ; ne me faites pas la peine de les repousser.

— Oh ! monsieur Turgeon, vraiment...

— De bien petites choses ! mais comprenez que c'est de bon cœur.

Il n'en dit pas plus long, d'un geste sûr s'empara de son panier vide et de sa casquette à gland de soie, et s'élança au dehors, suivi par le regard riant d'Isabelle.

VII

De la discipline du séminaire, le Père de la Gueltière avait gardé la règle d'une rigoureuse distribution du temps. Chaque heure avait son emploi, et fidèle à la maxime *Age quod agis*, il ne se laissait distraire par rien de la tâche présente, quelles que fussent par ailleurs ses préoccupations. Rentré dans son bureau, il se remit donc aux colonnes de chiffres et à la signature des bulletins ; il s'interdit de songer, pour l'instant, aux choses imprévues et singulières que la visite d'Élise venait de lui révéler. A plus tard de débrouiller ces complications et d'essayer de voir clair dans tant d'obscurités ; la journée appartiendrait à de multiples devoirs ; ce ne serait que le soir, entre le dîner et les oraisons, qu'il pourrait consacrer vingt minutes, ni moins ni plus, à méditer sur ce qu'il avait appris, à mettre de l'ordre dans ses idées et à arrêter, le cas échéant, de premières décisions.

S'il n'y avait eu que l'aventure de Mlle Flory ! Sans doute cette aventure en elle-même ne laissait pas d'être curieuse, et le Père, qui, par calcul, complaisance ou activité de caractère ne demeurait pas indifférent aux intérêts temporels d'autrui, et même y intervenait volontiers, avait ici une raison de plus d'apporter son concours : la très grande estime qu'il faisait d'Élise parce qu'il voyait en elle une nature délicate, un esprit d'une réelle élévation, une âme d'élite un peu déviée du bon chemin, pourtant avec de la patience facile à ramener, conquête précieuse pour le ciel. Mais, après tout, elle n'était qu'une de ses pénitentes ; il avait à suivre mainte autre affaire aussi grave que la sienne ; et il n'eût concédé à celle-ci qu'une part fort restreinte de son attention, si le nom de Charpedier n'était venu réveiller en lui d'anciens, de graves souvenirs... La question de savoir qui était le mystérieux acheteur du Clos-Varin ne l'intéressait pas seulement à cause d'Élise ; elle le touchait personnellement.

Après le dîner de cinq heures, marchant à grands pas dans son

cabinet de la fenêtre à la porte, un coude dans une main et le menton dans l'autre, le Père réfléchissait avec méthode et se défendait des écarts de la rêverie. Il classait les faits, en remontant du présent au passé, du contraire au probable et au possible ; il examinait les coïncidences ou les contradictions, et recherchait si des conclusions étaient permises ou même s'imposaient.

Un capitaine, Alexis Charpedier, donne sa démission parce qu'il hérite d'un oncle, vieux jacobin riche qui habite Le Havre. Ce capitaine vient se fixer dans l'Avranchin, dans un pays où il n'a jamais mis les pieds, où rien ne semble l'appeler, ni souvenirs, ni intérêts, ni relations. Là, il achète d'emblée le Clos-Varin, manoir délabré, sans beauté, situé à l'intérieur des terres, dans un petit village qui n'a rien de pittoresque, pas de communications, pas de distractions. On comprendrait qu'un étranger (il y en avait des exemples), séduit par la situation merveilleuse d'Avranches, fût venu s'y fixer : la vue sur la mer et le mont Saint-Michel, la nappe immense des bois se déroulant de Dol à Saint-Hilaire, les marches de Bretagne, Combourg et Saint-Malo devinés par delà l'horizon, toute cette étendue de verdure et de mer... Mais non : c'est dans ce trou de l'Isle-en-Croix qu'un homme riche, et jeune encore, s'en va découvrir la propriété de ses rêves, et quand il l'a découverte, il y tient tellement qu'il la paie sans sourciller une fois et demie sa valeur ! Il a pour cela ses raisons ; lesquelles?

Nous en trouvons une si cet homme est le même qu'un A. Charpedier qui, en 1810, voyageait de conserve avec Paul-Émile Agérande lorsque celui-ci fut assassiné ; et il est difficile qu'il ne soit pas le même, puisque d'après la lettre du commissaire de Dreux, le compagnon de Paul-Émile venait du Havre où il était domicilié chez un oncle et qu'il se dirigeait vers Paris avec l'intention de s'engager ; or, le maître du Clos-Varin est un engagé volontaire de 1810 ! Il fait une carrière militaire qui paraît avoir été des plus honorables, hérite de trois cent mille francs, et l'on peut concevoir qu'avançant en âge, repris par les souvenirs de jeunesse, ne sachant trop que faire d'une fortune qu'il n'attendait plus, à laquelle il n'est pas encore habitué, il ait eu le caprice de s'établir dans l'ancienne maison d'un ami ; un ami dont une ressemblance de destinée (tous deux fuyaient leur famille) et une fin tragique lui rendaient chère la mémoire. Une telle explication, d'ordre sentimental, est sans doute faible ; mais elle est possible.

En voici une, plus naturelle et plus satisfaisante. Mlle Flory a été fiancée au Havre avec un Alexis Charpedier qui vivait chez un oncle fort riche ; ce jeune homme disparaît en 1810 ; il s'engage, sert, puis

ayant recueilli la fortune de son oncle, il donne sa démission, et libre de sa destinée, alors il se souvient d'Élise, qu'il n'avait sans doute jamais oubliée tout à fait, découvre qu'elle habite Avranches, veut la rejoindre et renouer avec elle.

Malheureusement, le capitaine démissionnaire du Clos-Varin ne peut être le même personnage que le fiancé d'Élise puisqu'elle et lui ne se sont pas reconnus et qu'il est tombé dans le piège qu'elle lui tendait pour s'assurer de sa fraude ; et du même coup, il ne peut être davantage le compagnon de fuite de Paul-Émile, car celui-ci et le fiancé d'Élise ne font qu'un nécessairement. On ne peut admettre en effet qu'il y ait eu au Havre deux jeunes gens nommés Charpedier, vivant chez un oncle et disparaissant l'un et l'autre en 1810 ! Donc aucune des deux explications ne se peut accepter ; et alors la question de savoir pourquoi cet étranger a voulu à tout prix posséder le Clos-Varin et y vivre s'efface devant une autre plus grave et plus obscure : qui est-il?

Il usurpe la personnalité d'Alexis Charpedier, puisqu'il se donne à Mlle Flory pour son fiancé du Havre ; il doit être prêt à s'attribuer aussi la personnalité de l'ami de Paul-Émile, puisque les deux ne font qu'un. Pourquoi cette supercherie, et de quand date-t-elle? Elle remonte certainement à loin ; le Charpedier d'aujourd'hui était sous-lieutenant en 1814 quand il fut blessé à Champaubert, et l'on ne voit pas bien comment, du jour qu'il fut officier, il aurait pu se faire passer dans l'armée pour un autre ; d'ailleurs, dès 1810, on perd des deux côtés — fiancé ou voyageur — la trace du vrai Charpedier, et il apparaît très probable que la substitution date de cette époque.

Pour quelles raisons s'est-il approprié la personnalité d'Alexis Charpedier? Ici, nous entrons dans le domaine des hypothèses, et il n'en manque pas de vraisemblables : par exemple, ce pseudo-Charpedier avait un intérêt à cacher son nom véritable, soit pour quelque méfait dans son passé, soit pour une tare de famille ; ou bien, mis au courant par le vrai Charpedier de l'existence de l'oncle Havrais et de sa grande fortune, il avait projeté de mettre la main sur cette fortune en apparaissant un jour comme le véritable héritier. Peut-être une ressemblance physique justifiait tant d'audace ; et l'on pouvait même se demander si l'habitant du Clos-Varin n'avait pas, dans ce but, supprimé le premier Charpedier, et s'il ne serait pas un criminel... malgré l'impression favorable qu'il avait faite sur le cœur tendre de la sévère Élise.

Mais alors l'achat du Clos-Varin demeure inexplicable. A quel sentiment, à quel souvenir a obéi cet aventurier en tenant à acquérir,

à habiter la maison de famille des Agérande? Paul-Émile avait été assassiné à Dreux moins de quinze jours après qu'il s'était enfui de chez lui ; le vrai Charpedier était le seul qui eût donné et qui pût donner quelques renseignements sur son compte ; ces jeunes gens voyageaient à deux, non à trois ! Ce ne pouvait être parce que Charpedier aurait conté cette aventure au futur capitaine que celui-ci se serait pris d'une sorte de piété pour la mémoire de Paul-Émile, qu'il n'avait pas connu, piété allant jusqu'à vouloir à tout prix habiter le Clos-Varin.

Enfonçant ses deux mains dans sa ceinture, les yeux à terre, le Père tournait dans son cabinet comme dans une cage. Il ne découvrait pas de lien entre le capitaine et Paul-Émile ; et cependant, il fallait qu'il y en eût un !... Brusquement, il s'arrêta : une idée, une lueur... « Oh ! serait-ce possible? » A ce moment précis, la pendule sonna six heures ; il rajusta sa ceinture, tendit les plis de sa soutane et descendit vite l'escalier pour se rendre à la chapelle. Il se dit pendant le court trajet : « Avant tout, il faut que je voie cet homme ; après-demain, j'irai à l'Isle-en-Croix : je consacrerai ma journée à cette affaire qui en vaut la peine. Il ne faut qu'un prétexte pour m'introduire au Clos-Varin ; je le trouverai. »

Il n'avait pas refermé derrière lui la porte de la chapelle qu'il avait trouvé ce prétexte.

La chapelle occupait au fond du jardin un vaste hangar. Aménagée dès la fin de 1818, année où les Pères de la Foi créèrent en France leurs premiers collèges, elle offrait tous les caractères d'une installation provisoire ; l'ornementation était sommaire ; la place elle-même insuffisante. Aussi le Père de la Gueltière avait-il conçu depuis un an l'idée de construire une nouvelle chapelle, et déjà il s'était assuré de souscriptions importantes à Avranches et dans les environs ; la marquise de Cormilly s'était inscrite pour deux mille francs, le banquier Hervé-Toury pour la même somme, et Cléanthis Turgeon avait promis trois cents francs. Le Père avait même commencé une quête fructueuse dans les paroisses voisines, et il n'y aurait rien que de naturel à ce qu'il se présentât chez le riche propriétaire du Clos-Varin. Or, le jeudi, Turgeon faisait, en carriole, une tournée dans la campagne pour approvisionner les petits épiciers de village, dans la direction de Mortain ; par conséquent, il passait à l'Isle-en-Croix et certainement serait heureux, et fier, de lui donner une place pour l'aller ; quant au retour, une course de deux lieues à peine n'était pas pour faire peur au Père, bon marcheur et qui n'avait à son gré que de trop rares occasions de prendre un peu d'exercice.

VIII

Tout en doublant de gros-de-Naples vieux rose un chapeau de paille cousue de la forme dite cabriolet, Isabelle jetait à la dérobée un coup d'œil du côté d'Élise. Celle-ci, qui faisait, sur une forme pareille, le même travail avec du gros-de-Naples bleu turquoise, releva la tête brusquement :

— Vous regardez comment je travaille?

— Je prends exemple sur ce que vous faites.

— Vous ne savez donc plus doubler un chapeau? Il faut qu'on vous montre à le faire, comme à une apprentie.

Isabelle n'avait pas la repartie facile ; généralement elle se tirait d'embarras en se fâchant. Cette fois, devant l'humeur agressive de son associée, elle trouva plus simple et plus prudent de ne rien dire. Elle se leva, interrompant son ouvrage et elle alla prendre dans un tiroir un large ruban, vieux rose comme la doublure ; elle le destinait à entourer la calotte et à être noué sous le menton. L'appliquant le long de la paille, elle l'y enroula d'un mouvement juste et bref, en pinça les brides retombantes, puis tenant à bout de bras, elle jugeait l'effet d'ensemble.

D'un sourire acide, Élise parut lui témoigner son mépris de ce qu'elle laissait un travail inachevé pour passer à un autre. Isabelle comprit et haussa les épaules :

— Que voulez-vous? je ne suis pas comme vous, un modèle de patience et de toutes les vertus !

Ce fut au tour de l'autre de garder le silence ; elle réprima des jeux de physionomie qu'elle sentait elle-même trop dépourvus d'aménité. Depuis quelque temps, son caractère s'aigrissait ; de sa douceur native, il lui restait un air de victime qui était fort agaçant au jour le jour. Cette modification dans ses manières remontait à la première journée du Clos-Varin, voilà deux mois. « Et pourtant, pensait Isabelle, de quoi a-t-elle donc à se plaindre? » Les trois autres dimanches passés chez le capitaine, celui-ci s'était montré de plus en plus empressé, attentif, tendre auprès d'elle, aux dépens de la veuve qui perdait à mesure ses illusions. Pouvait-on se tromper aux regards de complaisance et d'admiration dont Charpedier poursuivait la blonde Élise? Et cette sainte-n'y-touche, tout en n'accueillant les hommages que du haut de sa grandeur, laissait voir que le jeu ne lui déplaisait pas. « Chipie ! Chipie ! » murmurait en elle-même la furieuse et désolée Isabelle, tandis qu'elle cousait les brides vieux rose à la calotte de paille.

Élise ne pensait pas mieux de son associée. Le nez plongé dans le bleu turquoise à l'intérieur du chapeau, elle lissait soigneusement la doublure sous un doigt avant de fixer les brides qu'elle tenait sur ses genoux. Elle paraissait hésiter et réfléchir ; elle réfléchissait, en effet, mais à tout autre chose qu'à ce qu'elle faisait. D'ailleurs, les regards en dessous que lui décochait sans cesse Isabelle la troublaient, l'empêchaient de suivre ses idées.

« Quand aura-t-elle fini d'épier mon visage et mes gestes afin de savoir ce que je pense? Elle y perd son temps, puisque je ne le sais pas moi-même. Le P. de la Gueltière a raison : un homme qui s'approprie une succession appartenant à un autre ne peut être un honnête homme ; le Père a même dit *un coquin*. Et à moi, moins qu'à personne, il ne sied de la contester, puisqu'il a pris le nom, volé la personnalité de mon malheureux Alexis. » Elle s'étonna elle-même de la froideur avec laquelle elle évoquait tant d'infamie. « Si ce n'est pas un monstre, il devrait être bourrelé de remords ; or, c'est à peine s'il paraît gêné avec moi qu'il sait l'avoir deviné ; bien plus, il ose m'aimer et me le laisser voir ; il me le dira un de ces jours. C'est un scélérat ; je suis aimée par un scélérat, et j'y consens ! Je suis moi-même bien coupable ; la Grâce m'abandonne et j'ai mérité de la perdre. »

Elle en était là de ses méditations sans indulgence pour elle-même ; Mme Agérande venait d'achever son travail et détendait ses bras dans un grand soupir de satisfaction, lorsque le trot d'un cheval se fit entendre au bout de la rue. C'était le capitaine Charpedier qui se promenait ainsi par la ville ; d'ordinaire, il laissait sa bête à l'hôtel de la Poste. Il ralentit, passa au pas devant les *Modes de Paris*, regardant les fenêtres, d'où les deux femmes s'étaient écartées au dernier moment, mais se rapprochèrent vite de manière à le voir assez bien avant qu'il disparût. En habit tête-de-nègre, culotte de nankin, bottes à l'écuyère et casquette de chasse, il avait belle mine. Le mot de « centaure » vint aux lèvres d'Isabelle, non qu'elle eût aucune notion de mythologie : elle l'aurait écrit *sans tort*, comprenant qu'il signifiait un cavalier sans défaut. Élise, silencieuse, pensait : « Il ne se peut pas que ce soit un monstre ; je ne suis pas aimée par un monstre... Je n'en suis pas un moi-même... Mais, alors, vais-je l'aimer? Est-ce que je l'aime? S'il y a à sa conduite une explication, il faudrait que le P. de la Gueltière la découvrît et me la fît connaître. La trouvera-t-il? Y en a-t-il une? Ah ! que le ciel ait pitié de moi ! »

A défaut de l'explication rêvée par Élise sur le motif pour lequel le propriétaire du Clos-Varin usurpait un état civil qui n'était pas

le sien, on eut du moins, dès le lendemain matin, la raison de son apparition à cheval dans les rues d'Avranches. Ce fut l'impatiente Isabelle, une des premières intéressées, qui fut aussi une des premières averties : elle avait quelque achat à faire au Grand Saint-Michel, elle y passa dans la matinée, et Cléanthis Turgeon, tout en empaquetant le macaroni, un sac de chicorée et le flacon d'huile à brûler, lui conta les nouvelles :

— Avez-vous su, madame Agérande, que le capitaine Charpedier vient habiter Avranches?

— Comment ! il quitte le Clos-Varin?

— Je m'explique mal ; simplement il prend ici un pied-à-terre. Je lui ai trouvé un petit logement, au bas de la côte, vers la route de Granville. Que voulez-vous? Il s'ennuie un peu à l'Isle-en-Croix. Depuis quelque temps, il venait en ville l'après-midi, certains jours, et avec le receveur de l'enregistrement et M. Piaff, le premier clerc de Me Onfrey, on faisait, nous quatre, la partie de piquet au Dauphin. Il faut croire qu'il y prend goût et ne se déplaît pas en notre compagnie. Mais, pour nous, c'est surtout le soir qu'il est commode de se retrouver ; lui, de son côté, la soirée lui semble longue et vide à la campagne. Hier, il est venu ici, et quand il m'a dit ce qu'il cherchait, tout de suite je lui ai indiqué la petite maison de la veuve Auclar ; il y a là deux pièces libres, à l'étage, avec une cuisine ; c'est propre, c'est clair, bien convenable. Il n'y a pas d'écurie ; mais le capitaine logera son cheval à l'hôtel de Bretagne, tout voisin. Son idée est de séjourner à Avranches trois jours de la semaine, du mardi au vendredi. Vous voyez qu'il ne cesse pas pour cela d'habiter le Clos-Varin ; vous continuerez d'y être reçue les dimanches, comme vous le faisiez jusqu'ici. Lui-même, hier, m'en parlait. Ces jours-là, il n'a pas besoin des camarades du Dauphin : il a mieux !

Isabelle rentra pensive. Que signifiait cette décision de Charpedier? Ce changement de vie? Tout simplement qu'il s'ennuyait à la campagne, qu'il regrettait la ville et ses distractions, qu'il se plaisait dans la société de Turgeon et de M. Piaff? Elle eût pu s'en tenir à cette explication ; mais elle pensa aussi que ce devait être pour se rapprocher d'Élise et la voir plus souvent. Celle-ci, le soir, accueillit la nouvelle avec indifférence ; selon son habitude depuis quelque temps, elle monta de bonne heure à sa chambre. Isabelle se rendit dans le salon d'essayage, s'assit à son secrétaire et se mit en devoir de faire sa caisse. Elle alignait des chiffres, empilait de la monnaie, distraite et commettant des erreurs, quand elle s'aperçut que, depuis la visite du P. de la Gueltière, elle avait laissé sur la tablette intérieure du secrétaire les encombrants papiers de la famille Agérande,

dont la place était dans un tiroir. Elle voulut les y remettre ; d'un registre, saisi maladroitement et qui dégringola devant elle, s'échappèrent quelques notes, entre autres un bout de papier sur lequel il y avait trois lignes inégales, d'une écriture tremblante de vieillard. Machinalement, parce que cela se trouvait juste devant elle, elle y jeta les yeux et lut avec stupéfaction :

A. Charpedier du Havre
Lettre du commissaire de Dreux 21 août 1810
jour affreux. Mon fils! Des renseignements.

Il n'était pas difficile de comprendre de qui étaient ces mots et de quoi il s'agissait : le vieux Manlius Agérande avait dû prendre cette note avec l'idée de faire rechercher le compagnon de route de son fils et d'obtenir de lui quelques renseignements de plus sur les derniers jours de celui-ci. Mais, naturellement, ce qui intéressait, ce qui bouleversait Isabelle, c'était de découvrir en l'habitant du Clos-Varin l'ancien camarade de Paul-Émile ! Aucun doute n'était possible.

Pourquoi, alors, le capitaine se cachait-il d'avoir connu Paul-Émile? Pourquoi feignait-il de n'avoir, de sa vie, entendu parler des Agérande, avant sa venue récente à Avranches? Une telle conduite était plus qu'étrange, suspecte ! Puis, comme les yeux d'Isabelle se reportaient sur les mots *Lettre du commissaire de Dreux*, elle songea à la visite du Père de la Gueltière : voilà donc la lettre qu'il s'était fait donner l'autre jour, la lettre où le vieil Agérande avait trouvé le nom de *A. Charpedier!* Elle se jugea sotte de s'en être démunie. Il y avait quelque chose là-dessous ; le Père en savait plus long qu'elle sans doute. Et la silencieuse Élise? Elle avait nié que le capitaine fût son ancien fiancé, mais non qu'elle ne l'eût plus ou moins connu jadis ; et elle ne pouvait le nier, puisqu'elle avait été surprise par elle, Isabelle, s'entretenant avec le capitaine d'un oncle à lui et d'événements qui s'étaient passés jadis au Havre.

Mme Agérande se sentit en plein mystère ; tous ces gens lui parurent ligués contre elle ; elle ne voyait personne qu'elle pût consulter, à qui elle pût se fier. Elle résolut de taire, pour le moment, sa découverte, mais serra précieusement le petit papier.

IX

La matinée, fraîche et légèrement brumeuse, promettait une belle journée. Aussitôt sa messe dite, le P. de la Gueltière se rendit rue Pomme d'or. On avait terminé le chargement de la carriole.

Turgeon venait de rentrer dans la maison pour changer d'habit. Il apparut bientôt en limousine, casquette à oreilles, le fouet à la main. Il se confondit en excuses ; mais le Père, toujours pressé, avait déjà pris place sur la banquette, et l'on démarra au bruit alerte des grelots.

Il fallut causer, répondre aux propos de Turgeon, expansif de nature et qui se croyait obligé, par crainte de paraître peu aimable et dénué de savoir-vivre, d'entretenir une conversation banale, ininterrompue, à laquelle le Père feignit de s'intéresser vivement.

Pourtant il eût aimé se recueillir au moment de revoir les lieux où s'étaient passés son enfance et sa première jeunesse, où il avait vécu avec sa mère, où il l'avait perdue, où dans le cœur de cette mère s'était déroulé un drame de sentiments qu'il n'avait connu ou deviné que plus tard, une lutte entre le pardon chrétien et la plus juste des rancunes humaines ; ces lieux, où, lui, il n'avait eu longtemps que d'heureux jours, l'amitié de Paul-Émile Agérande, si franche et si gaie, les longues chevauchées ensemble à travers bois, les parties de chasse, les confidences légères et les élans aveugles et généreux vers l'avenir ! Tout à l'heure il allait voir poindre le petit clocher d'ardoise de l'église, il allait contourner les murs du parc, entrevoir à travers le rideau des arbres le vieux château, aujourd'hui habité par un ancien marchand de bois du Nord, enrichi à Saint-Malo...

Mais le Père se ressaisit : tant mieux si les circonstances ne lui permettaient pas de céder à de vains attendrissements. Il répudia l'idée qu'il avait eue d'abord de descendre de voiture avant l'entrée du village afin d'en parcourir les abords et les voies seul avec l'image et le charme douloureux du passé. Cléanthis, ne pouvant soupçonner le vrai motif, aurait cru que le Père se souciait peu d'être vu voyageant dans une humble carriole. Il convenait donc de tenir tête jusqu'au bout à l'insipide bavard et de ne le quitter que là où il s'arrêterait, sur la Place, à l'épicerie des Rois-Mages.

Après une courte station dans l'église, et un simple regard jeté en arrière sur le château, le Père de la Gueltière traversa le village d'un pas ferme et rapide, gagnant le Clos-Varin, qui était à peu de distance ; et, tout à son but, il étouffait les souvenirs.

Les Brochefort de la Gueltière étaient branche cadette. Jacques-Marie-Louis Brochefort, né en 1749, ancien capitaine de dragons, seigneur de la Gueltière, un petit pays voisin de Coutances, avait épousé Marie-Adrienne Hubert de Cauvast, plus jeune que lui d'une vingtaine d'années. En 1788, il leur naquit un fils, François, qui devait être un jour le P. de la Gueltière.

Jusqu'au commencement d'octobre 1793, ils vécurent assez tranquilles. Ils étaient aimés dans la région. Mme de la Gueltière y faisait beaucoup de bien ; lui, par entraînement sincère ou par prudence, s'était tout de suite rallié à la Révolution. Cependant, ils avaient, à la Gueltière même, un ennemi dans un homme envieux et sournois, un sieur Agérande, Pierre, devenu le citoyen Manlius, marchand de grains, fourrages et issues, qui avait été clerc d'huissier à Valognes chez le même patron et dans le même temps que le conventionnel Le Carpentier.

Lors de la première mission de Le Carpentier dans la Manche, Manlius Agérande s'empressa de dénoncer à son puissant ami l'ex-seigneur de la Gueltière. Le Carpentier envoyé avec Bourdon de l'Oise en vue d'un objet précis qui était la visite des côtes, ne prêta qu'une oreille distraite aux dénonciations en général, et en particulier à celle d Agérande ; puis il partit pour défendre Granville que menaçait d'un siège une armée vendéenne. Alors Manlius eut recours à la Société populaire de Coutances. Cette société, très rouge, se plaisait aux motions les plus excentriques ; elle accusa Brochefort d avoir tendu des pièges à lapins et fait emprisonner un paysan pour avoir tué un pigeon ; ce dernier fait fut reconnu faux. Arrêté cependant, Brochefort fut presque aussitôt relâché

La Société des Carabots, de nuance girondine, avait pris sa défense ; elle était assez forte à ce moment pour neutraliser la Société populaire et les Amis de la Liberté. On établit par des témoins d'un républicanisme pur que Brochefort avait élevé à ses frais plusieurs enfants pauvres de la Gueltière, qu'il avait fait des dons patriotiques pour les Volontaires de la Patrie (des manteaux, des paires de bottes et de la batterie de cuisine) et « prêté à son médecin les œuvres sceptiques d'Helvétius ». Devant ces preuves de civisme, le Département, qui détenait encore la direction de la Sûreté générale, avait ordonné la mise en liberté du citoyen Brochefort, et ses amis les Carabots lui firent une ovation quand les portes de la Maison de justice s'ouvrirent devant lui. C'étaient sans doute les mêmes qui devaient, quelques jours après, abréger brusquement la mission de Prieur de la Marne et de Lecointre de Versailles, à qui ils ne donnèrent que le temps de se jeter dans une voiture et de partir au galop.

Pendant six mois environ, on put se rassurer à la Gueltière. Le Carpentier, après s'être couvert de gloire en sauvant Granville et en faisant reculer les Brigands, « organisait » l'Ille-et-Vilaine, et malgré une confusion de pouvoirs qui lui laissait quelque autorité sur les départements voisins, ce fut le représentant Bouret, des Basses-Alpes, qui fut spécialement chargé d'appliquer dans la

Manche et dans le Calvados, la loi du 14 frimaire an II Cette loi transférait du département aux divers districts du ressort la direction de la Sûreté générale, par conséquent le soin d'expédier les suspects au Tribunal révolutionnaire de Paris, où leur sort n'était pas douteux.

Bouret ne se montra pas aussi terrible qu'on pouvait le craindre, sauf en ce qui concernait le culte et les prêtres, contre lesquels il s'acharna. Arrivé dans les premiers jours de nivôse, dès le 19, il fit fermer la cathédrale qui ne dut plus s'ouvrir que pour les fêtes sacrilèges et ridicules du Décadi ; et moins d'un mois après, le 14 pluviôse, il l'affecta au marché aux grains.

Les choses changèrent quand Le Carpentier réapparut dans la Manche, le 8 messidor. Dans cette seconde mission, il sévit surtout contre les fédéralistes (la Société populaire l'y avait invité formellement). A peine arrivé, il destitua tous les fonctionnaires suspects de fédéralisme, les remplaça par des sans-culottes, poursuivit les curés, même assermentés, qu'il appelait des « officiers de morale », sur une vingtaine de membres du Département n'en conserva que six et renouvela dans le sens révolutionnaire les districts de Coutances et de Carentan. Dans celui de Coutances, il introduisit son ami Manlius Agérande, déjà membre de la Municipalité, qui y prit tout de suite une influence d'autant plus grande qu'elle ne s'exerçait qu'en sourdine et qu'il avait soin de ne pas se mettre en avant. C'est ainsi qu'il fit arrêter de nouveau Brochefort (sous l'accusation vague de fédéralisme et d'aristocratie), par un de ses collègues, le citoyen Longin, qui procéda à cette arrestation avec la même brutalité qu'il avait mise à s'assurer la veille de la personne de Tanqueray, ex-seigneur d'Hyenville.

Brochefort fit donc partie de cette « fournée de Coutances » que, par arrêté du 18 messidor, Le Carpentier expédia au Tribunal révolutionnaire de Paris ; c'était la guillotine certaine. Le jury d'accusation du Tribunal révolutionnaire avait été supprimé en germinal ; l'enquête du district expéditeur tenait lieu de première et suffisante instruction, et les représentants en mission dans les départements livraient ainsi directement les accusés au jury de jugement. Le voyage, qui dura douze jours, fut des plus pénibles. Le District de Coutances avait requis chez Vimard, maître de l'hôtel d'Espagne, deux charrettes où l'on entassa les malheureux. Au départ, un gendarme, pris de pitié, allait donner un matelas à l'ex-chanoine de Cussy, vieux et malade : une femme, ameutant la foule, s'y opposa ! Le triste cortège partit sous la garde d'un capitaine de gendarmerie, de deux gendarmes et de vingt-quatre gardes nationaux dont plus

d'un aurait voulu être dispensé de cette besogne ; ils n'allaient d'ailleurs que jusqu'à Saint-Lô, où d'autres les remplaceraient. A Bayeux, on prit en passant trois prisonniers, dont une femme ; à Caen, un autre encore, et l'on entra dans Paris le 30 messidor.

A ce moment, il y avait huit mille accusés dans les prisons, et l'on était à quelques jours de la réaction thermidorienne. Les proscrits de Coutances avaient donc, à leur insu, les plus grandes chances d'être épargnés, si Fouquier-Tinville ne s'était avisé, pour faire plaisir à son ami Le Carpentier, de leur donner « un tour de faveur ». Ils comparurent devant le Tribunal révolutionnaire le 3 thermidor et furent condamnés, en vertu de la loi du 22 prairial qui visait les intelligences avec l'ennemi extérieur ou intérieur de la République, les attentats à son indivisibilité, les provocations à la guerre civile « en favorisant les projets de Capet et en s'apitoyant sur le sort du Tyran ». Simulacre de débat et prononcé de jugement, tout fut fait avec une telle hâte que l'acte d'accusation amalgamait des crimes imputés aux Coutançais et ceux dont on accusait des officiers municipaux de Pont-à-Mousson qui comparaissaient devant le Tribunal le même jour. A ceux-ci, on reprochait de s'être opposés à l'approvisionnement de l'armée du Rhin, en conservant par devers eux, pour éclairer leur ville, de la graisse destinée à l'armée, grief auquel Fouquier ajoutait « le crime d'athéisme et le bris d'insignes catholiques ! »

Le jour même de la condamnation, ce 3 thermidor, dix-neuf condamnés, parmi lesquels étaient Brochefort, furent exécutés à la barrière de Vincennes, et leurs corps jetés pêle-mêle dans une fosse au cimetière Picpus.

La peine capitale, d'après la loi du 15 brumaire, entraînait la confiscation des biens ; le mobilier de la Gueltière fut vendu 13 450 livres, et la terre et le château passèrent aux mains d'un ancien greffier du bailliage de Pontorson, juge du district de Carentan. Agérande, qui les convoitait, n'osa pas marcher contre lui ; il sentait d'ailleurs grandir la réprobation publique, nul n'ignorant de qui venait la dénonciation qui avait fait tomber la tête de Brochefort, aimé de beaucoup de gens dans Coutances, même du petit peuple. Puis, le 9 Thermidor éclata. Manlius voyant ses amis politiques tour à tour guillotinés ou proscrits, jugea prudent de disparaître.

Son collègue du district de Carentan, en lui prenant le château de la Gueltière, lui avait du moins, à titre de compensation, donné un bon renseignement : à l'Isle-en-Croix, près d'Avranches, on allait vendre aux enchères un manoir, le Clos-Varin, qu'avait habité un

petit gentilhomme, plus ou moins chouan, en tout cas compromis dans la procession nocturne de Gonfreville, en la nuit du 21 au 22 prairial. Cette procession avait eu lieu en grande pompe, sous la conduite de Sorin, ex-curé de Granville, revenu tout exprès de Jersey, et avec la complicité probable du Comité de surveillance de Mortain. Mais le district de Carentan surveillait le modérantisme de Mortain : *custodiebat custodes;* il rouvrit l'instruction, malgré les protestations du Comité. Le gentilhomme campagnard eut la tête tranchée le 7 thermidor sur la place du Promenoir à Avranches, en compagnie d'une quinzaine de « conscrits déserteurs » et de chouans, dont une femme.

Lorsque Manlius Agérande, pour quelques poignées d'assignats, fit l'acquisition du Clos-Varin et vint y installer ses pénates, il ne se doutait pas que Mme de la Gueltière se fût réfugiée, avec son fils âgé de cinq ans, tout justement à l'Isle-en-Croix. Il savait bien que le château de l'Isle-en-Croix avait appartenu à un Brochefort, représentant de la branche aînée ; mais ce Sulpice Brochefort d'Écarville, qui depuis était mort de maladie à Coblence, avait émigré des premiers, et le château avait été vendu comme bien national à ce moment. Ce qu'ignorait Manlius, étranger au pays, c'est que l'acquéreur n'était autre qu'un domestique de la famille d'Écarville, fidèle et dévoué ; cet homme, avec la complaisance des autorités de Mortain et celle des habitants du village, avait pu garder au château une tante de son maître, la vieille Mlle de Préauquesne, qui y menait à peu de chose près la même vie qu'auparavant, bien qu'elle fût qualifiée d'*officieuse* et que le domestique se donnât au dehors pour le maître. Il avait pris soin d'affecter les opinions les plus rouges et de s'affilier à une Société jacobine, et devant les étrangers il se vantait, en termes menaçants et grossiers, de se faire servir par une vieille aristocrate, tante du ci-devant seigneur de l'Isle-en-Croix. Après Thermidor, cette comédie n'eut plus de raison d'être ; Mlle de Préauquesne reprit son rang ouvertement ; elle continua d'ailleurs de faire manger à sa table ce bon serviteur, et fit de lui son intendant lorsque ses biens lui furent officiellement restitués.

C'était cette vieille demoiselle de Préauquesne qui, en apprenant l'arrestation de Jacques Brochefort, avait offert à sa femme — on pouvait déjà dire à sa veuve — pour elle et son enfant, un asile sûr et une vie aisée au château de l'Isle-en-Croix. Elle mourut deux ans plus tard, laissant à François de la Gueltière le château et les terres, à charge de servir une pension au fidèle régisseur.

On devine ce que purent être l'attitude, vis-à-vis l'un de l'autre, et les sentiments secrets de Manlius Agérande et de Mme de la

Gueltière. Celle-ci sortait peu, presque toujours en voiture, sauf les dimanches, où elle se rendait à pied aux offices, depuis que le curé assermenté, après rétractation en chaire, avait cédé la place à l'ancien pasteur. Agérande, ne mettant pas les pieds à l'église, rencontrait de loin en loin le carrosse du château ; il se découvrait bien bas et passait vite, les yeux à terre ; Mme de la Gueltière détournait la tête. En revanche, elle rendait toujours son salut à Mme Agérande, assidue comme elle à la messe et aux vêpres ; il leur arrivait même, au cours de la semaine, vers le soir, de se trouver ensemble en prière dans la nef obscure ; quelquefois elles y étaient seules toutes deux ; alors, Mme Agérande se retirait promptement. C'était une femme timide, « pieuse et douce », ainsi que l'avait dit à Isabelle le P. de la Gueltière le jour où il s'était fait donner la lettre ; elle avait en horreur le passé de sang de son mari et elle vivait dans la peur continuelle que ce passé ne fût révélé à ses fils.

Elle les élevait de son mieux. L'aîné, Décius, lui donnait peu de satisfaction : sans bonté, sans franchise, il semblait avoir pris de son père les défauts, non l'intelligence et l'opiniâtreté laborieuse. Au contraire, le cadet, Paul-Émile, de cinq ans plus jeune que son frère, était un enfant gai et caressant ; il témoignait d'heureuses dispositions ; il apprenait vite, aimait l'étude et se montrait adroit à tous les exercices du corps. Par là, il flattait l'amour-propre de son père, et par sa piété il était la consolation de sa mère. Le curé, qui lui donnait des leçons de latin, ne lui reprochait que de l'étourderie et une excessive vivacité. Manlius, avec l'âge et devant la leçon des événements, s'était beaucoup relâché de sa haine contre le culte et les prêtres. S'il avait tenu jadis à élever Décius « dans la religion naturelle et les principes de Rousseau », il laissa plus tard à sa femme toute liberté en ce qui concernait Paul-Émile. On disait même, dans le pays, qu'il avait assisté, en se cachant derrière un pilier à la première communion de l'enfant, qui la fit en 1801, vers l'âge de onze ans.

De bonne heure, Paul-Émile manifesta une vocation pour la carrière des armes, ce qui fit frémir sa mère et déplut à son père qui, en bon républicain, détestait les militaires. D'ailleurs, à côté de sa passion du cheval et de la chasse, il continuait d'avoir le goût de la lecture : les livres d'histoire et de voyages par-dessus tout l'intéressaient. Il était toujours occupé, toujours d'une humeur joyeuse.

Le genre de vie qu'il menait rendait inévitables de fréquentes rencontres avec François de la Gueltière, comme lui chasseur et bon cavalier ; et, très vite, d'une mutuelle sympathie, d'une communauté d'idées et de goûts, naquit entre eux une grande amitié. Tou-

trois, ils ne se voyaient qu'au dehors. Quand Paul-Émile avait parlé chez lui de leurs premières entrevues, son père était devenu blême et avait montré une extrême agitation : le fils de sa victime devenant l'ami de son fils ! Et le jour où François dit à sa mère qu'il voyait souvent le jeune Agérande qui lui plaisait fort, Mme de la Gueltière, pâle, tremblante, le regarda avec des yeux effarés. Elle entr'ouvrit la bouche, demeura sans parole ; le jeune homme inquiet, se précipita à ses genoux : « Ma mère, si vous me désapprouvez, je romprai avec mon ami. — Non, prononça-t-elle enfin d'une voix ferme. M. le curé pense de ce jeune homme le plus grand bien. Voyez-le donc, mon fils, comme vous voudrez ; mais non ici. Je ne veux pas qu'il passe mon seuil ; cela, non... Je ne pourrais pas. »

En somme, les jeunes gens ne s'étonnèrent pas beaucoup de l'émotion de leurs parents et de leur intransigeance ; ils y virent simplement l'effet des discordes civiles et d'une invincible antipathie d'opinions. Mme de la Gueltière, chrétienne admirable, pratiquant le pardon jusqu'au bout, avait laissé ignorer à son fils le rôle décisif joué par Manlius Agérande dans la mort de son père : et Mme Agérande avait élevé ses fils dans l'idée que Manlius, mêlé bien malgré lui aux troubles d'un temps affreux, n'avait, dans les hautes fonctions que lui avaient confiées ses concitoyens, jamais visé qu'à sa conscience, qu'il avait même profité de ses pouvoirs de juge pour sauver plus d'un innocent. Mais ces deux saintes femmes disparurent de ce monde à peu de distance l'une de l'autre : Mme Manlius Agérande en 1809, après une longue et cruelle maladie, Mme de la Gueltière, l'année suivante, à quarante-deux ans, d'une mort presque subite.

Ces deuils avaient rapproché encore les cœurs des deux amis. Quelques jours après la mort de Mme de la Gueltière, François fit entrer au château Paul-Émile. A l'instant où tous deux franchissaient la porte, lui revinrent brusquement les paroles de sa mère : « Je ne veux pas qu'il passe mon seuil... » Puis, comme d'ailleurs il était déjà trop tard, il se remémora, pour guérir son scrupule, ce qu'elle lui avait dit et répété pendant tant d'années, surtout en ces derniers mois : « Le pardon ! Il faut pardonner sans restriction, jusqu'à l'oubli si l'on peut, jusqu'à l'effacement du passé... si l'on peut... Il le faut ! » Et en demandant pardon mentalement, lui aussi, à sa mère, il introduisit son ami dans cette petite chambre où elle était venue si peu de jours auparavant s'accouder auprès de lui là, sur cette table, pendant qu'il écrivait.

Ils examinèrent ensemble de vieux papiers de famille ; Paul-Émile, assis, les recevait des mains de François qui les apportait de

la chambre de sa mère. Beaucoup, titres de propriété, brevets, notes ou lettres d'affaires, n'offraient qu'un intérêt de curiosité fort médiocre. Dans un tiroir à secret, François découvrit des documents plus intimes : des lettres de son père qu'il se réserva de lire quand il serait seul, et une large feuille pliée à en-tête imprimée : « République française, District de Coutances. » C'était une expédition de l'arrêt qui avait envoyé Jacques Brochefort, ci-devant seigneur de la Gueltière, devant le tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à la guillotine. Il en lut quelques lignes les yeux troubles, vint rejoindre son ami, posa la pièce devant lui sur la table :

— Tenez, dit-il d'une voix étranglée ; l'arrêt de mort de mon père.

Paul-Émile jeta sur le sinistre papier un coup d'œil d'ensemble. Tout à coup, il fit un haut-le-corps, regarda de nouveau, cette fois, à un point fixe du feuillet, allongeant le cou, la tête basse ; il marqua de l'ongle quelque chose, puis se dressa violemment en culbutant sa chaise, et partit comme un fou.

Stupéfait, son ami allait le rappeler, courir après lui lorsque, instinctivement, il jeta les yeux sur la feuille fatale et lut, souligné du coup d'ongle parmi les noms des juges qui avaient signé, celui de Manlius Agérande, un des premiers.

Le lendemain, il apprenait que Paul-Émile était parti de chez lui au milieu de la nuit ; quinze jours après, il sut qu'il avait été assassiné à Dreux.

X

Le vieil Aventin n'aimait pas les nouveaux visages ; malgracieux, il demanda au P. de la Gueltière « ce qu'il voulait ».

— Voir M. le capitaine Charpedier, mon brave. Dites-lui que c'est le Supérieur du collège Saint-Louis d'Avranches.

Un supérieur? Le bonhomme se décida à ouvrir la grille et à conduire au salon.

— Il vous faudra espérer un peu : M. Charpedier est occupé.

Il ne disait jamais du capitaine *Monsieur* tout court, ne le tenant pas pour un vrai maître du Clos-Varin, puisqu'il n'était pas un Agérande. Sans hâte, il se dirigea vers le hangar où Charpedier, vigoureusement, frottait et faisait reluire les cuivres du harnais, en fredonnant une chanson de Béranger.

— On demande après vous : un monsieur prêtre qui se dit supérieur de collège.

Il ajouta en hochant la tête :

— Je crois bien qu'il vient pour quêter.

Ce fut aussi l'idée de Charpedier. Ces derniers jours, au café, Turgeon avait parlé devant lui du projet d'une chapelle neuve pour le collège, de quête à cet effet et de souscriptions. Il remonta dans sa chambre, fit un peu de toilette et mit dans sa poche un rouleau de cinquante louis. Il entra vite au salon et tout en se retournant pour fermer la porte derrière lui et sans avoir encore regardé son visiteur, il commença avec sa vivacité habituelle :

— Monsieur, excusez-moi de vous avoir fait attendre ; j'étais...

En face du Père, à distance, il s'arrêta net. Il demeurait sur place, bouche bée, les yeux fixés sur les yeux du Père. Celui-ci, après l'avoir aussi dévisagé, s'avança les mains tendues, l'attira sur son cœur, le tint embrassé :

— Mon cher Paul-Émile !

— François... François de la Gueltière ! Ah ! vous êtes donc entré dans les Ordres? J'ignorais ce que vous étiez devenu.

— Et moi, et qui que ce soit, savions-nous seulement que vous fussiez encore de ce monde? Nous savions même le contraire : tous vous croient mort depuis quinze ans ! J'ai dit plus d'une messe pour le repos de votre âme

— Vos prières, malgré l'erreur de leur destination, n'ont pas été perdues ; je me rends compte que j'ai été l'objet de grandes grâces. Mais aujourd'hui, par ma faute, je me vois dans une bien terrible situation.

— Nous en causerons tout à l'heure ; vous me raconterez votre histoire.

— Que devez-vous penser de moi, vivant sous un faux nom, jouissant d'une fortune qui n'est pas à moi?

— Je pense... que vous m'en donnerez l'explication. Mais pas ici ! ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur les fenêtres et la porte. On ne parle de telles choses qu'au plein air et dans un endroit découvert d'où l'on voit de loin qui peut venir.

— Soit ! après le déjeuner, je vous reconduirai en voiture à Avranches, et en route je vous ferai ma confession.

— Non plus ; vous me reconduirez à pied ! Nous serons bien mieux pour parler et écouter tout à notre aise. Deux lieues de marche n'ont pas de quoi faire peur à d'anciens compagnons de chasse. A présent, déjeunons, s'il vous plaît ! Vous avoir retrouvé, mon cher Paul-Émile, m'a, je crois, creusé l'appétit. Vous rappelez-vous nos repas, jadis, dans des auberges de campagne? L'omelette au lard de Brécey, un jour que nous avions poussé jusque-là, ayant chacun un lièvre, des ramiers et des perdreaux dans notre gibecière? Étions-

nous fatigués ! Mais je crois que nous ne fîmes jamais si bon repas.

Le Père n'avait pas achevé sa phrase qu'impétueusement, le capitaine ouvrait la porte et criait à la cuisinière :

— Sophie ! une omelette au lard et vite ! Nous sommes deux et nous avons faim.

Quand le vieux Bisson apprit que ce « quêteur » restait déjeuner et qu'il vit le capitaine et lui se promener dans le jardin et causer familièrement « comme s'ils se connaissaient, dit-il, depuis leur enfance, » il alla revêtir sa blouse neuve ; puis, il s'assit sur le banc devant la maison et bourra sa pipe. Dans son idée, un jour où l'on recevait était un jour de fête, et par conséquent un jour de congé pour lui ; sans doute, il n'en était pas de même pour la cuisinière, mais chacun son métier, n'est-ce pas? Immanquable sujet de discussion entre eux.

— Voyez-vous le mirliflore, le muscadin, qui s'est mis beau pour ne rien faire.

— Il faut bien, la Sophie, faire honneur au maître devant ce monsieur prêtre qui se dit supérieur.

— Avec cela que vous les aimez tant, les messieurs prêtres ! Vieux jacobin ! pendant la Révolution, vous étiez d'une société de sans-culottes.

— Pendant la Révolution, j'ai aidé plus d'un prêtre et d'un conscrit déserteur à se cacher, et vous apprendrez, la Sophie, que je n'ai jamais fait de mal à personne, non plus qu'à une mouche.

— On sait, père Bisson, que vous êtes un brave homme ; mais, braves ou non, ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas. Pour avoir droit à mon omelette au lard et à mon poulet sauté, vous allez me tirer deux *siaux* de l'eau du puits et me monter du cidre de la cave avec une bouteille du vieux vin. Allons, ouste !

— On y va, on y va.

En descendant l'escalier de la cave, il marmonnait : les jeunes (la cuisinière avait passé cinquante ans) ont perdu le respect : est-ce qu'on cause comme ça à un vieux de mon âge? Et qu'est-ce que c'est que ce prêtre mendiant? M. Charpedier va lui donner des cent et des cent qui seraient bien mieux dans ma poche ; mais après tout, ça le regarde et je mangerai du poulet.

Il remonta :

— Voilà le cidre et le vin. Êtes-vous à votre affaire?

— Et l'eau?

— Donnez-moi le temps, Sainte-Marie-Grognon !

— Mon omelette brûle... je sers. Allez dire à ces messieurs qu'ils viennent à table... tout de suite. Vous puiserez l'eau après.

Il les trouva devant l'écurie. Le capitaine avait fait sortir le cheval, et le vieil Aventin entendit qu'il était question de largeur de poitrail et de pieds long-jointés.

« Qu'est-ce qu'un curé, fût-il supérieur, peut bien connaître aux chevaux? », jugea-t-il ; puis, tout haut :

— Si ces messieurs ne veulent pas que l'omelette refroidisse, il faudrait se mettre à table.

Le Père ramassa sa soutane autour de ses mollets et sauta à pieds joints par-dessus du fumier qui lui barrait le chemin direct. Il avait un genre de gaieté qui n'est pas rare chez les prêtres et les religieuses, joie d'une conscience en règle, réaction contre la tristesse ou la gravité des spectacles et des devoirs où s'use le jour ; gaieté un peu grosse, enfantine, mais qu'affinait chez lui son éducation aristocratique.

— Rentrez vite ce cheval, monsieur ! Laisser refroidir une omelette, c'est pécher. Si vous ne me suivez, vous ne trouverez plus votre part ; je l'aurai mangée avec la mienne !

Devant les domestiques, ils se traitaient cérémonieusement.

— Buvez-vous du cidre, monsieur?

— Vous demandez cela à un Normand? La famille Brochefort était originaire du Cotentin où l'on prétend faire de meilleur cidre que dans le pays d'Auge.

— Celui-ci est augeron ; il vient d'Orbec.

— Le Clos-Varin ne vous donne-t-il pas de quoi faire vous-même votre cidre?

— Je compte bien qu'il m'en donnera largement l'an prochain ; mais je ne suis ici que depuis deux mois. D'ailleurs, le plant a été bien négligé ; il dépérit. Je me propose de le remettre en état.

Ils échangèrent ces propos insignifiants. L'érection de la chapelle leur fournit ensuite le sujet d'une conversation plus intéressante. Il fut question aussi du petit Hector Agérande ; le Père ne cacha point que ce fût un médiocre élève.

— Que ne ressemble-t-il davantage au jeune Anatole Turgeon ! Vous connaissez son père, je crois? Commerçant très estimable, homme religieux et droit. C'est lui qui, ce matin, eut la complaisance de me porter dans sa voiture. Il m'a dit que vous vous rencontriez au café du Dauphin et paraît naturellement très fier d'être en relations avec vous. C'est d'ailleurs le premier épicier du pays ; il mérite de faire fortune et de s'élever socialement ; il est veuf, et j'approuverais qu'il se remariât.

Le déjeuner ne fut pas long. Le Père de la Gueltière, bien qu'il eût menacé tout à l'heure d'engloutir à lui seul l'omelette tout

entière, mangeait peu et buvait sobrement ; et le capitaine était trop préoccupé des aveux, dont le moment allait venir, pour faire à la cuisine de Sophie l'honneur qu'elle méritait. La bonne femme fut surprise et mécontente quand elle vit revenir à la cuisine des plats encore si bien garnis ; mais Aventin s'en réjouissait, et il s'installa solidement à table, tout en regardant par la fenêtre le capitaine et le Père s'éloigner d'un bon pas, le bâton normand à la main.

XI

« Ne croyez pas, mon ami, commença le capitaine dès qu'ils eurent dépassé les premières maisons du village, que la douleur de découvrir en mon père le meurtrier du vôtre, si violente qu'elle fût, ait été l'unique motif de ma décision et de ma fuite. Cette révélation s'aggravait d'une autre, affreuse aussi et plus vaste : ma mère, la pauvre femme ! m'avait trompé sur le passé de mon père : Manlius Agérande n'avait jamais été qu'un méchant homme, un bourreau, et la maison où je vivais dans l'aisance était un bien volé, et le nom que je portais était un nom sanglant ! Je résolus de le rejeter pour toujours, de disparaître sans que l'on pût retrouver mes traces, de m'engager sous un faux nom et de rompre ainsi complètement avec un passé qui m'était un sujet d'horreur.

Je quittais la maison sans regrets. Si ma mère avait vécu, soyez sûr que je ne serais pas parti ! Mais ce n'était pas mon frère qui pouvait me retenir ; vous avez connu Décius ; vous savez que nous ne nous aimions guère, que je l'estimais peu. Mes préparatifs furent courts. Pour toute fortune, j'avais quatre louis. Je me gardai bien de prendre la diligence : on m'eût rejoint trop facilement. La voiture qui venait de Dol ne passait à Avranches qu'à huit heures du matin ; des gens m'auraient vu y monter ; on aurait su pour quelle destination j'avais payé ma place, et même je n'étais pas sûr d'en avoir une. Mieux valait partir dans la nuit, à pied : une étape d'une douzaine de lieues n'ayant rien d'excessif, je serais le soir à Vire ou à Domfront. Hésitant entre les deux, je me décidai pour Vire, parce qu'il y avait moins de chances, si l'on me poursuivait, que l'on dirigeât les recherches de ce côté.

Tout d'abord, j'avais l'intention de partir sans papiers, sans rien qui pût faire connaître mon identité, puisque j'entendais n'être plus Paul-Émile Agérande dès l'instant que j'aurais passé le seuil de la maison. Mais, c'eût été de l'imprudence : je risquais de me faire arrêter par les gendarmes comme vagabond. Puis, résolu à m'engager, si je savais qu'on pouvait le faire à partir de dix-huit ans sans l'auto-

risation de personne et sous un faux nom, j'ignorais dans quelles conditions au juste ; il me paraissait qu'en tout cas, on me demanderait d'établir que j'avais bien l'âge requis. Je mis donc dans un portefeuille un extrait de mon acte de naissance et mon image de première communion, et j'y joignis l'adresse : « M. Agérande, à l'Isle-en-Croix, département de la Manche. »

Je vous conte tous ces petits faits, à cause des conséquences qu'ils devaient avoir. Pour la même raison, j'ajoute un détail en apparence insignifiant : nous étions en été ; de mes deux manteaux, je choisis le plus léger, en drap gris, à petite pèlerine. En revanche, je chaussai ma meilleure paire de bottes.

La demie de trois heures sonna à l'église ; vainement j'avais essayé de dormir un peu. Le moment de partir était venu. Je m'agenouillai devant le crucifix, priant ma mère de me protéger et, si je faisais mal, de me pardonner. Je m'étais muni de pain, de café dans ma gourde de chasse, et j'avais à la main un bâton... tenez ! pareil à celui-ci. Je descendis sans bruit, et me voilà sur la route avant l'aube, marchant d'un pas rapide, la jambe alerte malgré ma nuit blanche et me sentant déjà le cœur plus léger.

Vais-je vous surprendre? ou au contraire direz-vous que vous me reconnaissez bien là? Je n'avais encore aucun plan ! Sans doute, mon but était précis : aller jusqu'à Paris et m'y engager dans la cavalerie ; sous quel nom? il serait temps d'y penser le moment venu. Je n'avais aucune idée raisonnable et pratique sur les moyens qui me permettraient de toucher le but, ou même de vivre le lendemain. Faut-il vous l'avouer? Peut-être par une réaction contre le coup atroce que m'avait porté la révélation de la veille, par un soulagement d'échapper à la gêne indéfinissable que j'éprouvais depuis quelque temps à vivre entre mon père et mon frère, sans doute aussi à cause de mes vingt ans et de mon caractère aventureux, j'étais tourné à la joie ; je me sentais vivre ! Je goûtais l'indépendance, le plaisir de voyager, d'affronter librement l'avenir.

La matinée fut belle et le soleil était encore léger lorsque, vers neuf heures, ayant passé Sourdeval et me voyant plus d'à moitié route, je m'assis sur un talus et pris mon frugal repas. C'est alors que je commençai à réfléchir : je serais à Vire dans quelques heures ; je n'y allais pas pour y rester ; je ne m'y arrêterais que pour me reposer entre deux étapes ; de ces étapes, quelle serait la seconde? De Vire où irais-je? et comment? à pied ou par une voiture publique? Ces questions dépendaient d'une autre : l'état de mes ressources et l'usage que j'en voulais faire. Exactement, je disposais de quatre-vingt-trois francs et douze sous. Je calculai : un louis dans ma poche

une fois soldat, je ne pouvais réserver moins ; un louis pour vivre deux jours à Paris, que je voulais voir avant de m'engager ; restaient quarante-trois francs, plus qu'il ne fallait pour payer ma place en diligence. Mais j'imaginai tout de suite autre chose : pourquoi ne continuerais-je pas de voyager à pied, au moins jusqu'aux approches de Paris? J'avais envie de voir du pays ; ma route serait par Argentan, Laigle, Verneuil et Dreux ; dans cette dernière ville, je prendrais, si je voulais, la voiture publique. En comptant les repos, c'était une affaire d'une semaine ; or, rien ne m'obligeait à devenir soldat un jour plus tôt ou plus tard ! L'ennui, c'est que quarante-trois francs pour vivre huit jours et payer ma place de Dreux à Paris, c'était tout de même bien peu. Je songeai alors à faire argent de mes vêtements et à troquer contre une veste et un pantalon d'ouvrier mon habit de drap bleu de roi, mon gilet de piqué et ma culotte de casimir, luxe désormais fort inutile.

Ce fut en effet mon premier soin en arrivant à Vire. Vire n'est pas une grande ville ; j'y cherchai vainement un fripier. De guerre lasse, j'entrai chez un petit marchand de « nouveautés », dans le faubourg de Saint-Clair. Quand il vit quel genre d'affaire je lui proposais, il commença par me dire qu'il n'achetait pas « l'occasion et le vieux », puis, après une discussion longue à ma patience, il consentit « pour me faire plaisir » à me donner une veste, un pantalon, une ceinture de laine bleue et une affreuse casquette verdâtre, le tout, marqué une vingtaine de francs, et me certifia, la main sur le cœur que sa femme et ses enfants tomberaient dans la misère, s'il y ajoutait plus de dix francs. Je finis par en obtenir vingt. Du moins, je gardais mes bottes et mon manteau gris ; et je sortis de là ayant fait peau neuve, un bien vilain neuf ! Mon vendeur se mit sur sa porte pour me suivre des yeux ; j'entrai dans une auberge quelconque, la plus proche ; j'y pris gîte et nourriture.

J'achevais à peine mon dîner qu'un gendarme parut sur le seuil et, venant droit à moi, me demanda mes papiers. Il les jugea suffisants, mais me fit subir un petit interrogatoire sur mon but et mon itinéraire. En apprenant que j'allais à Paris m'engager dans la cavalerie, il en éprouva pour moi une sympathie si vive qu'elle le fit s'asseoir à ma table ; je jugeai naturel de lui offrir une tasse de café. Sa sympathie devint alors de la reconnaissance : il me dit que j'avais été signalé à la gendarmerie comme suspect par le marchand de nouveautés ; et quand je lui eus conté mon marché avec lui, il affirma que ce marchand était un filou et que m'eût-il donné dix fois plus, sa femme et ses enfants ne seraient nullement tombés dans la misère. Il tenait ces propos justes, et bienveillants pour moi,

en regardant sa tasse vide avec une telle insistance que je ne pus me dispenser de la faire remplir une seconde fois.

— Je vois, me dit-il, que vous êtes un brave garçon ; je veux donc vous rendre service. Vous cherchez du travail en route, et puisque vous vous engagez dans la cavalerie, c'est que vous connaissez les chevaux. Eh bien, demain s'ouvre la foire de Guibray, à Falaise ; elle dure six jours, pendant lesquels on a besoin de garçons d'écurie supplémentaires dans les auberges. Vous y gagnerez facilement trois à cinq francs par jour, nourri et logé. Cela vous fait remonter un peu vers le nord, pas beaucoup ; vous redescendrez de là sur Argentan.

Et se tournant vers un roulier qui mangeait sa soupe à une table voisine :

— Maître Aubert, emmène-le donc à Guibray dans ta voiture, tu m'obligeras.

— Convenu ; mais je pars à matin, dès quatre heures.

A Guibray, après une journée bien remplie, un peu étourdissante pour mes forces, mais où j'eus la satisfaction de palper, pour la première fois de ma vie, un argent que j'avais gagné (quatre francs et cinq sous), je rencontrai cet Alexis Charpedier sous le nom de qui vous me voyez vivre aujourd'hui.

J'étais affalé, dans la cuisine, sur un banc devant mon assiette de soupe au lard et mon bol de cidre lorsqu'un jeune homme vint s'asseoir auprès de moi. Je l'avais remarqué dans la journée, s'employant comme moi aux équipages et voitures ; j'avais même dû lui donner un coup de main pour faire sortir un cheval qui n'était pas commode, et la manière dont il m'avait remercié, sa voix qui était douce, son costume, celui d'un ouvrier aisé ou d'un petit bourgeois, avaient éveillé ma curiosité et ma sympathie.

De qui vinrent les premières confidences, je n'ai pas besoin de vous le dire, à vous, mon cher François, qui jadis m'appeliez en riant Saint-Jean-Bouche d'or, et il est vrai que je suis bavard et sans méfiance. Dès le deuxième soir, Alexis et moi, nous nous étions conté réciproquement notre histoire et nos projets ; et il y avait entre nos deux aventures de telles analogies que nous en demeurâmes d'abord tout étonnés, ensuite étroitement liés, pour peu de jours, hélas !

Cet Alexis Charpedier — un autre que moi, un autre? le seul — le vrai ! — était à peu près de mon âge ; j'allais avoir vingt ans, il les avait depuis un mois ; ses cheveux étaient châtain clair, comme les miens le sont aujourd'hui ; vous m'avez connu blond. Nous étions de la même taille à un centimètre près ; mais il n'avait ni ma voix,

ni mes manières exubérantes. Sa condition était un peu inférieure à la mienne : fils d'un voiturier de Montivilliers, orphelin de bonne heure, il avait vécu au Havre auprès d'un oncle enrichi dans les affaires qui, en lui donnant assez chichement le vivre et le couvert, l'avait placé comme commis chez un marchand de toiles.

Voici où va vous paraître une curieuse ressemblance entre nos destinées, il est vrai, plutôt qu'entre nos personnes. Comme moi de chez mon père, il s'était enfui de chez son oncle, de qui il pouvait attendre une fortune, par horreur des idées et du passé de cet oncle, ancien terroriste qui avait été procureur-syndic dans la municipalité de Pont-Audemer ou dans celle de Pont-l'Évêque, je ne sais plus laquelle, et président de club et de sociétés révolutionnaires.

Ce qui avait mis le comble à la mésentente entre l'oncle et le neveu, c'est que celui-ci s'était épris d'une jeune fille noble et ruinée ; le père, qui, disait-on, avait jadis émigré, était comptable dans la maison de toiles où travaillait Alexis ; la mère et la fille faisaient à domicile des travaux de couture. Les jeunes gens s'aimaient et se fiancèrent, lui ayant dix-neuf ans, elle quinze : elle était blonde, très jolie, disait-il, fort pieuse et sentimentale ; il ne me fit jamais connaître son nom. Les parents ne virent pas cet engagement d'un œil favorable : le fils d'un petit voiturier, le neveu d'un jacobin franc-maçon au passé taché de sang !... Il leur restait encore trop de fierté de la race et du nom pour qu'une telle alliance leur sourît. Toutefois la perspective de la richesse pour leur fille les rendait hésitants ; mais lorsque l'oncle d'Alexis eut signifié qu'il le déshériterait s'il entrait dans cette famille « d'aristocrates va-nu-pieds », l'hésitation n'eut plus de raison d'être : la répugnance triompha, et ils retirèrent leur consentement. Les affaires des fiancés allaient donc fort mal des deux côtés. C'est alors que le jeune homme, à qui l'irréligion et la grossièreté de son oncle étaient devenues de plus en plus odieuses, se décida à partir et à tenter la fortune avec les seules ressources de son travail et de sa volonté. La jolie blonde lui jura de l'attendre et de lui demeurer fidèle au cours des années.

Un matin, donc, sans même un adieu, il prit le bateau pour Caen. Dans cette ville, il croyait se placer facilement comme commis de magasin ; mais il se vit rebuté, faute de références. Le soir du deuxième jour, il était assis, découragé, sur un banc au bord de l'Orne ; un régiment d'infanterie rentra, tambours et clairons en tête, à la caserne qui est sur le quai. Lui, machinalement, regardait les hommes s'engouffrer, sac au dos, fusil sur l'épaule, sous le porche sombre, en lignes régulières, lorsqu'il entendit à côté de lui un débardeur dire à un camarade :

— Tu vois, ce lieutenant, le grand maigre? Celui qui remet son sabre au fourreau? Eh bien, mon vieux, il n'y a que deux ans, il est parti d'ici simple soldat. Crois-tu qu'il a marché depuis?

Ces mots firent rêver Alexis. Il songea qu'il serait pris bientôt par la conscription. A supposer qu'il pût trouver une place de commis, d'ici là à coup sûr, il n'aurait ni le temps, ni le moyen de s'enrichir. Pourquoi ne pas devancer l'appel et ne pas tenter, plutôt qu'autre chose, la carrière des armes? Le danger ne l'effrayait pas, ni même la mort qui, dans la tristesse où il était plongé, lui apparaissait comme une délivrance, tout au moins comme une solution. Mais il n'avait pas mes goût militaires ; il recula donc de quelques jours sa décision et se réserva, avant d'y donner suite, de voir si, dans quelque autre ville que Caen, il ne découvrirait pas une situation d'employé. Il pensa à se diriger sur Alençon, en s'arrêtant à Falaise où se fait un grand commerce de bonneterie, genre d'affaires qu'il connaissait un peu. Le courrier de Caen à Falaise ne partant que vers la fin de la journée, il dut attendre vingt-quatre heures, et sa place payée, il s'aperçut que son mince budget s'écornait.

Ses tentatives à Falaise furent vaines ; quatre jours étaient passés depuis qu'il avait quitté le Havre ; de son mois d'appointements (cent vingt francs), il ne lui restait guère que la moitié. Il commença à s'inquiéter et à se décourager.

Ce fut l'hôtelier de Falaise qui lui donna la même idée qu'à moi le gendarme de Vire : « La foire de Guibray s'ouvre demain ; vous y trouveriez peut-être du travail pour ces six jours. » Et voilà comment nous nous sommes connus.

Je le convertis à ma manière de voyager, mieux encore, à ma résolution d'engagement militaire. Nous mîmes nos ressources en commun ; et, la foire terminée, nous partîmes à pied pour Argentan. Je vous fais grâce du détail de notre voyage jusqu'à Verneuil. Alexis avait renoncé à sa tentative pour trouver à Alençon une place de commis ; il envisageait même avec plaisir l'idée de passer deux jours à visiter Paris avant de prendre le sac et le fusil. Il s'engagerait dans l'infanterie ; car bien que fils d'un voiturier, il connaissait assez mal le maniement du cheval. C'est ainsi que, de passage à Échauffour, je trouvai pendant trois jours du travail chez un maréchal, tandis que lui se désolait de ne rien faire. Il est vrai que dans je ne sais quel gros bourg où nous étions arrivés au moment d'une fête, il fut embauché, pour la journée, comme garçon de salle dans un café. Mais, s'il avait moins d'adresse et d'apprentissage que moi, j'avais, en revanche, bien moins de résistance physique, et c'est ce qui n'apparut que trop lors de notre dernière étape, de Verneuil à Dreux.

Depuis Échauffour, je ne me sentais pas bien ; ce n'était pas tant le travail du ferrage, travail très dur, qui m'avait éprouvé, que l'atmosphère empuantie et brûlante de la forge. Pourtant, je fis assez bien, les deux jours suivants, les étapes relativement courtes de Laigle et de Verneuil ; mais dans cette dernière ville, je passai une nuit très agitée, une nuit de fièvre et d'insomnie, et, le lendemain, mon compagnon ne jugeait pas raisonnable que j'entreprisse en cet état de faire à pied le trajet fort long jusqu'à Dreux. Je m'y entêtai cependant ; il céda ; d'ailleurs, il y était déjà habitué. Vous souriez? je sais bien que je suis volontaire et que je n'ai pas toujours appliqué ma volonté comme il le fallait ; exemple, cette fois-là. C'était absurde ! Dès les premiers pas, je me traînais ; à une lieue de Verneuil, un cultivateur voulut bien nous prendre dans sa carriole ; mais il n'allait pas au-delà de Saint-Lubin ; deux lieues encore à la suite... N'importe, j'entendais être à Dreux, le soir, et le lendemain à Paris. Alexis voulait que nous nous arrêtions ; je me fâchais ! Il est probable que sous l'empire de la fièvre, je commençais à déraisonner. Je fus pris d'un grand frisson ; pourtant, il faisait chaud ; la nuit n'était pas encore venue, et je grelottais ! Alexis changea de manteau avec moi ; le mien, comme je vous l'ai dit, était léger ; le sien, beaucoup plus épais. Je continuai d'avancer, pendu à son bras ; je me plaignais et bavardais.

Enfin parurent les premières maisons de Dreux. Ici, mes souvenirs se brouillent déjà : je ne me rappelle plus qu'un petit nombre de choses ; celles que je vois, il est vrai, c'est avec une grande lucidité. Une auberge de faubourg ; on entre par la cuisine ; un petit escalier raide, un palier, une autre rampe. Bon ! je suis dans un lit, dans une petite chambre, avec des rideaux rouges à la fenêtre, une chandelle. Je regarde une grosse femme qui hoche la tête ; j'entends qu'on parle de pharmacien. Je vois Alexis qui suspend mon manteau gris à une patère ; puis, en simple veste, il disparaît par l'étroite porte... A partir de là, plus rien ! »

Le Père, à ce moment, mit la main sur le bras du capitaine :

— Asseyons-nous sous ces arbres ; je vais lire mon bréviaire ; vous fumerez votre pipe.

Après un court repos, ils se remirent en route :

— Je vois, dit le Père, que nous touchons au drame et à l'explication. Continuez ; je suis plus que jamais tout oreilles.

Frédéric Plessis.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE RÉGIME DES PACTES

La manie des conférences, atténuée par le passage au pouvoir de M. Poincaré première manière, reprend de plus belle avec le régime issu des élections cartellistes. On ne peut se défendre d'un sentiment de pitié, de pitié douloureuse et compatissante, — car Dieu sait ce qu'il y a de savoir-faire, d'intelligence, d'éloquence et quoi? de bonne foi, derrière toutes ces mascarades, — en face des pourparlers confus et compacts, en renouvellement perpétuel, qui se tiennent dans les grandes salles, les antichambres et jusque dans les cuisines de la *Société des Nations*. Il y a là des popotes pour tous les goûts, pour toutes les bourses. C'est la grande foire aux idées diplomatiques et sociales.

Je défie qu'on y trouve une idée nette, et encore plus une idée stable. Genève reçoit les contre-coups de quatre ou cinq parlementarismes. Le prochain avènement de l'Allemagne, promue au titre de berger, ne sera pas fait pour y accroître le sentiment de la quiétude. En présence des jubilations actuelles autour du pacte, rappelons-nous les jubilations passées autour du protocole. Elles datent d'un an. Le protocole apparaît plus vieux que le traité de Versailles. Quelle figure feront les pactes dans douze mois?

La voix du bon sens n'est sans doute pas assez haute, car on s'enfonce de plus en plus dans un maquis de « réciprocités », — encore un terme convenu, — douteuses et de garanties si faibles, que l'hypothèse, — pourtant inévitable, — de la combinaison du pacte

rhénan avec des hostilités surgies sur un autre point de la périphérie germanique, a été d'emblée reconnue comme si scabreuse que l'on s'est écrié : « Contentons-nous de mettre sur pied notre petit pacte occidental. » Il y aura donc ainsi, sur toute l'étendue de cette énorme surface douloureuse, malade, gangrenée, qu'est le *Reich*, de modestes paquets de pansements individuels, disposés au petit bonheur, sans aucun souci de la maladie à traiter. Autant vouloir soigner un diabétique sans s'occuper de son diabète.

Bien entendu, derrière ces faux-semblants, dont la ramure prodigieuse obscurcit l'atmosphère politique, progresse tout un ensemble de *realia*, comme on dit outre-Rhin, dont la signification n'a rien de très particulièrement flatteur pour nous : « Aujourd'hui, s'écrie la *Tægliche Rundschau*, grâce à la politique de notre gouvernement, le changement de situation est tel qu'il ne peut plus être question d'un plan de garantie conçu unilatéralement dans l'intérêt français et imposé à l'Allemagne. *La France est obligée* d'admettre la réciprocité des garanties et de traiter avec l'Allemagne sur un pied d'égalité. Autre changement : l'Allemagne n'est plus obligée, comme c'était le cas pour les ministères précédents, de frapper humblement à la porte de l'Entente, pour recevoir une réponse humiliante ou s'entendre imposer un arrêt. Ce sont les ministres des puissances alliées qui invitent les ministres allemands à s'asseoir à côté d'eux... Il n'y a pas lieu de craindre que nous puissions être surpris ou entortillés. »

Aussi l'Allemagne chante victoire. Dans un autre passage du même article, le confident de M. Stresemann reconnaît que le *Reich* parvient au but recherché par lui, lorsque fut agitée, à la fin de l'année dernière, l'idée même de pacte rhénan : « Il n'était pas difficile de prévoir que l'offre allemande, si elle rencontrait quelque succès, aboutirait à une conférence. »

Tout l'effort allemand, une fois qu'il sera dûment inséré dans la séquence protocole-pacte, consistera dans l'évocation d'une autre conférence, celle-là sur le désarmement. Avec une candeur parfaite, un grand journaliste d'outre-Rhin le reconnaissait l'autre jour : « Nous ne craignons plus qu'une chose, avouait-il, l'armée française. » L'Angleterre, c'est en vain qu'elle nous promet son appui contre une attaque de nos voisins. Elle ne pourrait même pas effectuer sérieusement le blocus des côtes françaises sur la Manche et sur l'Atlantique. Ce serait déjà bien beau si elle réussissait à couper la France de ses colonies africaines. Pendant ce temps-là, nous serions envahis jusqu'à l'Elbe. Nous n'avons pas de tanks, pas assez d'artillerie lourde pour pouvoir nous y opposer. L'Angleterre, qui fait sonner si haut son appui militaire, a rétrogradé vers son type préféré

d'armée coloniale. Il lui faudrait des mois, comme en 1914, avant de prendre une part utile à l'action. Je le répète. Nous n'avons plus qu'un obstacle à renverser : l'armée française. C'est une bonne conférence sur le désarmement qui nous procurera cette victoire. (*Berliner Tageblatt* du 4 septembre.)

Ces choses-là s'impriment. Ces choses-là se lisent. Ces choses-là sont comme si elles n'étaient point. Suspendus dans la région des mots sonores, nos représentants se bercent de cadences et d'illusions. Leur marche au protocole, par l'intermédiaire du régime des pactes, est une marche automatique au désarmement. Supposez une diffusion générale des pactes de sécurité, et, à défaut de protocole en règle, leur coagulation dans une espèce de charte, suivant le procédé mis en avant par M. Quinonès de Léon. Où trouverons-nous des arguments pour légitimer le maintien de notre armée? La guerre du Rif ne sera pas éternelle, au moins dans sa phase actuelle. Les Druses eux-mêmes finiront, par revenir, le général Gamelin aidant, à leur trantran. L'Allemagne? Liée par les pactes, toute une succession de pactes, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, comme Gulliver à Lilliput, avant son réveil. Alors, à quoi bon conserver une force armée aussi coûteuse? Il ne manquera pas de députés, de journalistes pour chanter à nos électeurs cet air-là.

On ne voit pas comment nous pourrons échapper à la débâcle de notre puissance militaire, à moins d'un miracle. On dit que les idées mènent le monde. C'est vrai, surtout si l'on ajoute qu'elles le mènent souvent à la boucherie. L'idée de pactes, avec sa généralisation possible, probable, voulue par le gouvernement français, conduit tout droit à l'égorgement de la France. Depuis Versailles, nous suivons une route fatale. Les deux plateaux de la balance, l'allemand et le français, après avoir été le premier en bas et l'autre en haut, se trouvent actuellement en équilibre. Encore une année de gouvernement cartelliste ou pseudo-cartelliste et l'Allemagne nous dominera de toute sa force rancunière et famélique.

L'occasion de nous braver lui sera vraisemblablement fournie par nos réclamations financières. Déjà elle chante misère avec son mark-or, si rare, si chétif que chaque Allemand ne dispose que de 83 marks pour tout potage, c'est-à-dire en fait, 30 ou 40, une fois réservée la part des ploutocrates. Déjà elle note avec satisfaction la prudence du budget anglais, qui n'évalue qu'à 50 pour 100 les rentrées dues au plan Dawes. Quel précédent! Comme il sera aisé de faire entendre raison à la France! Ne prévoit-on pas un déficit formel de 400 millions de marks-or dans le budget en cours, deux milliards de francs-papier?

L'Allemagne prépare, sur un autre plan, la réédition de sa faillite monétaire. Rien n'est sincère dans ses finances, ni l'impécuniosité de ses chemins de fer, à qui l'on ne demande qu'un effort se chiffrant par le quart de leurs bénéfices d'avant-guerre, ni les balances de son budget, qui enfouit ses bonis, à peine naissants, dans les ténébreuses oubliettes de budgets locaux, sous forme de ristournes, dont le principe nous échappe la plupart du temps, ni dans son administration, qui continue à être le réceptacle de toutes les infortunes du Reich. A l'heure actuelle, les pensions coûtent plus cher que l'armée et la marine de 1914!

Si quelque chose est donc parfaitement incompréhensible, c'est l'optimisme officiel à la veille de la conférence. Les fabricants de cautères se réunissent dans la même salle que les fabricants de jambes de bois et s'écrient qu'ils ont sauvé le monde. Voilà le premier acte de la conférence. Le dernier sera plus pompeux encore. On portera jambes et cautères en procession, en proclamant que la guerre est morte.

La présence de l'Italie fasciste mettra-t-elle un peu d'ordre dans cette farce chaotique? Il n'y faut guère compter. Pour des raisons médiocres d'expansion démographique et industrielle fort incertaine, M. Mussolini s'est toujours refusé à prendre parti contre les Soviets. C'est la grosse erreur de ce réaliste, pris, sans le savoir, à son piège. Peut-être, sur le terrain des dettes interalliées, pourrait-il contribuer à une ligue de débiteurs, dont l'effet pourrait être notable. Ce sont là, en tout cas, des à-côtés. Depuis la retraite de M. Orlando, et malgré les conciliabules de Gênes, l'Italie fait bande à part. C'est son droit. C'est probablement son avantage. Il y a trois ans, la France a nettement repoussé les avances du dictateur. Il s'est retourné vers la Russie, vers l'Espagne. Aujourd'hui la coopération franco-espagnole, l'absence d'une garantie pour la région du Brenner l'inquiètent assez pour qu'il se dérange en personne et vienne voir ce qui se passe sans s'engager à rien.

Je doute qu'il trouve le spectacle bien beau, même s'il y joue un rôle.

René Johannet.

LES LETTRES

UN ROMAN ANGLAIS A SUCCÈS
« THE GREEN HAT » DE M. MICHAEL ARLEN

Le nouveau roman de M. Michael Arlen a, dit-on, scandalisé Londres. Néanmoins le livre, c'est évident, plut, car son succès fut vif. Nos voisins ne se scandaliseraient-ils que pour la forme? On le dirait ; toutefois, ce qui est fort agréable à noter pour des Français, les défauts que les étrangers reprochent d'habitude à nos romans : légèreté, voire inconvenance, existent au centuple dans *The green hat.*

Je sais bien qu'on a comparé le roman de M. Michael Arlen à *La garçonne*, comparaison inexacte, l'ouvrage anglais étant parfois si romanesque qu'il exclut, malgré les efforts de l'auteur, toute idée de cynisme. Ceci dit, voici un dialogue de début destiné à mettre en appétit le lecteur. Une jeune dame dit à un jeune homme qu'elle ne connaît point :

« — Je réunis en moi tous les désirs, les défaites, la mort des hommes...

— Quoi ! lui répond-il (avec flegme), vous m'étonnez !

— C'est ainsi, et ma responsabilité est grande. Hélas ! Il y a un véritable sort sur moi, je n'y peux rien... »

Le roman d'ailleurs est assez divertissant, d'un modernisme voulu dans le dialogue et l'influence de M. Paul Morand pourrait bien ne pas y être étrangère ; les mots sont vifs, souvent comiques ; malheureusement le livre se termine comme *Julia de Trécœur* de M. Octave Feuillet, et c'est bien fâcheux.

J'ai parlé de M. Paul Morand, il devra à son très grand succès de faire école, on l'imitera ici, on l'imitera à l'étranger — que dis-je? on le voit, on l'imite déjà — mal — et ses disciples ne possèdent ni sa drôlerie cocasse ni son esprit ; leurs images n'ont pas la violence éclatante et terrible des siennes, ils ressemblent, ces disciples, à des gens qui voudraient passionnément faire de la gravure à l'eau-forte et qui ne réussiraient que des croquis à la mine de plomb. Quant à *The green hat*, on ne voit pas bien ce que les Anglais peuvent reprocher aux mœurs de notre pays (mœurs sur lesquelles ils se trompent d'ailleurs, étendant à toute la nation le déséquilibre d'une poignée d'internationalistes et de snobs mal portants) et à notre littérature quand on lit le tableau que fait M. Michael Arlen de la société anglaise contemporaine. On y voit un jeune homme perpétuellement ivre mort, qui ne sort de cette ivresse que pour se faire cueillir par la police à Hyde Park tenant aux femmes des « propos scandaleux ! » La sœur de cet intéressant individu — qui ne l'a d'ailleurs pas vu depuis dix ans, étant fort occupée ici, là, et autre part à d'autres divertissements que l'on devine bien — sa sœur, dis-je, lui rendant visite un soir, frappe chez le voisin pour lui demander un renseignement. Le frère, endormi dans une tasse de whisky, se réveille, l'envoie au diable, et se rendort ; alors, pour s'occuper peut-être, ou pour rien, elle entre chez le jeune voisin. Elle est charmante et se nomme Iris.

Elle commence par parler de Gérald Marche, son frère, et puis d'autres choses ; bref, de fil en aiguille, il la retrouve à l'aube, endormie sur son oreiller. C'est une agréable nature que celle d'Iris, primesautière comme l'on voit, pas farouche, et pleine de grâces ; mais on comprend assez bien, après cela, que ces qualités attrayantes lui aient causé, au cours de sa vie, quelques ennuis. M. Michael Arlen qui aime Iris, comme tout le monde (elle est si jolie, si drôle, si sensible), déclare que personne ne peut en vouloir à cette dame, car elle n'est responsable de rien, tous ses malheurs venant de son tempérament : comme c'est commode ! Cette visite qui tombe du toit dans la garçonnière de Shepherd'smarket (Mayfair) sert de préface au roman qui suit. Iris fait au jeune voisin beaucoup de confidences cette nuit-là concernant son enfance et sa jeunesse, d'une façon elliptique il est vrai. L'autre, voyant qu'ils ont des relations communes, qu'elle a été élevée avec le capitaine Harpenden — Napier — qu'elle appelle Hilary Townshend *a dear*, et qu'elle a dîné le soir même avec sir Maurice — K. C. B. — C. M. G. — D. S. O. — commence à comprendre qu'il a affaire à une dame de la « Société », mais il éprouve encore quelque embarras, car sur la vie actuelle de cette visiteuse il ne sait

rien, il a peur de faire des erreurs fâcheuses, il sait qu'elle se nomme Mrs Storm : c'est tout. Après un court silence, il lui dit : — « J'essayais de m'imaginer votre mari. » — Et elle : — « Deux ; ils sont morts. »

Alors il se souvient que le capitaine Storm a été assassiné par les Sinn Feiners — mort tragique qu'il a cherchée pourquoi ? — Et le premier mari? Il s'est jeté par la fenêtre à Deauville le soir de ses noces. Vous pensez que nous n'apprenons cela qu'après. C'est une femme fatale vraiment cette Iris avec son petit feutre vert enfoncé sur les cheveux...

La conversation après ces quelques lumières va son train, heurtée et drôle : tous les sujets, l'Égypte, les satiristes, le génie, le mariage des hommes de lettres, le talent de M. Paul Morand, et les abréviations.

Écoutez-la parler des Juifs: « Ils sont charmants, je veux dire les Juifs riches et de préférence les gras, qui brillent. Ils comprennent le luxe et l'élégance..., l'élégance est un enchantement que goûte la chair. Aujourd'hui les Juifs seuls avec les Américains ont une idée de cet enchantement-là : les fourrures, les bijoux, les grandes pièces, les « terraces », les beaux bibelots, les soies de la Chine, la myrrhe, les automobiles. Les Juifs ont tous les enchantements des désenchantés. Le luxe et l'aise, la splendeur et l'espace... ils sont le dernier rempart de la chevalerie. Vous me direz peut-être que l'indulgente admiration des Américains pour leurs femmes touche aux limites du gâtisme. Je vous répondrai qu'ils combattent véritablement pour elles, ils ne se contentent pas de parler et de jouir. Ils combattent avec de l'argent, ils osent de terribles duels, se précipitent au rendez-vous et tirent un chèque aussi galamment que d'autres tirent leur épée. » Vient le jour, et voici, en quittant son compagnon de quelques heures, les déclarations que lui fait Iris : « Je suis née avec une âme pure dans un corps corrompu... Je ne suis pas la femme que vous croyez, je ne compterai pas parmi les femmes de votre vie, je suis la plus basse de toutes, celle qui se dégrade volontairement et qui se méprise de le faire. » Ces paroles venant après l'épisode de la nuit tendraient à faire croire à une grande dépravation. En vérité, cette dépravation, nous l'apprenons ensuite, est née d'un amour de jeunesse contrarié : cela nous paraît à la fois comique et touchant. Iris et Napier Harpenden se sont aimés jadis. Iris étant pauvre et au surplus mal élevée, fut repoussée par le père de Napier ; la jeune fille eut après cela deux maris qui tous deux l'aimèrent passionnément et se tuèrent tous deux.

Il n'en faut pas davantage pour faire du tort à une jeune dame (*ainsi va le monde*). Cependant Iris n'est pas coupable, elle n'a pas

même trompé ses maris ; depuis son veuvage elle a eu des aventures? (à vrai dire, elle ne les a guère choisies, mais subies). Enfin cette fameuse dépravation se réduit à peu de chose, et ne fait de tort qu'à elle-même ; il paraît qu'elle lui fait du tort dans les milieux aristocratiques, ce qui est vraiment inattendu et assez comique.

Quant à Napier, il a épousé Venice, *a darling*, la fille d'un homme qui possède la moitié des journaux de Grande-Bretagne, une sorte de Northcliffe ; elle est jolie, rousse et « la reine de dix mille taches de rousseur ». Or, entre ces trois personnages ultra-modernes, nous assistons à des scènes telles que l'on en rencontre dans les romans de George Sand ou de M. d'Arlincourt.

La passion de l'amour les anime tous trois et aussi celle du sacrifice. Musset appelait Pagello son « frère » en lui recommandant le bonheur de George ; Venice, la femme de Napier, s'incline devant les amours de son mari et d'Iris, s'efface et les bénit : « La vie nous a séparés, c'est donc moi qui vais vous réunir », et elle embrasse Iris. Le départ du couple nouveau est discuté en famille, les gêneurs qui faiblement opposent quelques critiques sont couverts de mépris par l'assemblée, néanmoins au dernier moment Iris se ravise et se sacrifie avec son Hispano qu'elle jette à toute vitesse sur un arbre.

On se souviendra de la fin de *Jacques* et aussi du dénouement de *Julia de Trécœur*, le roman le plus romanesque d'Octave Feuillet. C'est une fin romantique avec sujet de pendule second Empire, l'amazone, le cheval cabré au-dessus de l'abîme. — « La mort comme la chute avait été silencieuse. » Ici, c'est une Hispano, le mélodrame n'est pas neuf et serait inadmissible si l'on ne nous avait pas prévenus qu'Iris, petite bonne femme au feutre vert qui aimait tant à se divertir, possédait une âme pure et une réputation injustement acquise.

Il y a dans *The green hat* quelques croquis de Paris assez réussis. Il est entendu que c'est un Paris cosmopolite qui commence au *Ritz* et se termine à l'*Astoria :* il est donc artificiel. Par-ci, par-là quelques pointes pour nous.

« Et toujours la grande colonne qui porte Napoléon s'élève vers les nuages, mais personne ne s'en soucie. Ils ne se soucient que des quarante-huit automobiles et du coach à six chevaux qui s'étalent en deux files au pied de la colonne jusqu'à l'entrée du *Ritz*. Les boutiques sont chargées de diamants aussi larges que des œillets, et d'œillets aussi coûteux que les diamants. Les commerçants sont polis, courtois, ne s'inquiètent pas le moins du monde de ce que vous dépensez. Les Américains achètent, les Anglais regardent acheter les Américains, quelques Français sont arrêtés aux points stratégiques où ils peuvent le mieux se montrer grossiers pour les Améri-

cains et les Anglais. Alors les Anglais et les Américains leur donnent des pourboires... les femmes ne portent pas de corset, et insistent pour que leurs hommes soient rasés deux fois par jour. » — C'est ainsi que M. Michael Arlen voit la rue de la Paix : avec quelque dédain et (j'imagine) beaucoup de plaisir.

Mais où le romancier a-t-il vu une clinique parisienne meublée de lits à colonnes, le tout en chêne sculpté? elles doivent être rares ! Il ferait beau demander aux docteurs de Martel et Ockenczik de soigner une maladie infectieuse dans un pareil lit ! Ce romancier parle aussi des odieux chirurgiens français qui ont des « yeux cyniques et des barbes pourpres ». Ces plaisanteries nous rappellent vraiment trop la vision autrichienne du soldat de France pendant la guerre, représenté dans les journaux ennemis avec la culotte rouge et la « mouche » des combattants de Marengo. Malgré ces médiocres critiques venimeuses, Paris exercera toujours sur les Anglo-Saxons un très vif attrait. Pour les Américains et les Anglais Paris est le *gai Paris*, ville claire et *ouverte la nuit*, loin des brouillards de Jermyn street et de l'ennuyeuse Fifth avenue sèche. Ils y trouvent un raffinement qui va de la toilette féminine aux manifestations d'art les plus délicates et les plus parfaites. Leur patrie, dont ils parlent constamment chez nous pour la préférer à la France, est pour eux la femme légitime et confortable à qui l'on préfère la maîtresse plus libre et plus riante.

L'Angleterre — ne parlons pas de l'Amérique — est pourtant une des contrées les plus séduisantes qui soient, celle qui a le mieux gardé en Europe le caractère archaïque de ses institutions ; rien n'est plus sauvage et plus beau que le pays de Galles, rien n'est plus délicieux que le coucher du soleil derrière les ruines roses de Furness Abbey. Mais les Anglais trouvent sans doute chez nous l'attrait que donne à toutes choses le mouvement et la vie : ils ne peuvent l'oublier quand ils l'ont goûté une fois.

Dernièrement encore, une compatriote de Burns et de Monrose, fort lettrée, et connaissant bien la France, m'écrivait en parlant de l'exposition des Arts décoratifs ces paroles bien flatteuses :

— Il est certain que vous avez réalisé là une perfection d'art, de lumière, de grâce, comme seule la France peut le faire et comme nous-mêmes, avec tous nos efforts et notre argent, n'en avons *aucune idée.*

Marie-Louise Pailleron.

L'HISTOIRE

COMME DISAIT M. DE TOCQUEVILLE

Il n'est pas bon pour les morts d'être appelés monsieur. Cette marque de politesse est appréciable quand on est vivant. Quand on est mort, elle marque une nuance péjorative. On ne donne jamais du monsieur à un grand homme tout court. On ne dit pas M. de Lamartine, M. Veuillot, M. Barrès. On dit M. Thiers ; on dit M. de Tocqueville.

En vérité, celui-ci était surtout connu jusqu'à ce jour à cause du *Monde où l'on s'ennuie*. La sous-préfète, qui veut paraître sérieuse, profère une banalité à laquelle elle confère du poids en ajoutant : *Comme disait M. de Tocqueville*. M. de Tocqueville n'a jamais dit rien de pareil. Mais connaître les ouvrages de cet homme grave est une marque de gravité, surtout chez une sous-préfète.

Comme disait M. de Tocqueville est le titre que M. Antoine Redier vient de donner au livre où il étudie l'auteur de la *Démocratie en Amérique*, et il faut dire tout de suite que ce titre n'est pas très bon. Il est beaucoup trop modeste pour une étude sérieuse. M. Redier l'a choisi pour marquer sa volonté de ne pas peser, au moment où il se lançait dans cette matière réputée ingrate. Mais son étude, son dessein étaient sérieux. Vingt ans il a creusé son sujet, pris des notes, réfléchi, fouillé et découvert des brassées de documents inédits. Il a un peu diminué son ouvrage en lui donnant une apparence de légèreté. On eut préféré qu'il courût bravement le risque.

On ne lui fait cette mince querelle que parce qu'elle permet d'exposer son dessein : il s'est mis un jour en tête de connaître Tocqueville. Pour quelle raison, probablement parce qu'ils sont Normands tous les deux, *Arcades ambo*. Il a découvert avec surprise que M. de Tocqueville n'était point ce qu'un vain peuple pense.

Ce gentilhomme normand naquit en 1805, d'une famille noble, mais peu fortunée. Sauvé de justesse par Thermidor des prisons de la Terreur, son père devint préfet sous la Restauration. Allié aux Damas, bien en cour, on lui donna en 1826 la préfecture de Versailles et l'on nomma son fils Alexis juge au tribunal de cette ville.

Après la révolution de Juillet, le jeune juge prêta serment sans enthousiasme à la branche cadette et alla faire un voyage semi-officiel en Amérique. Il crut découvrir par là la démocratie, où il vit un fait providentiel et dont il revint, dit-il, terrifié. Il consigna ses observations dans un livre fameux, *la Démocratie en Amérique*, qui le sacra aussitôt écrivain et prophète. Il devint député et siégea parmi l'opposition libérale, sans vouloir s'allier jamais avec Thiers, qu'il exécrait. Il fit un médiocre politique et un mince orateur. Après 1848, il devint républicain et ministre, sous le prince-président Louis Napoléon. Quand celui-ci eut étranglé sans façon « la liberté », Alexis de Tocqueville redevint un opposant grincheux et désœuvré. Il médita un grand ouvrage, à peu près sur le plan des *Origines de la France contemporaine*. Il n'eut loisir que d'écrire le premier volume, *l'Ancien Régime et la Révolution*. Il mourut en 1859, à cinquante-quatre ans. Il avait épousé une Anglaise, qui avait neuf ans de plus que lui, qui n'était ni belle ni riche et qui lui inspira une passion déréglée pour tout ce qui venait d'Angleterre. Elle ne lui donna pas d'enfant ; mais elle avait une âme honnête et religieuse, il l'adora, et elle le rendit parfaitement heureux.

En dépit du plaisir qu'on prend à lire le livre de M. Redier, il faut convenir qu'on éprouve pour son héros une parfaite antipathie. Rien ne semble aux hommes de notre temps plus insensé que les hommes de ce temps-là. M. de Tocqueville nous fait l'effet d'une des plus étonnantes coquecigrues qu'on puisse rencontrer sur la planète.

M. Redier dépense beaucoup de soin et d'intelligence à nous convaincre que son phénomène n'était pas un libéral ordinaire. Il est vrai. M. Redier dit fort justement que le libéral ordinaire est celui qui, en politique, professe le libre examen, l'individualisme, et tient que chaque opinion a la même valeur. Tocqueville disait de lui-même qu'il était un libéral d'une espèce nouvelle et M. Redier montre que le culte de la liberté était chez lui une forme de la dignité. Il semble que si l'on voulait à tout prix faire honneur à Tocqueville de ce sentiment majeur, le mieux serait de dire qu'en opposition avec le libéral, il a été un homme libre.

Il tenait au droit de ne pas ployer devant les pouvoirs injustes. Mais c'était pour le soumettre plus sûrement aux lois morales. A la loi chrétienne, à Dieu, écrit et répète M. Redier. Seulement, par une de ces contradictions dont Tocqueville est pavé, il n'était pas croyant.

Il était aristocrate non seulement de naissance, mais de tempérament, et il a été le prophète de la démocratie. M. Redier a retrouvé une note confidentielle où Tocqueville écrit : *J'ai pour les institu-*

tions démocratiques un goût de tête, mais je suis aristocratique par l'instinct, c'est-à-dire que je méprise et crains la foule. J'aime avec passion la liberté, la légalité, le respect des droits, mais non la démocratie. Cependant, il s'en est constitué le prophète et le champion.

Il porte sur les Américains des remarques d'une clairvoyance remarquable par leur profondeur et leur rapidité. Et cependant, dans son ouvrage sur l'Amérique, il tire des conclusions qui vont juste à l'opposé de celles où ses observations eussent dû le conduire.

Écrivain, il est tout de même une contradiction ambulante. Il est à l'ordinaire guindé, solennel, orné et, tout compte fait, ennuyeux. La préface de *la Démocratie en Amérique* est illisible, *l'Ancien Régime et la Révolution* n'est pas un ouvrage pour lire dans le train. Et à tout instant, parmi le ronron du style noble, éclate une étonnante formule, énergique, concise, enlevée dans un tour de grand écrivain.

C'est ainsi qu'il juge en traits de feu le pouvoir de la majorité dans la démocratie américaine :

En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée.

Les monarchies absolues avaient déshonoré le despotisme : prenons garde que les Républiques démocratiques ne le réhabilitent.

Ce pouvoir irrésistible (de la démocratie) *est un fait continu et son bon emploi n'est qu'un accident.*

Et M. Redier remarque que son homme n'est jamais si bon écrivain que lorsqu'il dénonce un vice de sa chère démocratie.

Dans *l'Ancien Régime et la Révolution*, Tocqueville fait en somme le procès de la Révolution de telle manière que M. Redier peut écrire : *Son livre est contre elle une des armes les plus redoutables dont puissent user ceux qui ne l'aiment pas.* Ce livre finit par des pages remarquables, où Tocqueville développe cette idée si juste et si importante que les révolutions ne viennent jamais après les périodes de misères, mais au contraire après les périodes de prospérité. Toute l'histoire atteste la vérité et la profondeur de cette vue.

Au résumé, ce gentilhomme au cœur noble et à l'esprit tourneboulé fut une victime de son temps. Deux siècles plus tôt, il eût occupé une place honorable dans le cortège des moralistes. Son historien lui-même a la tête bien trop solide pour ne pas voir que le plus grand tort de Tocqueville est d'être né au stupide dix-neuvième siècle.

N'importe : le livre vaut d'être lu ; d'abord parce qu'il rectifie fort opportunément les erreurs courantes sur Tocqueville ; et puis parce qu'on mesure le gain de la raison française entre Tocqueville et M. Redier.

Lucien Dubech.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ANDRÉ HESSE

Ce ministre des Colonies fut d'abord avocat, puisque c'est une profession qui mène à tout, et dans laquelle, avec de l'assurance et du talent, on a chance de parvenir. Or, non seulement André Hesse a de l'esprit de suite, mais il a du talent, de l'éloquence et de l'esprit. Il fut le secrétaire du bâtonnier Henri-Robert. Mais ce n'est pas au Palais qu'il avait décidé de rechercher la gloire et de dompter la fortune. Il fut longtemps à la recherche d'une circonscription, et finit par la trouver, non sans mal. Après des explorations infructueuses à Paris et à Creil, il jeta son dévolu sur La Rochelle. Ce choix résultait d'une excellente information. Il y avait alors à La Rochelle une situation très complexe. Le député avait été longtemps un membre de cette aristocratie protestante, doctrinaire et distante, qui est puissante dans le milieu d'affaires. Il appartenait à la maison des Delmas. A La Rochelle, le parti républicain, victorieux des troupes conservatrices, avait été profondément divisé par le boulangisme. Un politicien influent de la ville, qui est aujourd'hui M. le sénateur Perrau, avait précisément un passé boulangiste qui faisait de lui l'adversaire implacable des Delmas. Appuyé solidement sur la loge, sur les éléments démagogiques du port, et sur tous les adversaires de l'oligarchie protestante, il cherchait contre Delmas un homme, et il apportait à cet homme, on le voit, une dot politique déjà considérable.

Il ne faudrait pas croire qu'il eût trouvé André Hesse du premier coup : en 1893, André Hesse n'était pas unique. Perraud avait trouvé

à Paris un député du nom de Charruyer, qui portait un nom rochelais, mais qui mourut après trois législatures. Force fut de recommencer. En 1906, *un candidat local passa, qui n'était pas celui de Perraud. Perraud se remit à chercher un homme et, cette fois, il trouva André Hesse. André Hesse vint et se présenta. L'entreprise était malaisée. Une candidature exotique est toujours difficile. A la vérité, Perraud, qui est de la Corrèze, si ce n'est de l'Auvergne, ne pouvait avoir un patriotisme local bien profondément chevillé dans l'âme. Il ne tenait par aucune fibre à la vieille ville d'Aufredi et de Jean Guiton : peu lui importait d'en livrer les clefs.*

Sur place, André Hesse s'installa, acheta une villa, s'afficha Rochelais. En dehors des amis de Perraud et de la loge, il acquit des concours puissants, d'ailleurs généralement étrangers à la vieille société rochelaise. Il fut élu, puis réélu en 1914. *Alors commença pour lui un pénible et sérieux travail : faire une double carrière, rochelaise et parlementaire; se faire accepter à La Rochelle comme citoyen du pays, à force d'amabilité et de souplesse, d'initiative et d'autorité, et tâcher d'approcher, par les commissions de la Chambre, des conseils du gouvernement.*

La première entreprise était la plus ardue. Il y réussit tant bien que mal. Il se constitua une clientèle personnelle. A vrai dire, son libéralisme sceptique le favorisait. André Hesse, capable de tout pour assurer sa fortune politique, n'est pas de tempérament sectaire. Il a une prestance cordiale qui plaît au premier abord. Il est amusant et il a de la verve. Il est impitoyablement serviable, et l'ami de ses amis. Et il donnait volontiers à entendre qu'il tenait à chacun d'être de ses amis. On finissait par en oublier son origine sémitique. La caste protestante, qu'il avait réussi à représenter comme la forteresse de ses adversaires, n'était pas populaire, et il avait, dans ses clients, d'autres éléments que ceux de la loge, et que les radicaux-socialistes. Il affectait de mettre ses relations en dehors de la politique : Curnonski, appréciant la cuisine saintongeaise, n'hésitait pas à citer Mme Hesse « au tableau d'honneur de l'habitant ». A Paris, il essaya de se spécialiser dans la marine marchande, ayant en vue, prudemment, une prébende de seconde main. Pour dire net, il voulait entrer dans la maison par les sous-secrétariats d'Etat. Il y fût peut-être parvenu. La guerre vint tout déranger. Le député, qui avait alors dépassé la quarantaine, fit son devoir : son tort fut d'essayer de donner à croire qu'il faisait plus que son devoir. Les gars des Charentes ont de l'humour et de la finesse. Ils se trompent quelquefois sur leurs véritables intérêts : ils ne sont jamais dupes. André Hesse fut battu en 1919.

Écrasé, André Hesse ne se découragea pas : le croire eût été mal

le connaître. Il démêla très vite ce qui déplaisait essentiellement aux Charentes sous le gouvernement du bloc national : les tendances catholiques de la majorité, insupportables à ce département anticlérical, et le libéralisme timide, incertain, détonnant de cette même majorité méprisée des Charentais bonapartistes et combistes. Ils avaient pu être clemencistes : Poincaré ne leur disait rien. André Hesse devint donc, par nécessité, finesse, et diagnostic subtil, assez bassement anticlérical. Il ne répugnait point, par ailleurs, à la formule du cartel. Le cartel obtint en Charente-Inférieure, le 11 mai, un résultat triomphal.

André Hesse rentrait à la Chambre. Il y rentrait dans des conditions excellentes, environné de comparses ou de jeunes gens qu'il dominait de ses services et de son expérience. Dans cette majorité du cartel, si médiocre et si novice, il faisait une certaine figure, comme président de la commission de législation : son passé d'avocat et de juriste allait le servir. L'opposition elle-même vit en lui, avec surprise, un homme qui avait de l'autorité, de la clarté dans les idées, et, d'aventure, de la bonne foi. En outre, il poursuivait dans les couloirs sa campagne de cordialité et de bonne humeur. Mais une autre conjoncture allait encore l'aider bien autrement.

Hesse avait été des amis de M. Caillaux. Ce politicien-né, subtil et compréhensif, sentit très bien que Caillaux, amnistié, ne tarderait pas à rentrer en triomphateur. On devine le rôle que put jouer dans l'amnistie Caillaux le président de la commission de législation. En visant âprement son utilité personnelle, il pouvait se donner le luxe de demeurer, sur d'autres points de l'amnistie, exempt de démagogie, défenseur des principes juridiques et tutélaires. Il faisait figure, sinon d'homme d'État, du moins d'homme de gouvernement. Un socialiste ardent à réclamer l'amnistie de je ne sais quels déserteurs, et trouvant en lui de la résistance, l'apostrophait avec indignation : « Tout est donc fini pour vous, maintenant que Caillaux est amnistié? » Parbleu!... André Hesse évita le cynisme inutile et public. Il demeura dédaigneux et grave sous l'apostrophe. Mais, enclin à la gouaillerie, aux dépens des vaincus, il eut sans doute pour l'interrupteur une fugitive et ironique pitié. Faut-il ajouter que, M. Caillaux redevenu ministre, André Hesse était sûr de le devenir pareillement? Personne n'y trouva à redire. Et ce n'est pas lui qui, esclave d'une formule, renoncera au pouvoir par fidélité au cartel. Il est du cartel, certes. Il représente dans le cartel un élément de résistance au pouvoir trop démagogique. Il représente cela, prudemment, adroitement, et prêt à démentir cette attitude, s'il est besoin. Mais tel est le fond de son cœur. La politique de M. Caillaux est la sienne.

En Charente-Inférieure, André Hesse est devenu le grand homme,

le maître. Il est le ministre. Et on le sent susceptible de servir les uns et de se venger des autres. Par cette disposition clairement affirmée, il a conquis, enfin, le cœur à la fois rude, clairvoyant et docile de l'Aunis et de la Saintonge. Il peut donc, ayant en main ces atouts, et ne laissant rien échapper, s'occuper de devenir un homme d'État. Il peut même servir au besoin l'intérêt général. Mais ne nous faisons pas d'illusion, et n'attendons pas de lui un geste désintéressé. André Hesse s'aime trop lui-même. Son seul souci, c'est son propre destin. Le génie « acquisitif » d'Israël le gouverne. Un véritable homme d'État voit plus loin que la minute présente et le profit immédiat.

***

Le présent et l'avenir de la Comédie-Française.

Au sortir de la guerre, les meneurs des partis d'extrême gauche tentèrent de mettre à profit le désordre et les maux du temps et de lancer les organisations syndicales à l'assaut du pouvoir politique. Chemins de fer, banques, entreprises de navigation virent en même temps de graves conflits entre employeurs et employés. Le théâtre traversait alors, dans la détente qui suivait immédiatement le péril, une ère de prospérité. Le personnel syndiqué demanda aux directeurs de nombreuses et importantes réformes, sur un mode comminatoire.

Le conseil intersyndical envoya aux directeurs un véritable ultimatum. Il prétendait imposer aux directeurs l'obligation de n'accepter que des acteurs syndiqués. C'était une atteinte grave à la liberté du travail, une entorse à la loi : le ministre de l'Instruction publique interdit aux directeurs des théâtres subventionnés de souscrire à cette mesure illégale.

Sur ordre du comité intersyndical, le personnel de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et de l'Odéon se mit en grève. A la Comédie-Française, du fait de ces origines historiques que nous avons rappelées dans nos deux précédentes chroniques, le problème était infiniment plus délicat et plus compliqué.

Qui, en effet, est employé à la Comédie-Française, et qui employeur? Les sociétaires sont copropriétaires de l'entreprise, à leurs périls et risques, unis pour les pertes comme pour les bénéfices. Pensionnaires, employés de l'administration et petit personnel des ouvreuses et des machinistes sont donc les employés gagés des sociétaires. En tant que comédiens, sociétaires et pensionnaires ont les mêmes intérêts. En tant qu'employeurs et employés, ils ont des intérêts, non pas certes opposés, mais différents. L'esprit propagé

par le comité de grève risquait de dresser ces intérêts les uns contre les autres, de briser la troupe en deux camps antagonistes, d'ouvrir une source de mésententes et de difficultés incalculables. De toutes manières, un conflit à l'intérieur de la maison eût été très grave et très fâcheux. Il n'eût pas seulement opposé un directeur à des interprètes, il eût lancé les uns contre les autres des hommes de la même profession, unis par un esprit de corps particulièrement solide et vivace ; il eût coupé à même une chair vive. Il y avait là un cap extrêmement périlleux à franchir.

Les comédiens de la jeune troupe, celle qui prétend retrouver et faire vivre l'esprit historique et traditionnel de la maison, eurent alors une initiative d'une hardiesse saisissante. La Comédie-Française est déjà tout entière, du fait de ses origines, dirent-ils, une association syndicale, la plus ancienne qui soit en France, la seule qui ait survécu. Le ministre nous défend, en droit, de nous syndiquer ; en fait, nous le sommes déjà, par la force des choses. Il faut faire passer le fait dans le droit sans rien briser, en montrant au contraire l'unité des intérêts corporatifs, sentiment fédérateur qui, par sa nature, s'oppose aux intérêts politiques dont la nature est de mener au désordre et à la lutte des éléments dissociés.

Le 1er octobre 1919, tout le personnel de la Comédie recevait la convocation ci-dessous : *Avec l'autorisation bienveillante de M. l'Administrateur général, nous vous prions instamment de bien vouloir assister à la réunion amicale qui groupera, au Foyer du public, le mercredi 1er octobre, à 5 heures, Mesdames et Messieurs les sociétaires, Mesdames et Messieurs les pensionnaires, le personnel de l'administration et de la scène, unis dans un sentiment respectueux de l'esprit, des règles et des traditions de la Comédie-Française.*

Signé : George Grand, sociétaire ; Léon Bernard, sociétaire ; B. Dussane, pensionnaire ; R. Alexandre, pensionnaire ; Georges Ricou ; Morière.

Unité absolue : sociétaires, pensionnaires, personnel de l'administration, personnel de la scène, sous le couvert et avec l'agrément de l'administrateur général. Élément de paix au milieu d'une guerre, roche inébranlable sur laquelle tous les courants allaient se briser.

La réunion eut lieu. On choisit pour président le vice-doyen, M. de Féraudy. « Jamais, disait Mme Dussane, nous ne nous sommes si bien entendus. » Nous donnons l'exemple de l'entente par la coopération. « La Comédie-Française offre, disait M. Boissy, un type éprouvé d'organisation quasi-communiste. Le système est parfait parce que responsabilités, risques et profits dans le passé, dans le présent et dans l'avenir sont équilibrés et répartis. »

Dans la pratique, l'association syndicale eut une courte carrière et ne réussit pas. Une des raisons de l'échec vint de l'hostilité d'un seul comédien, le doyen, M. Sylvain. Celui-ci s'opposa à l'union, par rivalité personnelle contre M. de Féraudy. Il attaqua le syndicat

et s'efforça de démontrer son inutilité par ces arguments étonnants :

Un syndicat unique, comprenant à la fois — contrairement à la plus pure doctrine syndicale — d'une part : les employeurs que sont, sous l'autorité de l'État, les sociétaires, et, d'autre part, les employés que sont les pensionnaires, les membres du personnel administratif et les machinistes, ce syndicat, contre qui veut-on le créer? Et, s'il n'est créé contre personne, pourquoi est-il créé?

Prodigieux signe des temps : un syndicat, un organe dont le rôle devrait être, comme l'étymologie l'indique, de réunir, il n'est pas possible de le concevoir autrement que *créé contre quelqu'un!*

On ne s'étonnera pas qu'avec un tel état d'esprit, conçu et entretenu par le génie des institutions, la tentative d'union corporative n'ait pas vécu. Du moins, elle répondit à la pensée de ses fondateurs, puisqu'elle aida la maison à traverser la crise sans à-coups trop sérieux, ni surtout trop prolongés. Et elle fut encore, comme l'écrit son historien M. Marcerou, pleine d'enseignements.

D'abord, elle eut le mérite de révéler publiquement *le déséquilibre profond qui, peu à peu, à la faveur d'une part des règlements trop étatistes du dix-neuvième siècle, et, d'autre part, sous l'empire des nécessités du machinisme et du décor moderne, s'est introduit dans l'organisation de la Comédie-Française.* Ce qui est plus fort que la volonté des hommes, dit M. Marcerou, *ce sont les institutions qui détournent ou paralysent leurs efforts.*

L'expérience montre ensuite que les principes du syndicalisme moderne ne sont pas applicables à la Comédie-Française. Le syndicalisme, dit M. Marcerou, est la réaction légitime contre le capitalisme et le présupposé. Or, la Comédie-Française est le contraire d'une entreprise capitaliste, puisque elle est une coopérative. D'un point de vue plus général, la Comédie-Française est protégée par l'État, et le syndicat dressé contre l'État est une hérésie : une partie en révolte contre le tout.

M. Marcerou conclut que le bien, le progrès, consistent pour la Comédie-Française : *à revenir au principe initial, à avoir une troupe capable de se suffire avec ses seuls associés.*

Ainsi, encore un problème au terme duquel les spécialistes concluent que le progrès est dans une réaction, c'est-à-dire dans le fait de renouer la chaîne historique par-dessus le *stupide dix-neuvième siècle.* Et au terme duquel on retombe droit et en plein dans le *politique d'abord.*

Il ne faut pas oublier que la prospérité de la Comédie-Française dépend de l'harmonie entre deux éléments, les comédiens associés et l'État protecteur. Tout l'art dramatique, comme toute la production intellectuelle, comme toute l'activité nationale, sont commandés de haut par l'État, et rien ne prospère dans le trouble et le désordre. Mais ce sont rapports d'ensemble, on pourrait dire rapports au second degré. A la Comédie-Française, au contraire, le

rapport est direct, du premier degré, l'État intervenant à tout instant et de toutes les manières dans le gouvernement de la maison.

Par les idées qu'il propage, par l'administrateur qu'il impose, par les comédiens qu'il choisit (c'est le ministre, ne l'oublions pas, qui nomme les sociétaires), par l'intervention constante du ministre qui tranche tous les cas d'espèce litigieux, l'État est partout. La Comédie-Française dépend de l'État.

C'est dire si ses destinées sont liées au problème politique. Nous avons dit, au début de cette étude, que les principes de l'État démocratique et les principes sur lesquels est construite la Comédie-Française étaient inconciliables. Une démocratie est, par essence, ennemie d'une aristocratie corporative.

En fait, un siècle de démocratie à divers degrés n'a été en aucune manière favorable à l'institution. Celle-ci résiste à merveille parce qu'elle est solide et faite de main d'ouvrier. C'est une image en diminutif de la France. Mais sa résistance ne sera pas éternelle. Et la perte est déjà certaine et sensible.

Dans l'état actuel des choses, du fait que la Comédie-Française est une institution modelée par le passé, tant valent les hommes, tant vaudra l'institution. Et alors que partout la concentration de l'autorité en une seule main est souhaitable, à la Comédie-Française ce n'est pas le pouvoir de l'administrateur qu'il est utile de renforcer, c'est la liberté des comédiens. Venue du lointain passé, image de la France d'autrefois, la Comédie-Française prospérera toutes les fois que sera réalisé l'équilibre : libertés et franchises à la base, autorité de l'État au sommet.

L. D.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La Société des Nations et le pacte de sécurité. — *La sixième assemblée de la S. D. N. est ouverte, à Genève, le 7 septembre, par M. Painlevé. M. Dandurand, sénateur canadien, est élu président.*

M. Chamberlain expose, le 10 septembre, les raisons pour lesquelles le gouvernement britannique n'a pu accepter le protocole de Genève.

La guerre au Maroc. — *Le maréchal Pétain est nommé commandant unique des troupes françaises au Maroc (3 septembre).*

France. — *Le projet de budget pour 1926 constate un déficit de près de quatre milliards. Pour y parer, M. Caillaux propose de nouvelles taxes sur les valeurs mobilières et les biens « oisifs » (3 septembre).*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32821.